

LES GERMAINS

[Réveil des temps passés]

- I -

LES GERMAINS

Pendant des milliers d'années, les vagues de la mer mugirent au-dessus de l'endroit où s'était élevée autrefois la fière ATLANTIDE. De ceux qui pouvaient en relater encore quelque chose, plus personne ne vivait.

Puis vint l'heure où, sur l'ordre de DIEU, les eaux reculèrent et un nouveau pays s'éleva du fond des eaux. En émergeant hors des flots, le sol était vierge et aucun pied humain ne l'avait foulé. Les Essentiels, affairés, allaient çà et là pour mettre de l'ordre dans les chaos de blocs de rochers, de sable et d'éboulis. Ils creusaient des chenaux pour l'évacuation des eaux et, grâce à leurs soins, des forêts vierges gigantesques se mirent à croître sur le sol humide arraché à la mer.

Une longue période s'écoula avant que des hommes surgissent à nouveau, et s'établissent sur le long des cours d'eaux. Ils étaient plus petits d'aspect que les Atlantes, mais plus fortement bâtis et plus vigoureux. Leurs cheveux, que la plupart laissait pendre, étaient blonds ou roussâtres et leurs yeux bleu-foncés. Ils ne gardaient aucun souvenir de leur séjour d'autrefois sur la terre, de leur engloutissement avec l'Atlantide; ils ne savaient plus rien de l'Atlantide elle-même.

Mais en eux, les anciens *Erariens*, sommeillait encore la connaissance de DIEU et, comme aux temps antiques, ils étaient encore capables de voir les Essentiels et d'entrer en contact avec eux. Toutefois, ils n'étaient plus à présent les maîtres qui pouvaient s'assujettir les aides volontaires. Au contraire, ils considéraient les Essentiels comme des êtres supérieurs et même les craignaient, en particulier les géants qui surgissaient à nouveau, un par un, dans les forêts vierges.

Les géants, qui avaient souffert sous la domination des anciens *Erariens*, ne voulaient plus rien avoir à faire avec eux, et comme ils constataient que ces nouveaux hommes les craignaient, ils utilisaient ce fait à la manière des animaux qui attaquent là où ils flairent la peur.

Ainsi donc, une dissension permanente régna entre les Germains et les géants jusqu'à ce que finalement le chef des Essentiels les appelle dans une autre contrée de la terre.

En revanche, les nains furent des éducateurs pour les hommes, ils leur enseignaient toutes sortes d'activités artisanales, en particulier le traitement du minerai pour la fabrication des armes et des boucliers.

Les chefs des Essentiels se montraient souvent aux hommes, qui les considéraient comme bien supérieurs, et les prenaient pour des dieux. Les hommes les adoraient et leur offraient des sacrifices soit pour leur témoigner leur amour par reconnaissance, ou bien aussi pour les rendre favorables s'ils craignaient leur puissance.

Le plus élevé de ces dieux était **ODIN**, ainsi que son nom était prononcé dans le Sud de la région germanique, ou **WOTAN**, tel que l'appelaient les Germains du Nord. De son château, le Walhalla, trônant au-dessus des nuages, il dirigeait le destin des peuples. Là, devaient venir les héros tombés pour une bonne cause sur le champ de bataille, le *Walstatt*. Les Walkyries les conduisaient au Walhalla après le combat.

Dans les premiers temps, les Germains savaient encore qu'au-dessus d'ODIN et des autres dieux trônait un Etre sacré qui restait invisible, mais auquel le monde entier était soumis. Ils l'appelaient "NOTRE PERE" et le priaient à cause de Sa Sainteté. Le soleil, dispensateur terrestre de Lumière, était son œil qui abaissait Son regard sur Ses créatures avec bonté et douceur, dispensant la bénédiction et vivifiant mais aussi traversant tout et éclairant les ténèbres.

Les époques suivantes ne surent plus rien de ce mystère sacré, de cette "*WIHINET*" (divinité) ainsi que les Germains appelaient la connaissance de la chose sacrée. Autour de WOTAN, se répandirent peu à peu d'innombrables légendes, beaucoup d'erreurs s'y inclurent, et pour finir on en vint à confondre "NOTRE PERE" et WOTAN, les tenant tous deux pour un seul et même Etre.

Désormais, le soleil fut l'œil de WOTAN. Mais où donc était son second œil ? Il devait l'avoir perdu. Et un conte prit naissance, affirmant qu'il aurait donné son deuxième œil à MIMIR pour une gorgée puisée à la source géante de la Sagesse.

Mais, en qualité de dieu, WOTAN n'avait pas besoin d'acheter la Sagesse. Il avait et a toujours deux yeux, cependant lorsque les hommes le voient, il a généralement tiré un lambeau de nuage devant la moitié de son visage afin qu'ils puissent supporter sa vue. C'est pourquoi aucun mortel n'a jamais vu plus qu'un œil à WOTAN.

De la même façon, de nombreuses "*WIHINET*" des Germains furent altérées et déformées par leurs descendants.

A côté de WOTAN, mais moins puissant que lui, se tenait **DONAR** ou **THOR**, le dieu du tonnerre à la barbe rousse, le chef des entités aériennes. Quand il y avait du tonnerre et des éclairs, c'est que DONAR, en colère, jetait son marteau -qui revient toujours à lui- et que sa barbe rousse flottait dans l'air.

NERTHA ou **HERTA**, la Mère de la terre, s'avancait à travers la campagne, apportant sa bénédiction. Elle veillait à ce qu'il ne soit pas fait mauvais usage des fruits de la nature. Ses yeux étaient bleus comme la fleur de lin, c'est pourquoi elle aimait particulièrement cette plante et protégeait les fileuses appliquées.

HERTA, appelée **HOLLE** en plusieurs régions, dirigeait les elfes et les esprits des arbres. Elle pourvoyait à la fertilité de la nature.

Le principe de vie des Germains étaient le combat, c'est pourquoi il leur fallait aussi un dieu de la guerre; car ils ne pouvaient envisager aucun combat sans une conduite divine. Aussi se créèrent-ils le personnage de **TYR** ou **TIU**, qui ne devait avoir qu'un bras, le bras tenant le glaive. Le dieu devait dédaigner de se couvrir du bouclier, c'est pourquoi le second bras était superflu. Ils l'appelaient, en conséquence, le *dieu manchot*.

BALDUR ou **FREYER** était un personnage lumineux, le chef des esprits lumineux. Sans lui, pas de vie possible, d'où la légende de sa mort et de sa résurrection.

Son opposé était **LOKI** ou **LOGE**, le dieu sombre et mauvais, dans lequel nous reconnaissons LUCIFER.

Toute la vie des Germains se trouvait étroitement unie à leurs dieux, c'est pourquoi chaque jour de la semaine était consacré à l'un d'eux. Dimanche (Sontag) était le jour du TOUT-PUISSANT, qu'ils n'osaient pas nommer. Aussi nommèrent-ils son jour d'après Son œil. Lundi (Montag) était consacré à la Lune, en qui les Germains voyaient le guide des âmes décédées. Mardi (Dienstag) était le jour de TIU ou ZIU; Mercredi¹, le jour de WOTAN; Jeudi (Donnerstag), le jour du tonnerre; Vendredi (Freitag), le jour de FRIGG, l'épouse de WOTAN.

Les dieux des Germains étaient sacrés, aussi ne faisait-on d'eux aucune image, et aucun temple ne paraissait assez digne pour les vénérer. Les services divins avaient toujours lieu en plein air, dans les bois sacrés, sur les cimes des montagnes, auprès des sources pures.

En continuité avec leur ancien savoir, ils érigeaient leurs lieux de culte exactement comme ils l'avaient fait en ATLANTIDE. Là où ils ne trouvaient pas de pierres géantes en quantité suffisante, ils plantaient des arbres en cercle, des genévriers de préférence. Le service du culte était effectué par des prêtres et des prêtresses, tandis que les femmes occupaient la place la plus éminente; car elles savaient prédire l'avenir et distinguer la Vérité du mensonge.

On offrait des sacrifices d'animaux, et quand le sang de la bête sacrifiée avait coulé de la pierre sacrificielle jusqu'à la terre, l'abreuvant ainsi de la bénédiction de DIEU, la bête était consommée en commun, en tant qu'action du culte.

Comme les *Erariens* autrefois, les Germains étaient étroitement liés à la nature. Ils puisaient en elle leur connaissance des Lois divines qui vibraient en eux et dans lesquelles ils vécurent aussi longtemps qu'ils restèrent libres de toute influence étrangère. Leur dévotion était toute personnelle, une dévotion ne s'extériorisant pas par des paroles mais qui transparissait dans leurs actes. Courage et fidélité, sincérité, amour de la patrie et hospitalité, telles étaient leurs vertus naturelles; l'une découlant de l'autre.

La femme jouissait de la plus haute considération. Les hommes -chasseurs et guerriers- voyaient en elle la gardienne et la gérante du foyer natal, qui leur était sacré. Ils la considéraient aussi comme la mère -la leur propre et celle de leurs enfants-, et la maternité leur était sacrée.

Et la femme germanique méritait cette position éminente. Les mœurs étaient pures. Elle vaquait dans sa maison avec joie et application, et cherchait de toutes les manières à développer son savoir afin de pouvoir instruire les enfants. Elle s'avancait, pleine de force, la démarche droite, le vêtement lui couvrant tout le corps. Jamais elle ne prenait part aux banquets des hommes, ni aux fêtes bruyantes.

* *

*

¹ Mittwoch. En Anglais : Wednesday

- II -

LA JURIDICTION DES GERMAINS

De même qu'ils adoraient leurs dieux à l'air libre et qu'ils leurs offraient là des sacrifices, les Germains rendaient aussi la justice à ciel ouvert. A la lueur mystérieuse et solennelle de la pleine lune, les Comtes des districts se réunissaient pour rechercher dans la prière la Volonté de DIEU et rendre leur sentence d'après elle. Cette sentence devait être libre de toute insignifiance humaine. Seule devait avoir la parole la pure voix de l'intuition et ce qui était conservé de la vieille connaissance des Lois divines.

L'événement qui va être relaté nous démontre ce qui se passait dans ces circonstances.

Les feuilles des arbres et des buissons étincelaient des mille couleurs de l'automne, depuis les rives du lac de Constance jusqu'aux hauteurs environnantes. Les branchages drus et entremêlés avaient poussé en tous sens, et le sous-bois était presque impénétrable. Et pourtant, il fallait qu'un chemin le traverse car, depuis l'après-midi de la veille, des hommes à pied et à cheval étaient arrivés, s'étaient enfoncés seuls dans l'enchevêtrement et y avaient disparu.

Juste après que le soleil se fut couché, deux cavaliers s'approchèrent à nouveau et, sûrs de la direction de leur but, obliquèrent depuis le rivage du lac vers les hauteurs. Ils chevauchaient en silence et laissaient leur regard scruter à la ronde. Leur tenue, leur attitude et leurs armes témoignaient de leur qualité de prince. Leur longue chevelure ondulait sur leurs épaules; chez l'un d'eux, elle tirait sur le gris-argenté ainsi que la barbe qui lui tombait presque jusqu'à la ceinture. Chez l'autre, elle était bouclée, d'un blond roux.

Ils ne purent chevaucher qu'un tout petit bout de chemin car la ramure devenait si dense qu'ils durent mettre pied à terre, et poursuivre en marchant.

Au même instant, comme sortant de terre, deux hommes bondirent devant eux et saisirent les rênes des bêtes. L'un d'eux annonça :

" Seigneur, tout est prêt. Tous les accès sont surveillés; les gardes et les hommes sont à couvert dans les cavernes. Aucun œil espion ne peut découvrir quoi que ce soit. Les Comtes du district sont tous réunis."

" Aussi, ne les laissons pas attendre", dit l'homme à la barbe grise, et vivement il s'engagea plus avant sur le sentier que seuls les initiés connaissaient vraiment.

Ils devaient avoir gravi ainsi la pente depuis une heure, lorsque les arbres s'espacèrent. La broussaille avait été repoussée sur le côté et, devant les arrivants, s'étendait une large place circulaire entourée de rochers. Des degrés menant vers un siège confortable et élevé avaient été

taillés dans la pierre. Onze grands sièges semblables étaient ordonnancés en rond, tandis que le douzième fermant le cercle, plus large que les autres, se trouvait plus élevé de quelques marches et regardait vers l'Est. Au-dessus de lui, dans le rocher, était gravée une croix à branches égales.

Une acclamation assourdie salua les deux nouveaux venus. Des fourrés, s'avançaient de tous côtés des personnages paraissant appartenir à l'élite du pays.

Dès que l'un d'eux eut annoncé que tous étaient réunis, l'homme aux cheveux blancs rentra dans le cercle. Les autres suivirent son exemple. Lentement et dignement, il se vêtit d'un manteau blanc qu'il avait jusque-là porté sur son bras et le posa sur ses épaules. Son compagnon et deux hommes en firent de même, tandis que tous les autres se couvraient de manteaux colorés.

Alors, ils enfoncèrent tous dans le sol leur épée devant eux, et croisèrent leurs mains dessus. Seul le vieillard, devant le siège princier, éleva les siennes vers le ciel en priant.

D'une voix forte, il dit :

" NOTRE PERE Qui es en haut, entends-nous !
Il s'agit de juger la faute et l'injustice.
Il s'agit de défendre le sang et de préserver de la honte.
Le sacrilège réclame l'expiation et la faute le tourment.
NOTRE PERE, là-haut, envoie-nous la sagesse.
Ne nous laisse pas juger selon les sens humains.
Dans la Justice, ne nous fais pas connaître le frère,
connaître l'ami de sang, de parenté ni d'état.
NOTRE PERE, là-haut, pénètre les cœurs de Tes rayons,
Que ni l'envie, ni la haine ne s'élèvent.
L'esprit et le cœur purs,
Fais-nous avancer vers la Très Sainte Justice."

Ils se tinrent tous plongés un instant dans le recueillement, puis l'ancien gagna lentement son siège élevé, s'assit et posa son épée au travers de ses genoux.

Un homme en manteau blanc s'avança devant lui, s'inclina en pliant légèrement le genou, et attendit impatiemment la parole.

Le Gouverneur de la Justice² recula jusqu'au siège situé à l'opposé, resta debout et cria :

" Comtes de la contrée, vous êtes venus ici pour la Sainte Vehme³. Vous ne devez pas juger selon la manière humaine, vous devez juger à la place de NOTRE PERE. Que celui dont la main est pure de la faute à juger, la lève vers le ciel !"

Toutes les mains se levèrent.

" Alors, prenez place, ainsi que je vous appelle.

Gouverneur du Salut⁴, je t'appelle ! Et toi, Gouverneur de la Coutume⁵ ! De telle sorte que la *WIHNEI* ne fasse pas défaut à notre jugement."

² *Femwalter* : commandant de la Vehme

³ la Sainte Vehme (*Femgericht*) : tribunaux secrets des Germains, indépendants de la juridiction impériale.

⁴ *Heilswalter*

Le compagnon du vieux prince et un Comte âgé s'avancèrent, pleins de dignité, vers les places situées à gauche et à droite du siège élevé.

Puis les Comtes furent appelés l'un après l'autre. A côté du Gouverneur de la Coutume s'assit le Gardien de la Coutume⁶, le Gardien du Salut⁷ à côté du Gouverneur du Salut, tous deux en manteau bleu. Le Gardien de la Parenté et le Gardien du Land portaient des manteaux rouges, le Gardien du Trésor et celui du Peuple des manteaux verts. Le gardien de l'Armée et celui de la Justice s'assirent auprès du Gouverneur de la Justice, en manteaux noirs.

Sur un regard du Gouverneur de la Justice, le Gardien de la Justice se leva, et accusa devant l'assemblée un des nobles de la contrée. Il le nomma par son prénom afin que le verdict puisse se former en dehors de toute sympathie et de toute hostilité.

Des voix s'élevèrent pour et contre la faute, pour et contre le fautif. Le Gouverneur de la Coutume et le Gouverneur du Salut durent exposer les lois reposant sur l'antique sagesse. Finalement, le prince parla et tous se rallièrent à son verdict.

Le Gouverneur de la Justice quitta le cercle. Un profond silence régnait sur l'assemblée.

Quand il reparut, un jeune homme marchait à ses côtés, beau et noblement cultivé, mais trahissant par chacun de ses mouvements un sang bouillonnant et impétueux. Sans arme ni aucun lien, il entra dans le cercle.

A nouveau, le Gardien de la Justice énonça l'accusation, et un profond frémissement parcourut le cercle des Comtes. Il était difficile, en regard d'une telle jeunesse et d'une telle beauté, de le croire "coupable".

" Hartlieb, Comte de Sundgau, nous t'accusons d'avoir ravi ta propre sœur et de l'avoir gardée comme épouse. Te reconnais-tu coupable ?

- Oui !

- As-tu quelque chose à présenter qui puisse diminuer ta culpabilité ?

- Seigneur, j'ai été enlevé tout enfant. J'ai grandi loin de mon pays. Il y a seulement trois ans que je suis revenu dans cette région. Notre château n'existait plus et mes parents étaient morts, je n'ai rien appris de plus. Je reconstruisis mon château et explorai la campagne. Je rencontrai alors une jeune fille belle comme le jour. Elle avait grandi seule auprès de deux personnes âgées. Un amour mutuel nous enflamma, mais la vieille vit cela d'un mauvais œil. Comme elle ne voulait pas me donner son autorisation, je ravis la jeune fille avec son consentement et la conduisis au loin. Nous vécûmes ensemble une année heureuse, puis nous revînmes chez nous, au château qui avait été reconstruit entre temps.

C'est alors que parut la vieille pour me dire pourquoi elle s'était opposée à ce que je prenne en mariage la jeune fille. Elle avait soupçonné que l'enfant, sauvée jadis par son mari dans le château en flammes, était ma sœur. Maintenant, elle le savait avec précision, et elle venait me dire que je vivais en situation d'inceste. Maintenant ! Après que je me sois réjoui de mon bonheur durant une année !

Je fis chasser les vieux hors du château par les chiens. Je cachai à ma femme la sentence de la vieille et pensai pouvoir avoir à présent la paix. Mais NOTRE PERE en avait

⁵ *Weistumwalter*

⁶ *Weistumwahrer*

⁷ *Heilswahrer*

décidé autrement. Le jour qui aurait pu me rendre le plus heureux de la terre fut le jour le plus funeste. Un fils me fut donné mais ma femme, qui était tout pour moi, ferma les yeux pour toujours. Et quelques heures plus tard, l'enfant mourut à son tour.

Six mois se sont écoulés depuis lors. Je suis un homme brisé. Que la vieille ait dispersé mon secret à tous les vents m'importe peu car celle qui en aurait souffert n'est plus. Faites-moi ce que vous tenez pour juste. "

Par ce récit, plusieurs des auditeurs avaient été ébranlés dans leur jugement. Peut-être pouvait-on s'en tenir à une expiation ? Le vieux seigneur, lui-même, le pensait. Mû par la compassion partagée, il demanda :

" Hartlieb, regrettes-tu ce que tu as fait ? "

Un silence émouvant planait sur l'assemblée. Soudain, l'accusé se redressa. La pleine lune éclaira son visage livide levé vers le ciel.

" Non ! Devant vous, juges, je ne regrette rien ! Aujourd'hui encore, j'agis exactement de même si je le pouvais ! "

Il avait ainsi énoncé lui-même son verdict. Plus personne ne pouvait intervenir pour lui.

Il se tenait là, presque absent, pendant qu'étaient répartis à la ronde les bâtonnets noirs et blancs et que le Gouverneur de la Justice rassemblait les jugements dans l'urne sacrée.

Le prince ne trouva aucun bâtonnet blanc lorsqu'il vida l'urne, et ses lèvres prononcèrent :

" Coupable."

Mais il hésitait encore, et à nouveau la compassion triompha :

" Hartlieb, il m'est pénible de décréter sur toi la mort blême. Ne veux-tu pas demander grâce ? "

" - Oui, Seigneur, je demande une grâce", fut sa réponse.

" Ne me faites pas exécuter par la main du bourreau. Qu'un saut dans le lac, depuis cette hauteur, me soit accordé ! "

Le prince s'était attendu à une autre demande, mais il donna son accord en hochant la tête avec gravité.

Alors l'accusé s'avança presque en hâte hors du cercle. Auparavant, il s'arrêta devant le siège surélevé. Il tomba à genoux et éleva les mains.

" Seigneurs, votre bénédiction pour ma dernière marche !"

Et le vieillard éleva les mains et pria afin que NOTRE PERE soit un juge clément pour l'égaré.

Quelques instants plus tard, un bruit dans l'eau retentit depuis le lac, annonçant que le verdict était consommé.

- III -

HERMANN LE LIBERATEUR

Longtemps, les races germaniques purent se préserver des influences étrangères. Mais l'insatiable ROME, affamée de puissance, étendait la main également vers les sauvages pays boisés du Nord.

A vrai dire, les Germains, qui estimaient leur liberté plus que leur vie, s'opposèrent avec ténacité, mais ils ne purent empêcher que les Romains ne prennent pied en plusieurs endroits. Et vint le moment, sous le règne d'Auguste, où Rome leva le bras pour un combat décisif contre les "Barbares du Nord". Il était nécessaire qu'ils soient enfin contraints à s'intégrer à l'empire romain.

Mais il en advint autrement de ce que CESAR attendait. Pour les Germains se dressa, à l'heure voulue, le secours qui les unit et qui détourna le coup dangereux qui leur était porté : **HERMANN**, qui, à Rome, se nommait **ARMINIUS**.

C'était le soir. Sur le forum de la puissante Rome, brillait la pleine lune qui jetait sa lumière argentée sur les édifices patriciens et leurs colonnes, et qui éclairait la large place sur laquelle déambulaient deux soldats en conversation sérieuse.

" Ce soir, je ne te comprends plus, mon ami", disait le plus âgé, presque avec un ton de reproche. " Tu sers dans notre glorieuse armée depuis des années; durant ce temps, tu t'y es largement taillé une place d'honneur au-dessus de ceux de ton âge et tu t'es réjoui comme nous tous de chaque campagne qui t'apportait de nouveaux lauriers. Maintenant, soudainement, quand il s'agit de marcher contre les barbares nordiques où, parce que tu connais leur langue, de grandes missions et de nouveaux honneurs t'attendent, maintenant, tu veux t'esquiver ?"

" - Tu oublies, CLAUDIUS, que je suis un de ceux que tu insultes du nom de "barbare", tu oublies que je suis Germain.

" - Tu n'en es plus un, ARMINIUS, l'éducation et l'habitude ont fait de toi l'un d'entre nous. Ce serait insensé de retourner en arrière alors que la voie ascendante s'ouvre devant toi si prometteuse."

" - Je suis Germain, et le demeure. Aussi longtemps que vous avez considéré mon pays comme votre province et que vous l'avez laissé en paix, autant j'ai pu en apparence oublier qu'elle était ma patrie. Mais si vous agissez autrement, afin de ravir à mon peuple la paix et ses

biens, et plus encore pour vous l'assujettir, alors nos chemins se séparent. Dès demain, je donnerai mon congé au Commandant en chef de l'armée romaine."

Ces paroles étaient dites avec une inébranlable fermeté, mais le romain ne capitula pas :

" Il ne te laissera pas partir. Ne l'oublie pas, Arminius, ce que tu as appris, c'est à nous que tu le dois, et que tu as aussi des services à rendre à Rome. Ne sois pas fou, ne perds pas l'avenir doré qui s'étend devant toi ! Et si tu es dix fois Germain, que peut valoir pour toi un peuple qui ne sait et ne connaît rien ?"

" - Je peux une chose : Rester fidèle", dit le jeune homme avec gravité.

Le lendemain, Arminius comparut devant le Commandant en chef de sa légion. Claudius lui avait conseillé de cacher le motif de son départ de l'armée et d'en donner un autre. Mais le jeune homme avait le mensonge en horreur. Lorsqu'on s'enquit du motif de son départ, sa réponse fut :

" Je suis Germain, et ne veux pas marcher contre mon peuple !"

" - On saura pourtant bien t'y contraindre", vociférait le chef.

Souriant et tranquille, le Germain regardait devant lui. Cela irritait encore plus le chef.

" Ne t'imagines pas que tu pourras nous échapper ! Rome a des chaînes et des verrous pour les déserteurs !"

Le calme abandonna alors le jeune homme.

" - Si j'avais voulu vraiment prendre cette voie, je ne serais pas venu d'abord demander ma libération. Je suis rentré librement dans votre armée, librement j'ai accompli la suite, je ne me suis jamais lié au drapeau par un serment. Je quitte librement aujourd'hui les légions de Rome, qui veulent agir contre mon peuple. !"

Le chef, que l'attitude fière du Germain exaspérait de plus en plus, voulait déjà donner l'ordre d'emprisonner Arminius lorsque des appels bruyants annoncèrent l'arrivée de CÉSAR.

Le chef exposa brièvement mais clairement le cas d'Arminius. Moqueur, Auguste souriait.

" Qu'avons-nous à faire d'un barbare de plus dans nos rangs ? D'ici peu, nous en aurons suffisamment qui supplieront humblement de pouvoir servir dans notre glorieuse armée. Souviens-toi bien de celui-ci, qu'il ne trouve aucune réincorporation possible, s'il change d'avis plus tard. Pour le moment, laisse-le aller."

Arminius voulut remercier, mais un disgracieux mouvement de main de l'empereur le fit se détourner rapidement.

" Qu'en est-il de ce jeune homme, qu'il te soit si pénible de le libérer ?" s'enquit Auguste, devant trois gradés médusés.

" - César, c'est notre meilleur homme ! Aucun n'a autant de courage ni autant de bravoure communicative que lui, aucun n'est plus modeste dans le partage du butin. Il pourrait être Romain, tellement ses mœurs sont irréprochables !"

" - Malgré cela, il ne faut pas s'y fier. S'il se sent Germain, il pourrait désertier et divulguer nos plans à l'ennemi. Mieux vaut s'en priver avant qu'il ne cause du dommage. Et le cas d'Arminius fut vite oublié dans l'agitation des préparatifs de guerre.

A travers les forêts de Germanie, des messagers allaient de lieux en lieux. Ils conviaient les princes et les comtes à une assemblée. Et tous ceux qui étaient appelés venaient pour entendre ce que leur vieux roi avait à leur communiquer.

Aux côtés du roi, ils trouvèrent ARMINIUS, revenu de Rome, qui portait à nouveau son nom germain : **HERMANN**. En exultant, les Chérusques⁸ lui avaient souhaité la bienvenue, et l'avaient nommé chef car, depuis la mort du père d'Hermann, ils étaient sans commandant.

HERMANN avait rapporté des renseignements préoccupants sur l'étranger. Avec une éloquence ardente, il décrivit l'accumulation des dangers dont Rome les menaçait, et qui les incitait à la résistance et à la défense.

Captivés, tous prêtaient l'oreille à ses paroles. C'était déjà suffisant, qu'ici ou là, des employés de Rome croient pouvoir s'immiscer dans le gouvernement, que des soldats romains séjournent au Sud du Danube en se faisant entretenir par les peuples germains. Mais jusqu'ici, personne n'avait jamais exposé aussi clairement ce que tout cela signifiait. On avait espéré que le fléau étranger disparaîtrait un jour comme il était venu, sans y être convié ni contraint. Et maintenant, ils entendaient de la bouche de HERMANN quels étaient les plans de Rome. Ils devaient devenir des esclaves, les serviteurs de Rome, eux, les Germains, nés libres !

Leur réponse jaillit comme un cri strident :

" Jamais ! Plutôt combattre sur le *WALLSTATT*⁹ et tomber jusqu'au dernier !"

Mais fallait-il qu'il en soit ainsi ? Ne pourraient-ils donc vaincre ? Vaincre l'ennemi qui n'avait aucun droit pour lui ?

Ils voulaient combattre, et vaincre !

Et qui devait les guider ? Le roi était trop âgé pour marcher à leur tête en tant que commandant. Mais il y avait à présent HERMANN, lui qui avait appris des romains eux-mêmes l'art de la guerre. Oui, HERMANN devait être leur duc, leur guide ! Ainsi pensaient les princes Chérusques.

Avec force, son nom sortit de toutes les bouches. Et HERMANN accepta ce vote, et fut investi immédiatement de sa mission.

⁸ Puissante nation germanique établie entre la Weser et l'Elbe.

⁹ le champ de bataille

Tout d'abord, il lui fallut convaincre les princes qu'il ne serait pas opportun d'assaillir l'ennemi à visage découvert. Il voulait les guider intelligemment, ne pas négliger non plus tous les stratagèmes dans un combat contre un ennemi trop puissant.

Et ce qui eut été impossible à d'autres, HERMANN l'obtint sans peine en peu de temps. Nul ne pouvait résister à son éloquence, au feu de son patriotisme. Tous promirent d'observer son plan de guerre. Et ce plan était habilement conçu.

Par les Chérusques, HERMANN avait appris qu'au Nord de chez eux, chez les FRISONS, étaient subitement apparus de nombreux fonctionnaires romains, et que plusieurs légions de soldats séjournaient, soi-disant dans l'attente d'une occasion favorable pour traverser l'océan vers le Groenland, qui avait déjà été plusieurs fois l'objectif des expéditions de Rome. Mais HERMANN discernait le plan romain. Lorsque les légions du Sud pénétreraient en Germanie, celles déjà présentes dans le Nord viendraient à leur rencontre, entamant ainsi les peuples germains.

Il ne fallait pas que cela advienne. Il fallait d'abord neutraliser l'ennemi se trouvant sur place, dans le pays.

Il fut facile de convaincre les princes Frisons de dresser leur peuple contre les Romains. HERMANN comptait que des légions romaines seraient aussitôt envoyées à leur rescousse, mais il projetait de ne les laisser seulement avancer que jusqu'où il le voudrait. Elles n'éprouveraient que quelques dommages lors de leurs marches forcées à travers les régions traversées. Car on devait apprendre à d'habiles indicateurs comment ils devaient montrer le chemin aux Romains afin qu'ils soient conduits précisément là où HERMANN voulait les trouver. Au pays des Chérusques, non loin de la Weser, s'étendait une forêt montagneuse. Les troupes germaniques devaient s'y cacher et attendre l'ennemi.

Le plan se réalisa tel qu'HERMANN l'avait conçu.

Bien sûr, il ne s'était pas attendu à ce qu'Auguste envoie une armée aussi puissante que celle qui traversait maintenant les contrées germaniques, sous le commandement en chef de VARUS. Mais NOTRE PERE envoya de l'aide sous forme de pluies abondantes des jours durant, rendant impraticables des routes déjà mauvaises, et de froid dans lequel les Romains amollis grelottaient.

Et quand ils arrivèrent dans la forêt de Teutoburg, les troupes d'HERMANN leur tombèrent dessus de toutes parts, et détruisirent la fière armée romaine. Seul un petit groupe en réchappa.

Quand VARUS s'aperçut que son raid punitif finissait si honteusement, il ne voulut pas survivre à cet outrage et mit fin à ses jours avec sa propre épée.

Les Germains étaient à nouveau libres.

HERMANN resta duc des Germains. Mais plusieurs fois encore, il dut entrer en campagne contre les Romains, jusqu'à ce qu'ils conviennent enfin que les Germains sont, pour le moins, des adversaires qui leurs sont égaux.

* *

*

- IV -

BONIFACE

Les pays germaniques ne furent pas conquis par la force des armes. Tout ce que les Romains avaient obtenu lors de deux ou trois batailles leur glissa des mains aussitôt. Apparemment civilisés, les Romains étaient si barbares tandis que les Germains étaient trop fermement structurés, si indissolublement liés au culte, à la divinité, à la connaissance de DIEU que, venant de l'extérieur, un nouveau Dieu aurait attendu en vain. Les Romains, impuissants, se heurtaient à un ennemi insaisissable.

Cependant, Rome n'abandonnait jamais un projet une fois celui-ci conçu.

Des temps nouveaux parvinrent à asservir la Germanie, grâce à d'autres moyens. Ce que les armes n'avaient pu remporter, la parole devait l'obtenir. Il n'y avait plus depuis longtemps de CESAR capable d'envoyer ses armées en conquête, mais à Rome trônait un nouveau souverain qui avait pris la succession des Césars. Ce que les Césars n'avaient pu obtenir, les papes voulaient l'accomplir.

Et de nouveaux envoyés sillonnèrent les districts germaniques. Ils avaient un aspect bien différent des soldats lourdement armés, à la démarche bruyante, qui avaient autrefois affligé la Germanie. Le faste de ces hommes n'était pas apparent, leur vêtement était pauvre. Jadis, la magnificence de l'armement romain avait éveillé l'admiration des Germains, jamais toutefois leur jalousie; ces hommes aux têtes tonsurées, dont le froc rappelait les robes de femmes, provoquaient seulement leur moquerie ! Pas une seule fois, ils ne parvenaient à se faire comprendre des habitants, car ils ne connaissaient pas un mot de la langue.

Très vite, on ne s'occupa plus des étrangers. On les laissa aller et venir, parler, prier. Suivant les usages anciens, on leur donna à boire et à manger, un lit pour la nuit et un logis pour l'hiver, mais on se souciait peu de ce qu'ils disaient. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient.

Les moines prêchaient un dieu étranger que d'autres, des hommes étrangers, avaient assassiné. Qu'importait aux Germains un tel savoir ? Leurs dieux vivaient avec eux et parmi eux, ils ressentaient leur action, leur présence et leur aide, et beaucoup d'entre eux pouvaient les voir. Et les dieux leur procuraient également la connaissance de NOTRE PERE qui trônait, sublime et infiniment élevé dans le Tout, et auquel les dieux étaient également humblement soumis. Ainsi, les Germains vivaient en liaison vivante avec DIEU. Comment pouvaient-ils comprendre le christianisme faussé de Rome ?

Découragés, de nombreux envoyés retournaient à Rome et faisaient part de leur échec. De nouveaux missionnaires, encore plus minutieusement choisis que les premiers, furent dépêchés. Il fut considéré qu'ils devaient pour le moins connaître un des dialectes germaniques. Donc, furent choisis de préférence ceux qui, de par leurs origines, n'étaient pas totalement étrangers aux manières germaniques d'être et de penser.

Le plus influent parmi ceux-ci était un descendant d'une branche saxonne, un moine du nom de **WINFRIED**, auquel l'église conféra plus tard le nom de **BONIFACE**. C'était un homme intelligent, très rusé surtout, qui, sous des dehors dévots, cachait habilement un ardent despotisme et un appétit de conquête.

Ce moine WINFRIED fut envoyé par le pape vers la Germanie pour la conversion des païens. Il suivit seul son chemin jusqu'à ce qu'il constate combien était insensée cette façon de procéder. La tête pleine d'ambitieux projets de longue haleine, il revint à Rome. Il obtint la pleine approbation pour que des envoyés de l'église puissent s'installer partout, dans chaque province à convertir. Cela n'était faisable qu'en prenant pied fermement, et en comptant sur le temps.

Ses supérieurs reconnurent combien il avait raison, et bientôt WINFRIED entama son second voyage vers le Nord, accompagné d'une imposante troupe de moines. Mais la moitié des porteurs de tunique portaient des jambières d'acier et une cuirasse sous leur vêtement.

Selon les apparences, la procession des moines traversait le pays germanique sans plan préconçu, mais le regard perçant de WINFRIED savait toujours déterminer l'endroit qui convenait le mieux à la construction d'un monastère. Coup sur coup, s'érigèrent rapidement ici et là des cloîtres et des ermitages dans lesquels étaient laissés quelques moines, ainsi que plusieurs porteurs de soutane cuirassés. Là où WINFRIED était passé, retentissait désormais le son des cloches dans le lointain, signalant qu'ici une croix était dressée.

Le peuple tolérait encore cela avec calme. Les moines pouvaient bien s'établir là où ils le voulaient; aussi longtemps qu'ils demeuraient dans leur cloître et y subvenaient à leurs besoins, on pouvait les supporter. Mais plus WINFRIED poussait vers le Nord, plus il rencontrait de résistance dans la population. A maintes reprises, le terrain et la légitimité pour construire lui furent contestés, de telle sorte qu'il lui fallut s'éloigner sans pouvoir exécuter son projet.

Cinq années s'écoulèrent ainsi. La date à laquelle WINFRIED avait promis d'envoyer à Rome l'annonce de son succès approchait. Afin que son compte-rendu ne soit pas trop maigre, il fallait porter un coup décisif.

WINFRIED, à cette époque cruciale, se trouvait précisément chez les HESSES, un peuple guerrier qui était profondément attaché à DONAR. Le sanctuaire en l'honneur de ce maître protecteur s'élevait autour d'un puissant chêne séculaire qui, de sa hauteur, dominait tout le pays. Une fois par an au moins, chaque Hesse adulte prenait part à une fête du culte sous le chêne de DONAR, et rentrait chez lui avec une branche aspergée du sang de la bête sacrifiée. Cette branche protégeait du mauvais temps, de l'incendie et de la mort dans son lit¹⁰.

C'était au moment du solstice d'été. De partout, les hommes affluaient pour la fête du sacrifice. WINFRIED, ayant eu connaissance de la fête, essaya d'approcher aussi de l'endroit,

¹⁰ *Strobtod*: "mort de paille" ou "mort sur la paille". Le décès par maladie ou sénilité, par opposition à la mort au combat ?

par un chemin détourné. Il n'avait encore jamais assisté à une fête du culte. Il voulait cette fois y assister en se dissimulant.

De fait que les Hesses vivaient en bon terme avec les peuples voisins, ils n'avaient à redouter aucune attaque par surprise, et n'avaient mis en place aucun service de garde. C'est pourquoi il advint que WINDFRIED et les siens parvinrent à se dissimuler en toute commodité. Ce qu'il vit le remplit d'indignation. Il ne comprit pas qu'il pouvait s'agir d'une croyance pure et sincère.

Lentement et solennellement, les douze prêtres en vêtements blancs marchaient autour de la pierre du sacrifice, près de laquelle se trouvait la vieille prêtresse VELEDA, plongée dans la contemplation. La bête du sacrifice fut immolée; son sang coula sur la pierre et les hommes s'approchèrent en longues colonnes, avec leur branche de chêne afin d'en tremper les feuilles dans le sang chaud, tandis que les prêtres aspergeaient de sang le tronc de l'arbre tout en priant.

Alors WINFRIED n'attendit pas davantage. Il fit irruption de sa cachette et bondit au milieu des prêtres.

Un cri d'indignation, un mouvement vers les armes, mais les mains levées s'abaissèrent aussitôt. Ils se trouvaient au sanctuaire de DONAR ! Ce serait un crime de tuer ici un homme. Et le courage avec lequel celui-ci survenait au milieu de tant d'ennemis éveillait l'esprit chevaleresque des Germains.

Pleine de dignité, VELEDA avança vers l'intrus.

" Etranger, pourquoi viens-tu souiller le sanctuaire de DONAR ? Pars d'ici avant que son éclair ne te frappe !"

A présent, WINFRIED voyait s'approcher l'heure après laquelle il aspirait depuis si longtemps. Il pouvait maintenant montrer sa puissance ! Il se trouvait ici sur l'ordre de Rome, dont les guerriers se trouvaient embusqués pour le protéger.

Et il commença à prêcher, s'exaspérant à chaque phrase en un fanatisme croissant. Il ne parla pas de DIEU, à l'évocation Duquel il aurait pu faire incliner de nombreux cœurs rétifs. Non, il vitupérait contre le service des idoles, se moquait de DONAR, qui se tenait sous le chêne écoutant ses paroles, clairement visible pour la voyante.

Et lorsque WINFRIED s'écria :

" DONAR, où es-tu ? Si tu es là, donne un signe de ta présence. Montre-toi à nos yeux infirmes !" Et DONAR levait son marteau, baissait la tête et, dans le lointain, on entendait rouler longuement un tonnerre continu.

Courroucés, les Germains levaient les yeux.

" Entends-tu la réponse de DONAR ? Hors d'ici ! Notre patience est à bout !"

Mais WINFRIED ne bougeait pas de sa place. Il appela ses gens, qui s'empressèrent d'arriver avec des armes et des haches.

" Trahison !" s'écrièrent les Germains, en cherchant à résister.

Mais les prêtres, et tout d'abord VELEDA qui s'était approchée de DONAR, conjurèrent le peuple de ne pas commettre de meurtre dans le sanctuaire.

" Nous savons que DONAR est parmi nous. Il n'a nullement besoin de notre aide. Attendons ce qui va arriver."

WINFRIED n'avait pas pensé obtenir si aisément la réalisation de son projet. Il avait seulement cru que, craignant l'abattage du chêne et par souci de leur sanctuaire, les Germains se seraient laissés convaincre par lui et se seraient même laisser baptiser. Mais s'il ne pouvait en être ainsi, alors...

" Abattez ce chêne !" ordonna-t-il à ses gens.

Et ceux-ci se placèrent en cercle autour de l'arbre et de la zone de sa chute, afin que personne ne gêne le travail.

" Nous verrons bien si DONAR peut protéger son sanctuaire !"

Moqueur, WINFRIED regardait en souriant les Germains immobiles, qui observaient. Etaient-ils si lâches ? Il ne s'était pas attendu à cela. Aucune arme ne se levait pour défendre le sanctuaire. Deux haches étincelantes se levèrent pour frapper. Leur tranchant pénétra en crissant dans le bois juste au-dessus de la racine.

Mais DONAR s'avança et sa barbe rouge brillait comme des flammes voltigeantes. Comme une fronde, il leva haut son marteau et il en jaillit un éclair flamboyant qui atteignit les deux profanateurs d'un coup mortel.

Le cri strident des Romains fut recouvert par le tumulte du tonnerre.

" C'est ainsi que DONAR protège son sanctuaire", cria VELEDA.

Sous le coup d'une épouvante mortelle, les porteurs de cuirasse s'étaient enfuis dans la forêt. Un orage épouvantable éclata et les chassa au loin, toujours plus profond dans les forêts. Les éclairs les entouraient de flammes, les arbres s'abattaient en craquant.

Mais les Germains sentaient la puissance de DONAR. Ils entourèrent à nouveau l'arbre et la pierre du sacrifice, l'exultation et la gratitude au cœur et sur les lèvres.

Bien loin du chêne de DONAR, WINFRIED rassembla autour de lui ce soir-là ceux de ses gens qui étaient encore en vie. Beaucoup étaient tombés dans la forêt, d'autres avaient péri dans les courants des fleuves gonflés par les eaux, ou atteints par des jets de pierres dans leur fuite.

Il ne lui était rien arrivé à lui-même. Valérius, le chef des guerriers, était lui aussi indemne.

Tous deux envisageaient ce qu'il convenait de faire désormais. Mais tandis que Valérius déplorait le grand nombre de morts, WINFRIED n'avait nullement conscience de sa propre responsabilité. Pour lui, il importait seulement d'envoyer un rapport avantageux à Rome. Il ne pourrait même confier à aucun de ses gens le message. Tous avaient assisté à l'aventure humiliante. Pourtant, il voulait rédiger immédiatement son rapport.

Et WINFRIED relata tout comme cela aurait dû se passer selon ses plans et ses desseins. Ses pensées devinrent des mots qui couvrirent le parchemin, et lorsque le matin se leva, la liste de tous les cloîtres fondés par WINFRIED était établie avec une description précise de leur emplacement. Mais, en outre, avec un récit de la fête du sacrifice des Hesses au cours de laquelle WINFRIED, malgré le soulèvement des Germains, avait fait abattre le chêne sacré. Ebranlés et gémissants, ils auraient reconnu combien est impuissant leur dieu DONAR,

et nombre d'entre eux étaient tombés à genoux, demandant le baptême. Avec le bois du chêne, une croix sera désormais érigée.

Le rapport gagna effectivement Rome, provoquant une grande allégresse. WINFRIED, le zéléteur enflammé, avait ainsi obtenu ce que beaucoup avaient vainement tenté avant lui ! Où pouvait-il bien se trouver ? Sa soif ardente, son courage héroïque devaient être récompensés !

Et le pape le nomma archevêque de Germanie et lui envoya lettre et cachet de nomination. De cloître en cloître, le messenger avait pour mission de le rechercher, conduit par le sillage de sa renommée.

Durant ce temps, WINFRIED errait dans les épaisses forêts du Nord. Au lieu de revenir vers le Sud afin de visiter les cloîtres qu'il avait fondés, comme le conseillait Valérius, il s'efforçait de gagner le Nord, où on ne savait encore rien de son échec.

Mais le malheur le poursuivait. La maladie se déclara parmi sa troupe et beaucoup moururent. Le fidèle Valérius fut emporté par l'épidémie.

Mais sa crânerie se cabrait à nouveau. Il lui fallait prouver à ces faux dieux et à leurs prêtres que lui, WINFRIED, était le plus fort; et ROME était avec lui !

Il se faufila à nouveau auprès d'un sanctuaire pour épier et perturber une fête du sacrifice. Cette fois, il voulut s'immiscer plus habilement.

Mais il n'y parvint pas. Le rude peuple des FRISONS, qui vivait en mauvais terme avec ses voisins, avait placé des guetteurs qui l'abattirent comme un espion insidieux. Son cadavre fut caché dans la forêt.

Ce fut la fin de tous ses plans ambitieux. Les survivants marchèrent vers le Sud et arrivèrent au cloître de FULDA, d'où partit vers ROME l'annonce de la mort de WINFRIED.

ROME ne connut de WINFRIED que les actes de bravoure, elle fit du rusé, ambitieux et menteur WINFRIED qui ne prêchait que pour lui-même et pour la puissance de Rome et avait complètement oublié son DIEU, le Saint BONIFACE, tel que le monde le connaît aujourd'hui !!

Celui qui a dévoilé la vérité sur BONIFACE était l'un de sa troupe. Il a été durement éprouvé durant les dernières années de sa vie terrestre, de telle sorte que personne ne voulait le croire quand il racontait dans le cloître ce qu'il avait pourtant vécu. On le considérait comme ayant l'esprit dérangé par la douleur de la mort de BONIFACE. Evité par tous, il a achevé sa vie à FULDA, traité comme un malade mental.

Ce n'est que grâce à la présence de l'ETRE d'IMANUEL sur terre qu'il est possible de mettre la VÉRITÉ en Lumière.

* *

*

- V -

CHARLES LE GRAND

Un homme plus puissant que BONIFACE poursuivit l'œuvre de christianisation des païens germaniques : CHARLES, le roi des Francs que la postérité nomma "Le GRAND"¹¹, titre immérité autant que puisse en témoigner le récit suivant.

* *
*

" Un envoyé de Charles, Seigneur !"

" - Du roi ? Fais-le entrer ! Que peut-il bien apporter ? Sûrement rien de bon..."

Lentement, à contrecœur, le duc se leva et sortit de la pièce, se rendant dans la large et spacieuse halle comme si il voulait éviter que l'hôte inopportun ne pénètre dans le foyer intime du château. Là, il s'assit sur le haut siège et prit une sorte de courte épée dont il examina attentivement le tranchant.

WIDUKIND était un homme d'environ une cinquantaine d'années, loyal, large d'épaules, d'allure souple et nerveuse. Ses cheveux bouclés, qui n'avaient pas encore blanchi, ondulaient sur ses épaules et rappelaient la teinte de la fourrure de renard qui garnissait sa large robe de chambre. Ses yeux étincelants, d'un bleu d'acier, se dirigèrent vers l'arrivant.

" Ah ! Voici EGINHART !", s'écria-t-il étonné lorsque l'envoyé de CHARLES se présenta devant lui en s'inclinant. " Cela doit être quelque chose de très important si le roi CHARLES envoie son secrétaire particulier comme messenger. Écoutons ce que tu as à dire !"

L'arrivant avait involontairement sursauté à l'apostrophe moqueuse mais il se dominait trop bien pour le laisser paraître.

¹¹ *Karolus Magnus* : Charles le Grand ou Charlemagne

" Mon noble souverain, le roi des peuples romains, francs et allemands, CHARLES - que le Seigneur daigne bénir- m'envoie vers vous, noble prince. Il a fixé une session extraordinaire des princes, à laquelle sont invités tous les souverains et ducs des districts allemands. Il importe particulièrement au roi que vos conseils éclairés et éprouvés ne soient pas négligés. Vous trouverez dans ce parchemin de plus amples informations..."

" - ...que je ne peux pas lire", interrompit brusquement WIDUKIND.

" - Votre père confesseur, le pieux ANGARIUS, vous le lira avec plaisir; reconnaîtra-t-il toutefois la bienveillante disposition de pensée que notre grand roi vous manifeste."

" - Je préfère entendre de ta bouche le message du roi, EGINHART. Si tu me dis ce que le roi désire de moi, je pense ainsi pouvoir te confier immédiatement la réponse."

Il n'était visiblement pas du goût d'EGINHART de parler. Cependant, il ne se permit pas d'enlever le cachet du parchemin pour en donner lecture du contenu. Après quelque hésitation, pendant laquelle WIDUKIND ne le quitta pas des yeux, il se décida à parler.

" Le roi CHARLES invite les princes à la prochaine pleine lune, soit d'ici trois semaines, sur les rives de l'Aller où les princes auront assez d'espace pour s'y faire installer de nombreux et vastes camps de toile. Le roi désire que tous les princes et ducs saxons se rassemblent là en toute liberté. Il s'agit de départager à nouveau les fiefs, de garantir les droits par écrit ainsi que les actes officiels. Il importe au roi de parvenir de la sorte à une meilleure entente avec le peuple saxon."

" - Ne craindrait-il pas plutôt un nouveau SÜNTELN ?", s'enflammait WIDUKIND. " Si les fonctionnaires de CHARLES s'amoncellent si importunément dans nos districts, il se pourrait bien qu'il nous faille une nouvelle fois nous y opposer et, comme à SÜNTELN, en chasser quelques-uns !"

" - Précisément, c'est ce que le roi CHARLES veut éviter à l'avenir", répliqua EGINHART, avec souplesse. " Il estime trop les princes saxons pour qu'il se produise des injustices de la part de groupes de fonctionnaires trop zélés. C'est pourquoi tout doit être désormais réglé au mieux. Mais pour cela, le roi a besoin de votre conseil et de votre intervention auprès des autres princes."

" - Dis à ton souverain qu'il n'est pas nécessaire de régler à nouveau ce qui est déjà ordonné au mieux. Nous, les princes et ducs saxons, sommes maîtres de nos peuples et nous entendons les diriger sans avoir besoin de fonctionnaires francs. Pour garantir la paix, nous nous sommes laissé baptiser, bien que nous ayons aussi peu besoin du Dieu étranger qui nous a été imposé que des résolutions royales d'aujourd'hui. Il nous a fallu aussi admettre que le Saint Père de ROME nous impose CHARLES en tant que suzerain. Nous lui avons juré fidélité et nous nous y tiendrons si cela ne nous est pas impossible. Mais c'est bien assez comme cela ! Qu'est-ce que signifient cette cession de princes, ces discussions et ces débats sur des questions qui sont réglées depuis des temps immémoriaux ? Nous sommes responsables de la manière dont nos peuples sont gouvernés. Les ducs saxons sont d'accord entre eux. Ils se dressent ensemble comme des remparts et des murailles, et leurs peuples prospèrent entre leurs mains. On doit nous laisser en paix; de la sorte nous resterons en paix avec nos voisins ! Dis cela à ton roi. Une cession des princes est superflue et je n'ai aucune envie d'y paraître !"

" - Vous vous faites là une idée erronée, Seigneur duc. Le roi CHARLES ne demande pas si vous voulez venir, il vous enjoint de paraître, selon votre serment de fidélité !"

" - Et qu'arrivera-t-il si je refuse ?", répondit WIDUKIND, excité à l'extrême.

" - Vous aurez alors failli à votre serment de fidélité, et CHARLES pourrait déclarer votre pays déchu de ses droits. Vous ne voulez certes pas en arriver à ce point à cause d'un caprice ?"

" - Homme, surveille tes paroles !" s'écria le duc. " Il ne s'agit pas d'un caprice, mais de ... Mais que peux-tu comprendre à cela, toi, un envoyé étranger à ce pays ?" s'interrompit-il. " Fais-toi donner à manger et à boire, ainsi qu'un lit pour la nuit. Demain, tu auras ma réponse".

Sur un signe du duc, des serviteurs s'avancèrent et escortèrent EGINHART hors de la salle.

Pendant un très court instant, WIDUKIND resta perdu dans ses pensées, puis il envoya des messagers aux deux plus proches châteaux et fit appeler les princes. Avant le coucher du soleil, parurent les deux amis de confiance; ils pouvaient maintenant se concerter.

DORHART, le plus jeune des deux, accueillit l'annonce sereinement.

" Qu'est-ce que cela peut faire si CHARLES entend déployer le faste et la puissance ? Laissons-lui ce plaisir. Pendant tout le temps qu'il s'adonne à cela, il ne fait pas la guerre. Nous devons seulement rester sur nos gardes pour qu'avec ses papes il ne nous aliène tous nos anciens droits."

WIDUFRED, le vieillard à cheveux gris, qui n'était pas seulement parent avec WIDUKIND, mais en plus frère de sang, hochait la tête, soucieux.

" De nous avoir fait baptiser autrefois, pour mettre un terme aux inutiles bains de sang, là a été le commencement de tous les ennuis qui viennent constamment troubler notre paix. D'abord on nous a imposé le dieu dans lequel nous avons cru reconnaître NOTRE PERE. Erreur que tout cela ! NOTRE PERE trône, sublime, au-dessus du dieu chrétien formé par les papes selon leur volonté !

Puis on nous a déclaré qu'un "Saint Père" à Rome doit s'occuper de nos âmes. On nous a imposé dans nos châteaux des soutanes pour espionner et pressurer l'argent. Puis on nous a commandé de prendre le roi comme suzerain. Maintenant, qu'envisage-t-on encore ?"

Les princes siégèrent toute la nuit, et examinèrent tout ce qui pouvait advenir. Finalement, l'avertissement relatif au serment de fidélité prévalut. Pour les Allemands, le serment est sacré; les nobles ne le prêtent pas inconsciemment. En est-il appelé à leur serment de fidélité, ils sont tenus d'obéir, quelque peu agréable que cela leur paraisse.

Ils ne pouvaient, pour leur part, que garder les yeux et les oreilles ouverts, afin que leurs droits anciens ne soient pas entamés.

Durant ce temps, EGINHART n'était pas resté inactif. A peine lui eut-on donné une chambre pour la nuit qu'il recevait déjà de la visite. C'était ANSGARIUS, le père confesseur du duc, qu'il connaissait bien.

EGINHART s'enquit avec précision du point où en était arrivé l'enseignement chrétien auprès des Saxons, ainsi que le service divin et les messes, mais avant tout si le duc WIDUKIND avait enfin abandonné les coutumes païennes.

Ce qu'il apprit ne pouvait pas lui plaire. La messe n'était dite à la chapelle du château qu'aux seules grandes fêtes de l'église, tandis qu'en dehors de cela, le prince et le peuple priaient comme auparavant les anciens dieux.

" Ils font même encore des sacrifices !", s'emportait ANSGARIUS. "Je crois à coup sûr qu'ils brûlent des ennemis tués!"

" - Ils en sont capables; il doit bien en être ainsi. Ce ne sont pas seulement des morts mais des ennemis vaincus qu'ils égorgent vivants, et peut-être même, dévorent ! Oh, quels païens barbares ! Quelle abomination ! Comme notre sublime roi serait bouleversé quand il me faudra lui annoncer cela !"

" - Je ne peux témoigner de cela", se retrancha ANSGARIUS craintivement, " je ne suis pas encore parvenu à assister à un de leurs services divins."

" - Apaise ta conscience délicate", dit en riant EGINHART, " il en est bien ainsi ! Et au château, qu'en est-il de la confession et de la communion ?"

" - Malgré mes remontrances les plus sévères, le duc ne veut pas s'y décider", soupira ANSGARIUS. " Il pense que ses ancêtres se sont parfaitement passé de la confession, et qu'il ne veut pas être meilleur qu'eux."

" - Malheur! Que va penser le Saint Père de Rome d'un tel sacrilège !" s'enflamma EGINHART. " Comme il a été prudent de la part de CHARLES de m'envoyer comme messenger afin que j'examine ce qu'il en est du christianisme et de l'obéissance dans les pays saxons. Tout cavalier aurait pu remettre le parchemin, mais il importe pour le souverain d'obtenir des informations précises. Il sait qu'il peut compter sur moi pour cela. J'entends plus qu'il n'est dit et je découvre ce qui reste caché aux yeux ordinaires."

Les dernières paroles d'EGINHART n'étaient que trop vraies. C'est ce que prouve le compte-rendu qu'il fit au roi, qui contenait à peine un mot de vérité.

Le jour suivant, WIDUKIND fit appeler l'envoyé du roi, et lui fit part de sa décision de répondre à l'appel du roi pour cette cession des princes; et qu'il voulait aussi convoquer les autres afin que princes, nobles et autres souverains soient présents à l'assemblée.

C'est avec ce message qu'EGINHART revint chez lui.

* *
*

A travers les champs aux couleurs de l'automne de la basse Allemagne, un long convoi cheminait. Montures et cavaliers trahissaient un sang noble, et c'était un plaisir que de les admirer. Mais un profond sérieux se lisait sur tous les visages, aucune plaisanterie n'était

échangée durant la chevauchée par les forêts et les champs. Les écuyers eux-mêmes paraissaient contaminés par le laconisme de leurs seigneurs. Ils accomplissaient leur service en silence.

Lorsque l'ombre du soir descendit, les tentes furent montées. Celles des ducs et des princes se tenaient serrées les unes près des autres. Autour d'elles, s'élevaient les tentes des nobles et des indépendants, qui étaient à leur tour cernées par le campement des écuyers. L'intendance et les équipages du peuple formaient la bordure.

Dans la tente de WIDUKIND, plusieurs princes s'étaient retrouvés. Mais du bruit s'éleva dans le camp. Des appels retentirent et se rapprochèrent. L'écuyer de WIDUKIND se présenta à l'entrée de la tente et annonça :

" Seigneur, un étranger désire vous parler !"

" - Que désire-t-il ?"

" - Il ne veut le dire qu'à vous seul."

" - Alors, dis-lui que je ne suis pas disponible maintenant pour quelqu'un qui ne veut pas donner son nom !"

Avant que l'écuyer n'ait pu se retourner, l'étranger se dressait derrière lui. Il était de grande taille, avec des traits nobles. Une barbe rousse flamboyante ondulait jusqu'à sa ceinture. Les boucles de sa chevelure qui retombaient librement sur ses épaules étaient de la même couleur.

" Tu fais erreur, WIDUKIND. Pour un ami qui veut t'avertir, tu as toujours le temps, même si celui-ci tient pour convenable de taire à un écuyer son nom et son espèce..."

Ces paroles furent dites à voix basse mais firent une profonde impression au cœur des assistants. Touché par ces mots, le prince leva les yeux. Incrédule, WIDUKIND fixait l'étranger du regard.

" WIDUKIND, tu ne me connais vraiment pas ?"

" - Tu es... !"

L'inconnu l'interrompit.

" Il est suffisant que tu me connaisses. Je suis venu pour t'avertir. Le fourbe CHARLES a de mauvaises intentions. Si vous allez vers VERDEN, je crois qu'aucun de vous n'en reviendra."

Effrayé, le prince bondit de son siège.

" Etranger, que sais-tu ? Parle ! D'où tiens-tu cette terrible révélation ? Parle, dis-nous en plus long !"

En proie à la confusion, tous criaient et se pressaient autour du visiteur. Celui-ci, sereinement, leva la main. Les questions cessèrent alors.

" Depuis longtemps déjà, les ducs saxons sont une épine dans le pied de CHARLES. Que vous fassiez cause commune en bonne intelligence, au milieu de la dissension des autres pays, cela l'exaspère. Aussi longtemps que les peuples vivent en accord, ils sont invincibles. Il cherche vainement à semer la discorde entre eux. C'est pourquoi il veut exterminer tout le sang noble saxon! Avec perfidie, il vous a convoqués à la cession des princes, mais son armée de mercenaires se tient dissimulée dans les forêts. WIDUKIND, noble rejeton du peuple le plus noble, témoigne pour moi auprès des autres ! Me crois-tu ?"

" - Je te crois, et je te remercie d'être venu !"

" - Alors, suis mon conseil. Donne l'ordre de partir dès maintenant, non pas en direction de l'ALLER, mais plutôt vers l'arrière, vers vos châteaux forts et vos places fortes. Tenez-vous prêts à l'attaque car CHARLES viendra les assiéger. Il est prêt à tout. Soyez-le également !"

" - Tu me conseilles cela ? Toi..."

" Prends garde. Ne prononce pas mon nom !"

Cela fut dit d'un ton presque menaçant par l'annonciateur. Sa barbe rouge flamboyait. Un pressentiment secret traversa l'âme des princes.

" Seigneur," dit WIDUKIND, ému au plus haut point, "Seigneur, nous avons donné notre parole d'y assister. Nous manquerions à notre serment, et il nous faut le tenir. La fidélité saxonne tient bon jusqu'à la fin ! Contre la trahison et l'infidélité, les dieux ne peuvent nous venir en aide."

L'étranger hochait la tête.

" Oui, contre cela, ils sont impuissants. Ils peuvent vous protéger dans le combat loyal, mais contre la perfidie ils n'ont pas d'armes. Soyez prévenus, une nouvelle fois. A un ennemi, on n'a pas à tenir de serment."

" Mais nous avons juré par NOTRE PERE !" s'écria le duc.

L'étranger baissa la tête sans rien dire. Un court instant de silence s'ensuivit. Alors WIDUKIND reprit la parole.

" Vous, mes amis, loin de moi de vous demander de partager mes vues. Chacun a entendu ce qu'a révélé l'étranger, et doit décider selon sa propre appréciation. Celui qui est pour le demi-tour, qu'il le dise sans retenue. Personne ne lui en tiendra grief."

Spontanément, les princes se rallièrent à leur chef.

" Même si il en va de la mort assurée, nous te suivons. Plutôt mourir que d'être parjure. Si les dieux ne peuvent nous aider, c'est que NOTRE PERE a décidé de notre destruction; ainsi, qu'il arrive ce qu'il doit arriver !" s'écrièrent-ils, unanimes.

L'étranger prit une nouvelle fois la parole.

" NOTRE PERE n'a pas décidé votre destruction, mais a permis que l'humain sacrilège la provoque. Je suis venu vous avertir. Je pensais qu'il était insupportable que le peuple allemand le plus noble soit décimé comme un troupeau de moutons. Mais si vous aviez obéi à mon avertissement, vous ne seriez plus les hommes que vous avez toujours été. Adieu, nous nous reverrons."

Un nuage parut descendre dans la tente. Lorsqu'il se leva, l'étranger avait disparu.

" DONAR, DONAR !" s'exclamèrent toutes les bouches avec enthousiasme.

" Oui, DONAR ", dit pensivement WIDUKIND, " DONAR qui m'a montré que le Dieu auquel les chrétiens adressent leurs prières est une caricature de NOTRE PERE. Si DONAR nous a prévenus, c'est que nous courons le pire danger; mais advienne ce qui doit arriver, je ne peux rompre mon serment."

" Personne ne doit pouvoir dire de nous que nous nous enfuyons par lâcheté !" s'écria WIDUFRED.

Les princes restèrent encore un long moment ensemble, et ils décidèrent de se préparer à affronter la menace de mort.

" Il nous faut nous approcher sans armes du lieu de rassemblement, ainsi que le veut l'usage. Mais nous ne nous laisserons pas massacrer sans résister, gardons sur nous une épée courte."

Ils acquiescèrent tous.

Le convoi qui s'approchait de la rivière ALLER, le lendemain, était imposant et superbe, ainsi qu'il sied à des princes. Vers midi, les premiers envoyés de CHARLES approchèrent, cherchant à s'assurer que tous les princes arrivaient. Ils ne cachèrent pas leur joie devant la réussite de leur plan, pensant que personne n'en comprendrait le véritable motif.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le camp, le roi somma les ducs saxons de partager son campement, qui était suffisamment vaste pour recevoir leurs tentes.

Par des paroles bien choisies, WIDUKIND remercia de cette preuve de la sollicitude royale. Ils n'étaient toutefois pas accoutumés à s'installer dans un campement dont ils n'étaient pas eux-mêmes les maîtres. Aussi passeraient-ils la nuit suivant les anciennes coutumes.

Cependant, le duc ne dormit pas. Ses pensées le tourmentaient et ne lui laissaient aucun repos. Qu'allait devenir son peuple si tous ses chefs étaient assassinés ? N'aurait-il pas été de son devoir de se soucier de la sécurité des princes à cause de son peuple ? Il avait juré fidélité au roi devant NOTRE PERE, mais avait fait de même lors de son serment de prince. Quel serment était le plus important ?

" NOTRE PERE, donne-moi un signe ! Quelle est Ta Sainte Volonté ? Devons-nous aller à une mort certaine, ou bien faire demi-tour au dernier moment ?"

Quelque chose murmurait à côté de WIDUKIND :

" Vous avez satisfait à votre serment de fidélité, vous êtes venus jusqu'ici. Qui pourra vous accuser de parjure puisque vous avez eu connaissance des ...machinations, et qu'à présent vous vous enfuyez à la faveur de l'obscurité ?"

" - Va-t'en, LOKI, perfide tentateur !" s'écria le prince. " Un Saxon n'a pas à apprendre à nouer des intrigues et à fausser sa parole ! Mais, désormais, je vois très précisément quelle est la bonne voie. Nous la prendrons sans hésiter ni tergiverser."

A nouveau, une voix retentit, non plus susurrante mais tonnante et claire.

" Tu as raison, WIDUKIND, mon serviteur, de considérer la Vérité et la Fidélité comme de plus grande valeur que ta propre vie. Laisse-la demain s'éteindre. Ce n'est qu'une parmi de nombreuses autres. NOTRE PERE laisse cela se produire, mais il a pour vous de grands projets. Si vous êtes aujourd'hui tous enlevés de la terre, vous ne serez pas pour autant exterminés. Vous serez conservés pour une époque lointaine car la terre aura à nouveau besoin de la fidélité allemande et de la vérité, de la force et de la droiture allemandes. Ceux d'entre vous qui peuvent subsister aujourd'hui devant l'œil de DIEU doivent être élevés jusqu'à ce temps-là. Voilà la signification de l'événement que la faute des hommes perpétue, mais que la Volonté de DIEU transformera en bénédiction."

La voix se tut. Merveilleusement renforcé et consolé, le duc alla vers son lit et tomba dans un profond sommeil réparateur.

Le lendemain, avant que les saxons ne chevauchent vers le lieu du rassemblement, WIDUKIND appela quelques-uns des princes dans sa tente et leur raconta ce qu'il avait entendu pendant la nuit. Cela leur communiqua à tous un courage sacré et enthousiaste. Ils revêtirent leurs plus beaux vêtements, leurs plus nobles montures furent harnachées, de telle sorte que les Francs étaient presque éblouis à l'approche du convoi. A leur tête, WIDUKIND chevauchait sur un étalon blanc; une lumière et un éclat émanaient de lui comme si il avait été revêtu d'or.

En vertu de l'usage, les Saxons déposèrent leurs armes hors du lieu de rassemblement, et ils descendirent de leurs montures que les écuyers emmenèrent. Un maréchal franc s'avança vers les princes et désira leur voir déposer également leur baudrier.

" Ce n'est pas la coutume chez nous" répliqua si vivement le duc, que les Francs en restèrent coi.

Par des propos affables, le roi CHARLES souhaita la bienvenue aux princes et indiqua sa place à chacun. Elles étaient si habilement disposées que plusieurs Francs se trouvaient toujours entre deux Saxons. Mais les princes saxons se regroupèrent sans ordre établi.

" Cela complique les discussions lorsque nous ne pouvons pas nous comprendre immédiatement" expliqua WIDUKIND alors que le roi le questionnait.

Contre cela, il ne pouvait rien être objecté.

A présent, la cession pouvait commencer. En tant que président, un évêque dit une longue prière en latin. Quand il eut fini, WIDUKIND se leva. On voulut l'en empêcher, car cela n'était pas d'usage. Mais il ne se laissa pas détourner.

" Nous voulons également prier, mais de manière à comprendre ce que nous disons," affirma-t-il avec détermination.

Et il leva les mains et dit :

" NOTRE PERE, Tu sais toutes choses. Tu sais aussi que le méchant et la trahison nous épient. Assiste-nous à notre dernière heure et protège nos peuples abandonnés."

Avant qu'il n'ait fini, l'évêque l'interrompit durement :

" Comment, toi un chrétien baptisé, tu oses prier tes dieux au milieu de chrétiens très croyants ? C'est une trahison, une trahison à la FOI !"

" Trahison, trahison !" rugissaient les Francs, et ils se précipitèrent de tous côtés sur les princes saxons. Des troupes de mercenaires surgirent des forêts des alentours, auxquels les Francs abandonnèrent l'abominable besogne meurtrière.

CHARLES, accompagné des siens, se retira sur une colline à proximité, et observa de là comment les Saxons malgré leur résistance des plus braves étaient taillés en pièces, croulant sous une supériorité numérique écrasante.

Le bain de sang dura des heures, presque personne n'en réchappa. Mais les troupes de mercenaires avaient aussi été décimées pour plus de la moitié. De nombreux Francs se couvraient la tête en frémissant de dégoût, afin de ne pas voir plus longtemps l'effroyable boucherie. Par contre, CHARLES et ses paladins¹² se réjouissaient d'observer l'anéantissement de l'ennemi tant redouté.

Peu à peu, le combat cessa, les sacrifiés étaient morts.

Mais sur les lieux de l'horreur s'avancait avec majesté un grand personnage. Sa barbe rousse ondulait jusqu'à la ceinture. Sa tête portait une couronne en or de laquelle jaillissaient un éclair singulier et des rayons. Plusieurs épées furent brandies vers lui, mais les bras qui les tenaient s'affaissaient, impuissants et sans force.

" Ici, ici !" haletait CHARLES, les yeux épouvantés, " voyez le prince ! Est-ce WIDUKIND ou un de ses parents ? Il ne doit pas en sortir vivant ! J'offre une prime pour sa tête !"

Mais bien qu'une troupe entière de Francs et de mercenaires s'oppose à l'homme à la barbe rouge, aucun ne parvenait à l'atteindre. Sans être inquiété, le haut personnage passa devant tous et se dirigea vers l'endroit où se tenait CHARLES, s'en rapprochant à pas rapides.

" Personne ne veut donc me libérer de mon ennemi ?" s'écria le roi, angoissé.

¹² *paladin* : seigneur appartenant à la suite de Charlemagne.

Dans son désespoir, il tira son épée du fourreau, mais l'étranger qui venait à lui repoussa l'arme d'un mouvement calme du bras.

" Roi CHARLES, roi CHARLES", dit-il d'une voix grondante comme le tonnerre, " ce que tu as fait appelle une malédiction pour toi et les tiens ! Désormais DIEU, le sublime, dont tu as le nom sur les lèvres sans le connaître, ne te reconnaîtra plus, Lui aussi. Tu devras errer sans repos sur la terre jusqu'à ce que vienne le temps où tous les destins de dénoueront. Jusque-là, tu devras sans cesse revenir sur la terre afin d'y vivre sans paix et sans trouver l'expiation, jusqu'au jour où WIDUKIND reparaitra à nouveau parmi les hommes. Alors tu devras être son serviteur..."

Le roi, qui avait écouté avec une épouvante grandissante, ne le laissa pas achever.

" Son serviteur ?", interrompit-il, " Là, tu mens !"

Un tonnerre roulant, long et ininterrompu fut la réponse. Un éclair violent parut déchirer le ciel, et le personnage disparut dans son rayon.

" Conduisez-moi à ma tente. Je suis malade", hoquetait CHARLES. " L'événement d'aujourd'hui est trop fort pour moi."

On apporta une litière et on transporta le roi, parmi le sang et les cadavres, jusqu'à son camp.

" Cherchez la dépouille de WIDUKIND" ordonna-t-il. " Celui qui me l'apportera aura mon château en fief, fut-il un simple mercenaire."

Une recherche sauvage commença alors sur les lieux du bain de sang. Comme des hyènes, les mercenaires fondirent sur les morts, leur arrachant vêtements et bijoux. Une partie des corps fut jetée dans la rivière ALLER, les autres furent entassés et brûlés. Mais on eut beau chercher, le corps de WIDUKIND resta introuvable.

" Ainsi donc, il en est réchappé", proféra CHARLES quand on lui rendit compte le lendemain. " Alors, je n'aurai plus aucune heure de repos, car aussi longtemps que vit WIDUKIND, je ne serai pas sûr des Saxons. Mais nous devons au moins faire ce qui nous est possible. Tant que la puissance des princes n'est pas brisée, toute possibilité de vengeance n'est pas détruite. Nous prendrons leurs châteaux, et aucun rejeton mâle de prince ne devra rester en vie. Avec les filles, vous pourrez agir à votre guise."

Et, sans aucune merci ni compassion, CHARLES occupa le pays de Saxe et fit massacrer tout ce qui put être trouvé de sang noble.

Dans le même temps, EGINHART fit un rapport au pape :

Les princes saxons ayant été invités à une paisible discussion, s'étaient comportés avec opposition. Ils avaient pris les armes lors de l'assemblée, et avaient priés leurs dieux, ridiculisant DIEU de la sorte. Finalement, ils avaient cherché querelle et avaient attaqué les rangs palatins comme des bêtes féroces. Ainsi ont-ils dû résister et, après la difficile et fameuse victoire, les princes saxons avaient péri pour la plupart, victimes de leur insubordination. C'est le cœur saignant que CHARLES a assisté à tout cela, et il a pourvu à l'enterrement chrétien des morts. Une chapelle sera élevée sur le champ de bataille. Le peuple des Saxons, maintenant sans chef, se prendra en main lui-même et sera conduit au Saint Père. WIDUKIND qui s'est enfui

lâchement aurait échappé. Aussi est-il déclaré déchu de ses droits et de ses territoires. Mais on ne cessera de le rechercher pour le guider vers la vraie foi.

C'était un chef-d'œuvre littéraire que ce compte-rendu du très fidèle EGINHART, et il lui rapporta quantité d'honneurs et de dignités. Il gagna entièrement le cœur du Saint Père de Rome à son maître. Une telle fidélité et une telle ferveur dans la foi méritaient d'être récompensées. CHARLES fut nommé empereur, acte qui ne coûta guère au pape mais qui le liait ainsi indissolublement aux stupides Allemands : il était maintenant empereur par la grâce du pape.

WIDUKIND était mort. Le deuil des siens, la crainte de l'empereur nouvellement promu ne le rappelaient pas à la vie. Le vieux WIDUFRED l'avait vu tomber. En faisant appel à toutes ses forces, il tira le cadavre hors des rangs des combattants et parvint avec des peines indicibles à l'endroit où les chevaux rongeaient leurs liens.

Il trouva facilement l'étalon blanc de WIDUKIND, le détacha et s'élança avec le corps de son cher frère de sang, s'en remettant à la fidèle bête quant à la suite. Elle bondit comme si elle ne portait pas une double charge. Elle déposa son cavalier quelque part vers le Nord, chez de simples et fidèles paysans qui écoutèrent avec horreur le récit de WIDUFRED; ils donnèrent avec tristesse une sépulture au prince étranger. WIDUFRED séjourna longtemps dans cette région. Il espérait pouvoir y mourir et reposer auprès du corps de son ami.

Mais un jour, WIDUFRED apprit le retour de CHARLES dans son pays Franc, et la voie était à nouveau libre pour lui. De plus, on racontait que WIDUKIND ne serait pas mort. Et qu'il rassemblera les Saxons et les conduira dans une guerre vengeresse contre le meurtrier des Saxons. Le peuple l'espérait; il vivait dans cet espoir et supportait ce qui était à peine supportable.

C'était pour WIDUFRED une nouvelle bienvenue ! Il savait pertinemment que WIDUKIND était mort, mais le courage et la bravoure vivaient encore en son peuple. Rempli de confiance, WIDUFRED regagna sa patrie. Il trouva son château ruiné, sa femme et ses enfants étaient morts assassinés. Une fille, disait-on, aurait échappé à la mort, mais où s'était-elle sauvée, personne ne pouvait le dire. WIDUFRED n'avait pas non plus le temps de se mettre à la recherche de la fugitive.

Il alla par le pays saxon et rassembla ses fidèles. On pouvait se préparer ouvertement car CHARLES était loin et croyait le pays sous son entière domination au point de n'y avoir laissé que quelques fonctionnaires et un petit groupe de mercenaires. Ces derniers furent aisément maîtrisés et, jusqu'à ce que la nouvelle parvienne à l'empereur, les Saxons avaient à nouveau relevé leurs châteaux détruits et rassemblé à la frontière une importante troupe de soldats en armes.

Deux années durant, WIDUFRED s'opposa avec ses hommes contre l'avance de mercenaires francs; c'est alors qu'un coup d'épée l'atteignit, mettant fin à ses jours. Privés de chef, les Saxons combattirent encore plus d'une année contre l'armée de CHARLES, puis enfin il leur fallut se soumettre et conclure la paix. CHARLES, en qui la peur de WIDUKIND restait continuellement et qui guerroyait ailleurs, voulut calmer les Saxons et il leur accorda des conditions favorables. La seule exigence qu'il imposa fut qu'ils deviennent tous chrétiens, mais il suffisait qu'ils ne le soient que de nom.

Charles, depuis lors, est revenu de nombreuses fois sur terre. Aucune vie terrestre ne lui apporta la paix ni l'expiation de sa lourde faute. Peut-être trouvera-t-il maintenant la possibilité de l'expier si WIDUKIND revient pour servir le Fils de l'Homme, avec toute sa force et son abnégation.

* *

*

- VI -

OTTO von BAMBERG

Peu à peu, toutes les souches allemandes devinrent chrétiennes. Partout en Allemagne, des cloîtres et des évêchés furent érigés, affermissant la puissance de l'église. Depuis le Sud jusqu'au Nord, cet effort fut sans cesse poursuivi et finalement atteint, à l'est des territoires germaniques, les peuples Wendes¹³ et Polonais, peuples qui s'étaient opposés le plus longtemps à la pénétration du christianisme.

De l'histoire de ces périodes, émerge avec éminence le caractère et l'œuvre de Otto von BAMBERG qui, pénétré d'une profonde et vivante conviction pour sa foi, se rendit en Poméranie païenne pour y prêcher le christianisme. Il ne s'adonna pas à la conversion comme un zélé, mais avec une compréhension pour les caractéristiques du peuple qu'il voulait aider, et il édifia sur les anciennes croyances qui n'étaient pas encore éteintes et vivaient encore chez ce peuple, parfois même sur des superstitions. Ainsi, il offrait sans détruire, et il récoltait un amour qui triomphait de tous les obstacles.

Les fonctionnaires du duc polonais BOLESLAW occupaient depuis trois années la Poméranie, volant, pillant et rançonnant sans que les habitants ne puissent s'opposer aux profiteurs.

La citadelle de STETTIN, leur dernier appui, était tombée quelques jours auparavant; les nobles, désespérés, se réunirent autour de leur duc, l'implorant de mettre fin à cette misère. Ils étaient prêts à tous les sacrifices, ne voulant obtenir que la paix, la paix à tout prix.

Avec affliction, le duc WRATISLAW regardait les siens. Leurs châteaux étaient occupés par l'ennemi, leurs champs dévastés, l'argent avec lequel on aurait pu lever une armée de mercenaires manquait dans les caisses. La famine et les épidémies menaçaient le pays. Et les dieux ? Les dieux étaient irrités. Aucune aide n'était à attendre de leur part. Le coursier noir de TRIGLAW restait dans le temple, et cherchait de quoi se nourrir. A quoi pouvait donc bien servir toute la bravoure, tout le courage d'un homme ? Dans cette situation, seule l'intelligence pouvait apporter de l'aide, et elle ordonnait de parlementer avec l'ennemi.

Le cœur lourd, le duc conclut avec ces mots :

" Envoyons des messagers au duc BOLESLAW. On dit qu'il est chrétien. Peut-être que sa foi l'inclinera à entendre notre requête ?"

Une telle démarche n'avait jamais été envisagée, mais le pays ne s'était jamais trouvé dans une telle confusion.

¹³ *Wende* : nom donné par les Allemands aux Sorabes ou Slaves de Lusace.

Six nobles se portèrent volontaires pour entreprendre le rude voyage et aller trouver le duc polonais.

On était au milieu de l'hiver, les chemins étaient presque impraticables. Sur les vastes étendues neigeuses soufflait un âpre vent d'est qui rivalisait avec les hurlements sauvages des hordes de loups affamés. Intrépides, voire téméraires, les messagers avançaient, épuisés et rompus par des rigueurs et des privations presque insupportables. Cinq d'entre eux parvinrent chez le duc BOLESLAW, le plus âgé mourut dans ces efforts inhumains.

Le duc les accueillit aimablement et leur fit donner les meilleurs soins avant de parlementer avec eux.

" Il faut d'abord que vous soyez des hommes avant que vous puissiez représenter dignement votre peuple", furent ses paroles.

Cet accueil inattendu fit naître l'espérance dans le cœur épuisé des Poméraniens. Celui qui pouvait s'exprimer ainsi ne pourrait rien demander d'injuste aux vaincus.

Mais comme ils connaissaient mal les manières polonaises !

Le duc BOLESLAW était un homme fougueux et despotique. Toute son aspiration allait vers la puissance et la possession, son royaume ne lui suffisait pas. Mais il cachait ses ambitions sous le manteau du christianisme. Tout ce qu'il faisait au nom de ce dernier lui gagnait la célébrité auprès des autres et l'appui du Saint Père de Rome contre lequel l'empereur lui-même était impuissant.

" Vous auriez dû venir plus tôt", déclara-t-il aux messagers lorsqu'ils comparurent enfin devant lui pour négocier, "si vous aviez eu réellement confiance en moi, il ne serait pas advenu tant de malheurs à votre pays. Au lieu d'opposer à mon armée une vaine résistance qui vous rendit toujours plus insolents et plus sanguinaires, vous auriez dû depuis longtemps venir me prier de rappeler mes mercenaires. Je ne pressentais pas combien d'horreurs s'accumulaient. A présent, il n'est pas encore trop tard. Je rappellerai les troupes et vous serez d'ici peu les maîtres dans votre pays."

Les messagers se dévisageaient avec étonnement. Ils ne s'étaient pas attendus à tant de bonté et d'obligeance. Seul SVATEPOLE n'avait pas confiance en ces belles paroles. Il avait appris au cours de sa longue et pénible existence que rien ne se donne sans qu'il n'y ait une contrepartie. Mais avant qu'il n'ait pu formuler une question, BOLESLAW continuait :

" Le tribut qu'il vous faudra dorénavant payer sera modique. Vu votre dénuement actuel, nous ne voulons le fixer qu'à la moitié des paiements et des fournitures qui seront dues. Les années suivantes, il sera bien sûr augmenté dans la mesure où l'aisance reviendra chez vous."

Les nobles n'espéraient pas autre chose. Ils se réjouirent de s'en tirer à moindre mal. Cependant, le duc continua :

" Mais il est naturel que vous, les nobles, vous vous fassiez baptiser, ainsi que vos peuples. Votre culte des idoles crie vers le ciel. Si je vous fais instruire dans ma sainte foi, je vous offre ainsi le joyau le plus précieux que je possède. Tant que vous resterez accrochés à vos mauvaises pratiques païennes, votre pays ne pourra prospérer et vous resterez un danger pour vos voisins. Comprenez-moi bien : je n'entends pas m'immiscer dans votre

gouvernement mais seulement vous aider à ce que vous puissiez régner tel qu'il l'est agréable à DIEU."

C'était une rude condition et les messagers hésitèrent longtemps à l'accepter. Trois jours de réflexion leur furent accordés, puis la sagesse prévalut et le traité fut signé.

Le duc s'esclaffa bruyamment dans le dos des messagers qui se retiraient.

" Maintenant, vous les fiers, je vous ai en main ! Au nom du christianisme, je pourrai à l'avenir tout exiger de vous. Votre pays est à moi !"

Mais le pays ne tomba pas sous la domination de BOLESLAW aussi facilement qu'il se l'était imaginé.

WRATISLAW avait bien agréé le traité, et avait promis de se faire baptiser le premier avec toute sa maison, les nobles étaient prêts à suivre son exemple, mais on en restait là. Car il ne se trouvait aucun ecclésiastique polonais qui fut disposé à se rendre dans le sauvage pays païen. A GNESEN, au siège de l'évêché, une vie agréable et somptueuse régnait. Qui aurait voulu l'échanger contre des privations et des misères de toutes sortes, et même risquer sa vie ? Ouvertement ou de façon détournée, les serviteurs de l'église s'y refusèrent l'un après l'autre, et il ne resta plus au duc qu'à faire appel en se tournant vers le pape.

Près d'un an s'était écoulé quand un envoyé romain arriva enfin chez le duc. C'était un frère religieux espagnol que l'on avait fait évêque d'une ville italienne. Mais celui-ci s'était refusé à cette charge et on était content de pouvoir lui donner un autre champ d'activité; doublement content car il n'y avait déjà que trop de mécontents et d'oisifs qui s'étaient choisis un antipape et qui cherchaient à renverser celui de Rome.

L'évêque BERNHARD parvint à Gnesen accompagné d'un serviteur du pape. Ses yeux brillants, profondément enfoncés dans un visage maigre, témoignaient d'une âme fanatique. Ses mains osseuses s'agitaient constamment au cours des conversations comme si il avait de la peine à se retenir d'agir. BOLESLAW sursauta en voyant l'évêque. Ce n'était pas là l'homme qu'il aurait souhaité. Avec cet ecclésiastique, il n'y avait pas à plaisanter. Un même despotisme, indomptable et dévorant, remplissait également cet évêque; le duc le perça à jour du premier coup d'œil. Il aurait souhaité pour le moins le renvoyer à Rome, mais cela ne se pouvait pas. Il lui fallait tenter de s'accorder amicalement avec cet être inquiétant.

Mais une grosse difficulté apparut. Hormis sa langue natale, BERNHARD ne parlait que le latin. Chaque parole échangée entre lui et le duc devait être traduite par les ecclésiastiques. Et BOLESLAW ne leur faisait pas confiance ! Il riait dans son for intérieur quand il songeait à la manière dont cet étranger pensait se faire comprendre du peuple poméranien, qui d'ailleurs n'appréciait pas les paroles inutiles. Courtoisement, il évoqua cette idée mais il fut éconduit avec dédain.

" La langue de la très sainte église est le latin. Le peuple devra s'accoutumer à ce que les services divins soient célébrés en cette langue. Vous, seigneur duc, devrez de toute façon me donner des guides pour m'accompagner dans ce pays sauvage. Ceux-ci me suffiront afin de me faire comprendre."

Ainsi, BERNHARD désirait partir; pour le duc, tout allait pour le mieux. Avec une petite escorte, il se mit en route alors que l'été tirait sur sa fin. Lorsqu'ils parvinrent à la mer, l'hiver était là. Les péripéties et les difficultés ne manquèrent pas.

Le duc imaginait ce que ce voyage pouvait être et cela l'amusait; mais soudain sa joie maligne cessa lorsqu'il réalisa que dépendait du succès de BERNHARD le fait qu'il porte la couronne de duc de Poméranie. En vérité, il aurait dû lui donner une petite armée. Maintenant, il était trop tard !

Aucune nouvelle ne provenait des voyageurs. L'évêque avait disparu, et le tribut n'était toujours pas payé. Les Poméraniens supposaient que tant qu'ils ne seraient pas baptisés, cette clause du traité n'entrerait pas en vigueur. Le duc réfléchissait : ses mercenaires se trouvaient occupés à résister à l'agitation des Sorbes et des Wendes. Pour repartir à la conquête des Poméraniens, il fallait attendre une période plus paisible. Et s'il se tournait une nouvelle fois vers le pape ?

Mais des moines, de retour de pèlerinage à Rome, rapportaient qu'il y avait deux et même trois papes dans la chrétienté, et que ceux-ci n'étaient préoccupés que de se disputer mutuellement la souveraineté. Ils n'avaient de temps pour aucune autre affaire.

Mais soudain, BERNHARD réapparut ! Il revint à Gnesen sans sa suite, épuisé par la fatigue et les souffrances d'une longue captivité. Le duc WRATISLAW et son épouse l'avaient tout d'abord reçu avec amitié. Il avait senti en eux une aspiration à s'élever, ils avaient sollicité l'enseignement chrétien presque passionnément. Mais précisément parce qu'ils y aspiraient, il les en avait privés. Il fallait en premier lieu qu'ils abjurent leurs mauvais usages, ils devaient abandonner leur vie pécheresse et s'améliorer.

Il avait abattu le noir coursier de TRIGLAW et incendié le temple, il avait décapité l'effigie de CZERNEBORG. Mais tout le peuple s'était soulevé contre lui, et le duc n'avait pas pu le protéger longtemps; peut-être aussi ne le voulait-il pas.

Il avait dit :

" Si le Dieu des chrétiens enseigne de telles choses, alors nous faisons mieux de conserver nos dieux."

BERNHARD ne demeura pas longtemps à Gnesen. Il voulait aller à Rome et y rendre des comptes. Mais son organisme était trop épuisé pour mener à bien ce long voyage. En route, il contracta la fièvre. Des moines compatissants le portèrent au monastère du mont Michel. Là, ils le soignèrent affectueusement jusqu'à ce qu'il recouvre la santé.

Pour la première fois de sa vie, BERNHARD rencontra un amour agissant au lieu de paroles exaltées et, en même temps que ses forces renaissantes, s'éveilla en lui une vie jamais pressentie jusqu'alors. Il vit que la riche vie de l'âme de ces simples frères les élevait loin au-dessus des vicissitudes de leur époque, qu'une profonde connaissance les unissait grâce à une candide et pieuse croyance. Il lui fallait savoir comment ces moines étaient parvenus à cette paix. Il apprit l'Allemand afin de les comprendre, et de pouvoir s'exprimer. Quand, après plusieurs mois, il se sentit en mesure de pouvoir poursuivre son voyage vers Rome, il n'avait plus d'autre désir que de pouvoir vivre en tant que frère parmi les frères du mont Michel, et d'y agir.

A présent, il relatait ses aventures en Poméranie. Ses nouveaux amis prêtaient l'oreille, horrifiés. Comment était-il possible d'avoir commencé aussi mal une mission aussi sainte ! L'indignation et la compassion pour le pauvre peuple s'élevèrent telles des flammes claires, et le petit monastère n'eut plus qu'une pensée :

" La Poméranie doit être aidée !"

Il fallait que l'archevêque fondateur et père du cloître le sache. Pour le moins, ils seraient tous allés à BAMBERG, mais ils ne pouvaient abandonner leurs pauvres et leurs

malades. Ainsi donc, ce ne fut qu'une petite troupe qui se mit en route vers Bamberg; l'évêque BERNHARD en faisait partie.

C'est ainsi qu'ils se trouvèrent devant l'archevêque, qu'ils aimaient tous comme des enfants leur père. BERNHARD avoua, lui aussi, n'avoir jamais rencontré un représentant de l'église aussi respectable. C'était tout autre chose que le pape et les cardinaux!

L'archevêque OTTO pouvait avoir un peu plus de soixante ans. Des boucles d'une blancheur de neige lui tombaient sur les épaules. Sa haute stature était fière, et une telle bonté et une telle sincérité rayonnaient de ses yeux d'un bleu profond qu'une lueur dorée semblait émaner de lui. Avec calme et dignité, il accueillit le récit des moines, au cours duquel se manifestait l'impétueuse irritation des orateurs. Quand tout fut dit, BERNHARD ne put s'empêcher d'ajouter :

" Archevêque OTTO, accepte pour toi les Poméraniens, contre qui j'ai péché ! Apporte-leur le christianisme ainsi que tu l'enseignes. Agis de la bonne manière, là où j'ai failli !"

Avec bonté, OTTO lui tendit la main.

" Reste auprès de moi jusqu'à ce que j'aie moi-même acquis la connaissance que tu possèdes de ce pays et de ces gens. Quant aux autres, rejoignez votre monastère et servez DIEU ainsi que vous l'avez fait jusqu'ici. Votre devoir vous est clairement fixé."

Rassurés, les moines prirent congé. Ils savaient qu'OTTO ferait tout ce qui était en son pouvoir afin de venir en aide aux Poméraniens. Mais ils n'imaginaient pas combien la flamme de l'amour fraternel s'était vivement embrasée dans le cœur de l'archevêque.

Avec une ardeur croissante, OTTO s'enquit des mœurs et des usages dans les pays du Nord. Il se révéla profondément versé dans la connaissance des dieux germanains, dont il parlait avec un respect que BERNHARD ne parvenait pas à comprendre. Pour ce dernier, les dieux n'étaient que des idoles et des abominations, quelque nom qu'ils puissent porter. OTTO parvint un peu plus tard à lui expliquer. De ce que BERNHARD décrivait, OTTO pouvait immédiatement se faire une image et extirper l'ancien et pur enseignement des dieux parmi les ruines sur lesquelles il était visiblement tombé. En CZERNEBOG, il retrouva ODIN et en TRIGLAW celui que l'on nommait TYR. Mais d'où provenaient ces noms qui n'avaient rien en commun avec la langue germanique ?

OTTO ne jouissait pas sans raison du renom de plus illustre savant de son temps. Il n'eut de cesse avant de parvenir à comprendre qu'un mélange avec une souche étrangère avait dû se produire, qui avait conduit à une altération de la croyance.

Il apprit avec une profonde émotion quelle était l'aspiration de WRATISLAW pour la doctrine chrétienne, mais aussi que celle-ci était restée inassouvie.

" Je ne te comprends pas, frère, comment as-tu pu laisser une âme manquer ainsi du nécessaire ?"

BERNHARD chercha à se justifier.

" WRATISLAW vivait dans un grave péché. Quatorze femmes vivaient dans le château auprès de la duchesse, en tant qu'épouses. Alors que je m'entretenais de cette horreur, il m'objecta que c'était là l'usage dans le pays de Poméranie, et que ces quinze femmes lui avaient été confiées par le prêtre. Un prince avait le devoir de pourvoir à la multiplication du sang noble dans le pays."

" - Et bien," dit OTTO, " tu aurais dû lui montrer l'erreur dans sa manière de voir en lui donnant l'enseignement chrétien !"

Durant ses recherches, la conviction croissait dans l'âme d'OTTO, toujours plus impérieuse : Il faut que tu ailles toi-même en Poméranie et que tu apportes au peuple la Lumière de la foi !

Finalement, il fit part de sa décision à BERNHARD et trouva en lui un écho favorable.

Alors tous deux, devenus amis, s'assirent longtemps l'un près de l'autre et forgèrent un plan solide afin de mener l'œuvre à bonne fin. BERNHARD conjurait l'archevêque de se rendre en Poméranie avec tout le faste de sa dignité et une petite armée. Mais OTTO s'y refusait.

" En tout ce que je fais, je me demande toujours comment aurait agi JESUS à ma place ! Penses-tu vraiment, frère, que JESUS y serait allé avec un déploiement de faste et tout l'arrière-ban ?"

" - Notre époque requiert des méthodes différentes de celles du temps de JESUS, ne l'oublie pas," riposta vivement BERNHARD.

" - Malheureusement, les temps ont encore empiré !" soupira OTTO. " Mais s'ensuit-il pour autant que nous devons imiter le pire ? Si j'arrivais auprès de ces peuples à demi sauvages avec une suite armée et un grand faste, n'iraient-ils pas croire qu'ils ont lieu de redouter une nouvelle invasion, comme celle des mercenaires de BOLESLAW ? Ne vais-je pas rencontrer de prime abord une résistance qui me rendrait toute action impossible ? Non, celui qui veut prêcher l'Amour de DIEU doit venir avec amour. Un amour ardent pour ces pauvres gens, traqués et mal dirigés, remplit mon cœur. Je veux leur apporter cet amour."

Et cela se passa de la manière dont l'avait envisagé OTTO. Ce fut quand même un imposant convoi qui se mit en route quelques mois plus tard, quittant BAMBERG, à la tête duquel chevauchait OTTO entouré de dignitaires ecclésiastiques. Mais le nombre de frères serviteurs était quatre fois plus grand, et le nombre de voitures d'intendance excédait celui des voyageurs de plusieurs fois.

En premier lieu, OTTO dirigea son convoi vers GNESEN car cela lui déplaisait de pénétrer en Poméranie sans l'accord de BOLESLAW. Il en avait suffisamment entendu sur lui pour pouvoir se faire une claire idée de son caractère. Il le voyait devant lui dans toute la soumission et l'humilité rampante du Polonais cachant par devers soi une convoitise débridée.

Vers un tel homme, il fallait s'avancer avec tout le faste, avec tout l'éclat des princes de l'église. Le convoi et les frères serviteurs furent laissés dans un campement aménagé à la hâte, à deux jours de marche de Gnesen, tandis qu'OTTO chevauchait lentement avec sa suite vers la cité, précédé d'un émissaire.

Ce qu'il avait escompté se produisit. Le lendemain, BOLESLAW vint à pied à sa rencontre avec une suite importante. Il fut intarissable en affirmations de sa soumission et en sa joie sur la venue d'un hôte aussi élevé; mais la question qui le préoccupait était ce que pouvait bien signifier cette visite.

Sitôt après le festin, dès que les princes s'assirent ensemble, OTTO éclaira le duc sur le but de sa venue, et BOLESLAW ne dissimula pas sa grande joie. Ce qu'il ne pouvait plus oser espérer allait donc se réaliser : les Poméraniens récalcitrants seraient donc baptisés ! Ainsi tomberait l'obstacle qui avait jusqu'ici mis son plan par terre.

Comblé au plus haut point, il promit d'apporter toute l'assistance possible, et fut surpris qu'elle ne consiste seulement qu'en quelques guides spécialistes de cette région. Mais il pouvait ainsi épargner ses propres armées.

Le séjour d'OTTO à Gnesen fut court. En la cathédrale qui conservait les reliques de St Adalbert, il ne célébra qu'une grand-messe et une messe, puis il se pressa de quitter la vie étouffante de la cour qui, par son opulence, se trouvait en opposition tranchée avec son propre mode de vie.

Dès que la frontière de Poméranie fut franchie, OTTO renvoya les guides venant de Gnesen. Il remarqua avec quelle méfiance le peuple les considérait. Puis, il abandonna tout faste, lui-même ainsi que sa suite, et continua à chevaucher comme de simples ecclésiastiques.

Le duc WRATISLAW, avisé de l'approche de la colonne, chevaucha à sa rencontre accompagné d'une escorte importante, afin de lui épargner, si cela s'avérait nécessaire, une progression inutile. Mais rien de ce qu'il avait craint ne se produisit.

OTTO discernait dans le duc poméranien une âme cherchant DIEU. Il conversa avec lui avec simplicité et avec bonté. Pour WRATISLAW, la seule déception fut qu'OTTO voulait tout d'abord chevaucher davantage, pour apprendre à connaître le pays et ses habitants, au lieu de venir tout de suite à STETTIN pour l'instruire et le baptiser.

Sitôt après le départ de BERNHARD, le duc avait indemnisé et congédié ses quatorze concubines, en toute liberté, et son exemple avait été suivi par la plupart de ses partisans. Aussi espérait-il désormais un baptême imminent.

Mais toutes les prières et tous les conseils furent vains. Et donc il laissa partir OTTO, mais non sans lui donner guides et serviteurs pour ce voyage pénible et dangereux. Cela fut très utile car les chemins tracés étaient peu nombreux en cette région sauvage. De grandes forêts impénétrables entravaient souvent la progression, de vastes étendues étaient envahies de marais et de brouillards, et toutes sortes de bêtes de proie, dérangées dans leur tranquillité, mirent plus d'une fois en péril la vie des voyageurs.

Cependant, la protection de DIEU entourait visiblement la troupe intrépide. Et c'était, en tout premier lieu, ce qui touchait le cœur des méfiants Poméranien. A ces étrangers, exposés aux mêmes dangers qu'eux mais qui poursuivaient leur chemin avec insouciance, rien ne survenait ! Comme les dieux qui les protégeaient devaient être puissants ! Et quels hommes bons ils devaient être pour que les dieux les aident ainsi !

Partout où OTTO s'établissait, la méfiance initiale se changeait en étonnement, puis en curiosité candide, se transformant finalement en manifestations de joie enfantine lorsqu'il atténuait la détresse et le dénuement, lorsque lui et les frères pensaient et soignaient les malades.

La petite colonne ne progressait que lentement, mais partout où elle était passée, subsistait derrière elle une trace lumineuse, l'action de l'amour secourable envers le prochain. Les cœurs endurcis des sauvages Poméranien étaient ébranlés et leurs âmes s'en trouvaient labourées et préparées pour recevoir la semence qu'OTTO entendait semer plus tard. Il n'avait pas encore prêché par la parole, mais ses actes parlaient avec clarté pour lui.

Son objectif était d'atteindre l'île WOLLIN sur l'Oder, où on lui avait raconté qu'une chapelle chrétienne avait été construite il y a des centaines d'années. Il voulait s'y établir et commencer sa mission.

De tous les Poméranien, les pêcheurs de l'île Wollin étaient les plus sauvages et les plus rudes. Le combat continuel avec la mer pour la subsistance quotidienne les avait faits ainsi. OTTO rechercha en vain leur amitié, en vain il leur prodigua des bienfaits et des amabilités; ils se fermaient avec défiance à tous ses efforts.

Mais plus le devoir dont il s'était chargé se révélait pénible, plus grandissait son amour pour ce peuple vers lequel il se sentait fortement attiré.

Un matin, il alla au milieu de la place du marché où les pêcheurs vendaient leurs prises, et commença à prêcher. La voix du robuste vieillard portait loin, et ses paroles avaient un accent convaincant. Peu à peu, les hommes tendirent l'oreille. Quelques femmes s'approchèrent, puis quelques hommes, qui se rassemblèrent, formant un cercle d'auditeurs de plus en plus dense. Les moines, un peu inquiets, observaient; sur son ordre, ils s'étaient éloignés de lui lorsqu'ils étaient arrivés sur la place. A présent, ils craignaient pour sa vie. Mais, en écoutant ses paroles, le peuple n'eut plus aucune suspicion envers l'orateur.

OTTO leur parlait d'ODIN et de DONAR, de TYR et de FREYER, des dieux anciens et de leur alliance avec le genre humain. Il leur démontra qu'ils étaient leurs anciens dieux, bien qu'ils portent aujourd'hui de nouveaux noms, et qu'ils étaient toujours les mêmes, les hommes les ayant seulement transformés ...mais pas améliorés.

La foule écoutait en silence. Quand il eut terminé, les auditeurs se séparèrent lentement. Seule une femme tourna la tête et demanda :

" Parleras-tu à nouveau demain ?"

OTTO acquiesça, avec joie.

Quand il revint le lendemain, il trouva une foule qui l'attendait impatiemment, et de même les jours suivants. Puis on le pria de parler de préférence le soir afin d'avoir ainsi plus de temps pour l'écouter. C'est ce qu'il fit, et il utilisa les heures de la journée pour visiter les femmes des pêcheurs dans leurs huttes.

L'automne approchait. La tempête soufflait sur le pays, rendant impossibles les sermons en plein air. Avant même qu'OTTO se soit demandé où il allait pouvoir prononcer son discours, des pêcheurs vinrent à lui et le prièrent de prêcher dans le temple.

Là, le courage lui vint et, à la lueur des torches dans le sanctuaire divin, il commença à parler pour la première fois du TOUT-PUISSANT qui trône au-dessus de tous les dieux et qui guide le destin des dieux et des hommes.

Ses paroles tombèrent comme une douce rosée dans les âmes ouvertes. Plus d'un vieillard et plus d'une vieille grand-mère avait entendu parler de DIEU le PERE dans sa jeunesse. Désormais, ils ressentaient que si ils n'avaient pas perdu la foi en DIEU le PERE, les dieux les aideraient encore aujourd'hui et ne seraient pas irrités.

Et ce qu'OTTO osait à peine espérer se produisit. Les habitants les plus sauvages de Poméranie ouvrirent leur cœur les premiers au nouveau Message, et il pouvait leur parler sans réserve de Celui qui était toute sa vie.

Parmi ses auditeurs réguliers, se trouvaient depuis longtemps déjà deux hommes jeunes et beaux, fils d'un comte de Wollin qui était parti en expédition guerrière. Un soir, après le sermon, ils vinrent à lui et demandèrent le baptême. OTTO les emmena chez lui et les instruisit chaque jour. Mais il ne voulait pas les baptiser secrètement en l'absence du père. En toute chose, il voulait agir avec une totale franchise.

Puis la mère des deux jeunes gens vint chez lui, et lui raconta qu'elle avait été baptisée dans un pays étranger d'où elle avait été enlevée lorsqu'elle était enfant. Elle voulait renouveler le jour même le lien du baptême avec ses deux fils.

" Cependant, nous ne le ferons pas tant que ton mari n'est pas présent et qu'il n'assiste pas à la fête," répondit OTTO avec amabilité.

Beaucoup de ses compagnons ne le comprirent pas. C'était pourtant une bonne occasion pour commencer. Qui sait si le retour du comte n'allait pas tout remettre en question ?

Or, le comte revint au logis. Sa femme et ses enfants étaient si remplis de ce qui s'était éveillé en eux qu'il ne se passa pas une heure avant qu'il ne fut mis au courant de tout. Aussitôt, il se rendit chez OTTO.

" Parle, étranger. Pourquoi as-tu refusé de baptiser les miens alors qu'ils te le demandaient ?"

" - Parce que je ne voulais rien faire à ton insu, car tu es le maître de ta maison," répondit OTTO.

Longtemps, le comte regarda OTTO en silence. Puis une lueur éclaira son visage.

" Je m'étais laissé dire que les chrétiens n'étaient que des lâches, des hommes efféminés. Celui qui a dit cela est un menteur. Tu es un homme aussi solidement fidèle qu'un autre. Ce que tu crois doit être la Vérité; instruis-moi et baptise-moi également!"

OTTO n'aurait jamais cru qu'un préambule aussi heureux soit possible. Avec la famille du comte, toute la domesticité vint au baptême, et alors beaucoup d'autres affluèrent également.

OTTO connaissait l'importance que les Germains d'autrefois attachaient à la robe blanche, aussi fit-il revêtir les baptisés d'un vêtement blanc qu'ils devaient porter pendant six jours. La robe blanche du baptême devint une tenue d'apparat, ceux qui la portaient en étaient particulièrement fiers en public.

Une année s'était rapidement écoulée. WOLLIN et ses environs étaient baptisés et une riche vie spirituelle commença à fleurir.

OTTO vit que son amour pour ce peuple en apparence si rude n'était pas tombé sur un mauvais terrain. On se souvint à nouveau des usages germains et les coutumes wendes et polonaises, qui avaient été empruntées au cours des âges à leurs voisins, furent abandonnées.

Tout ce qui s'était passé à l'île WOLLIN ne pouvait être ignoré longtemps. En l'apprenant, le duc WRATISLAW réclama avec la plus grande insistance à être instruit dans cette doctrine, à laquelle tant de ses sujets adhéraient. Il envoya des messagers vers OTTO, le priant instamment de venir chez lui, à STETTIN. Alors OTTO laissa ADALBERT, son élève préféré, à Wollin, et embarqua vers Stettin bien que la séparation d'avec sa jeune communauté lui pesât beaucoup.

Il fut reçu avec un grand enthousiasme à Stettin. Mais celui-ci fut vite troublé par un message du duc polonais. Ce dernier écrivait qu'il avait appris que le christianisme avait progressé en Poméranie, et se réjouissait de pouvoir bientôt rattacher ce pays chrétien au sien.

En réaction, le duc et les nobles décidèrent, au nom de la liberté, de ne pas se laisser baptiser. Ils soupçonnaient OTTO d'être un émissaire de BOLESLAW, aussi lui dissimulèrent-ils les raisons de leur brusque revirement. OTTO pouvait prêcher, enseigner et instruire, mais personne ne sollicitait le baptême.

" Cesse de prêcher," lui disaient ses compagnons, "quand les gens comprendront qu'ils ne reçoivent la Parole qu'en se faisant baptiser, ils y viendront !"

Mais OTTO répliquait :

" Je m'efforce de n'exercer de pression d'aucune sorte. Le désir du baptême doit provenir d'eux-mêmes entièrement, sinon il n'a aucune valeur !"

Et patiemment, il persévérait, fermement convaincu que la semence qu'il répandait avec un amour total, lèverait un jour.

Or ce jour vint plus vite que prévu. Car BOLESLAW envoya une missive à OTTO où, mentionnant que les Poméraniens se soumettaient à sa domination, il proposait à OTTO de fonder un archevêché à Stettin afin d'atteindre plus rapidement cet objectif, archevêché qu'il administrerait en tant qu'archevêque mandaté par BOLESLAW. Tout ce qui était nécessaire à cette fin, habits sacerdotaux, ciboires et subsides, il le tiendrait à la disposition d'OTTO. Il viendrait même à Stettin lors de la consécration des fondements de la nouvelle cathédrale.

Rempli d'indignation, OTTO exhiba l'écrit au duc WRATISLAW.

" Alors, tu ne serais donc pas un envoyé de BOLESLAW ?" demanda le duc avec étonnement.

" - Moi, un émissaire du Polonais ?" s'écria OTTO. "...Je suis venu vers vous de mon plein gré, par amour ardent, parce que j'avais appris que toi, WRATISLAW, éprouvais de l'attrance pour le christianisme !"

Alors tombèrent les barrières que la méfiance et l'orgueil avaient élevées entre eux, et désormais tous s'empressèrent pour être baptisés, et plus que tout autre, WRATISLAW et son épouse.

Les cérémonies de baptême se suivaient, mais ces fêtes conservaient tout leur sérieux sous l'influence d'OTTO, et aucune ne fut rabaissée par des banquets. C'était comme si on avait honte, en sa présence, de commettre quoi que ce soit de méprisable. Partout où il séjournait, s'imposait l'impression de sentir un souffle d'éternité.

A la demande du duc, OTTO prit aussi le destin du pays entre ses mains. Reparcourant le chemin par lequel il était venu de Gnesen trois années auparavant, il chevaucha vers le duc polonais afin de traiter avec lui.

Il fallut beaucoup de temps pour le convaincre, mais OTTO était un puissant orateur, et pas seulement sur les questions religieuses. Il prouva au duc qu'il ne parviendrait jamais à régenter une Poméranie indisciplinée. Il serait de loin préférable pour lui d'avoir une Poméranie fidèle comme voisin paisible, payant chaque année un léger tribut, plutôt qu'un ennemi !

Le duc capitula enfin. OTTO reçut lettre et cachet pour un nouveau traité, puis se remit en route vers la Poméranie. WRATISLAW et ses nobles vinrent à sa rencontre jusqu'à la frontière, comme si le père bien-aimé rentrait chez lui au pays.

Désormais, OTTO pouvait s'atteler à son dernier labeur, la destruction des temples et des images des idoles. A leurs emplacements, il fit bâtir des églises et des chapelles. Lorsqu'il rentra chez lui deux années plus tard, à BAMBERG, il laissait derrière lui un pays chrétien en bon ordre. Suivant le désir du duc WRATISLAW, il admit la Poméranie dans l'archevêché de BAMBERG où elle resta jusqu'à la mort d'OTTO.

* *

 *

- VII -

BERNARD DE CLAIRVAUX

De nos jours encore, restent vivantes dans la mémoire des peuples occidentaux les époques où des troupes d'hommes partaient en Orient avec un pieux enthousiasme pour défendre les lieux saints de la chrétienté et y combattre pour leur foi chrétienne.

Ce qu'étaient les arrière-plans de ces croisades, nous ne pouvons-nous en faire une image fidèle qu'aujourd'hui seulement, depuis que, par la venue de l'Envoyé de la Lumière, le Fils de l'Homme, la Lumière de la Vérité tombe aussi dans tout le passé de l'humanité et éclaire en corrigeant ce que la tradition a déformé involontairement ou sciemment.

La deuxième croisade¹⁴ montre bien clairement les machinations mensongères d'une Eglise se nommant chrétienne et se disant seule dépositaire de la grâce sanctifiante, et qui cependant n'aspirait qu'à la puissance terrestre et se permettait d'exiger sans se soucier de la Volonté divine.

Cette seconde croisade fut initiée et menée spirituellement par un homme qui n'occupait aucun rang élevé dans l'Eglise mais qui, en réalité, était plus puissant que le pape à cause de son éminente intelligence, et qui tenait entre ses mains tous les fils politiques : l'Abbé **BERNARD de CLAIRVAUX** ¹⁵. Son ambition dévorante n'était freinée par aucune considération d'ordre moral, et sa connaissance de la nature humaine et de ses faiblesses lui permettait de manipuler les hommes ainsi que des pions sur un échiquier. Ses facultés faisaient de lui l'homme le plus influent et le plus dangereux de son temps.

L'abbé Bernard était assis dans sa cellule -ainsi que les frères appelaient moqueusement en aparté la chambre de travail de leur chef spirituel, aménagée avec un faste somptueux-; les rayons du soleil couchant tissaient une douce lueur autour des meubles richement sculptés et du grand crucifix qui pendait au mur, en face de la place où travaillait l'abbé. Souvent, les yeux de l'abbé se levaient jusqu'à cette image lorsqu'il avait besoin du recueillement intérieur nécessaire aux affaires de sa charge. Aujourd'hui, il n'avait aucun regard pour lui.

¹⁴ entre 1147 et 1149

¹⁵ né en 1090, mort en 1153

Avec morosité, ses yeux reposaient sur un écrit qu'il avait déjà pris en main plusieurs fois, qu'il avait aussi souvent reposé sur la table.

" Rêveur insensé," murmurait-il à mi-voix. "Je savais d'avance comment cela tournerait. Qui fait appel à ton savoir, à ton érudition ? L'art de gouverner, la sagesse, le stratagème, voilà des outils qui pourraient t'aplanir le chemin. Mais auxquels tu comprends moins qu'un enfant. Ah ! Si j'étais à ta place !"

Des coups à la porte l'interrompirent. Un moine d'âge moyen entra et s'approcha de l'abbé sans aucune servilité.

" Tu as mon accord, Bernard" lui dit-il en confidence. "Qu'a apporté de neuf l'envoyé du pape ? Il me semble que ça ne va pas trop bien pour ton ancien élève¹⁶ ?"

" - Bien ?" interrompit vivement Bernard. "Dis plutôt : très mal ! Il n'entend pas devoir résister à la cabale romaine ! Il se rend compte maintenant de ce que j'ai cherché en vain à lui démontrer encore récemment, c'est à dire que les cardinaux ne l'avaient élu pape que parce qu'ils croyaient avoir beau jeu avec lui. Et c'est ce qui se passe. Les partis se le renvoient mutuellement comme une balle. C'est une honte ! Celui qui se trouve aujourd'hui à ses côtés sera demain contre lui. Partout le sol vacille sous ses pieds, et, dans la mesure où il divague avec les hommes, il commence à douter de la sainteté de sa nomination."

" - Evidemment, c'est fâcheux," lâcha le moine GOTTFRIED. "Mais que peux-tu y faire ?"

" - Je dois conseiller et aider, et je me suis déjà préparé un plan. Cependant, je n'ose pas le confier au papier ni à un messenger. C'est pourquoi il te faut aller à Rome faire part verbalement au pape EUGENE de ce que je tiens pour le strict nécessaire. Donc, écoute bien et imprègne-toi exactement de ce que je te confie maintenant.

Il est nécessaire pour le pape de s'assurer de l'assistance de notre roi LOUIS VII et de l'empereur allemand CONRAD III. Qu'ils s'engagent militairement et Rome¹⁷ ne peut plus rien organiser contre lui. Mais les rusés Romains le savent. C'est pourquoi ils s'efforcent de semer la discorde entre la France, l'Allemagne et la Papauté. Ils y parviendront si le pape ne parvient pas à convaincre les deux souverains à s'engager ensemble dans une grande cause quelconque. Avec LOUIS VII, je crois avoir jeu facile. Il souffre à l'extrême du malheur de Bourges dont il se tient pour responsable. Plus d'un millier d'hommes brûlés vifs, cela ne lui laisse aucun repos. Ce fut un grand coup de maître de ma part que de le persuader de donner l'ordre, dans un moment d'émotion excessive, de mettre le feu à la cathédrale archicomble ! Désormais, je le tiens bien en main. Il fera tout pour trouver l'expiation de sa faute supposée ; je bâtis mon plan sur cela. Nous pouvons rendre les deux princes inoffensifs au possible si nous les envoyons hors de leurs pays. Il faut pour cela que tu parviennes à convaincre EUGENE III qu'il est de son devoir de convier à une nouvelle croisade ces deux princes chrétiens. Il existe suffisamment de motifs pour cela car le pape lui-même m'écrit que différentes délégations d'envoyés sont déjà venues lui demander son aide contre les Turcs et les Sarrazins."

¹⁶ *Eugène III*, pape de 1145 à 1153.(Béatifié en 1872)

¹⁷ le Sénat romain, opposé au pape Eugène III.

" - Splendide ! Unique ! "S'écria GOTTFRIED enthousiaste. "Cette idée est bien digne du grand BERNARD. Ah ! Que n'es-tu devenu pape à la place de cet insignifiant "petit Bernard" !"

" - Patience, mon ami ! Tout n'est pas dit ! Quand le pape EUGENE se sera épuisé en combats contre son entourage, alors ses plans viendront clairement au jour et il sera facile de venir à la barre et de ramener au calme les âmes révoltées avec une poigne solide."

BERNARD s'était levé et arpentait à grands pas la chambre. Un serviteur entra pour allumer les chandelles mais BERNARD l'en empêcha.

" Il te faut partir à cheval dès demain, ami GOTTFRIED," reprit-il dès que le serviteur eut quitté la pièce. L'affaire ne souffre aucun retard. Convaincs le pape EUGENE qu'il doit appeler à l'aide de suite le roi de France contre les incroyants en terre sainte. Le reste m'incombe. Bien sûr, je ne sais pas encore si je parviendrai aussi rapidement à mes fins avec CONRAD qu'avec LOUIS."

" - Et si le pape s'y refuse ?"

" - Cela ne sera pas si tu lui transmets mon message."

" - Et si il refuse cependant ?"

" - Alors dis-lui : L'abbé BERNARD enjoint à son élève de jadis d'obéir à son ordre car il connaît un moyen de le rendre docile, même si il est pape aujourd'hui !"

Craintivement, GOTTFRIED regardait son vieil ami. Cela avait toujours été ainsi; BERNARD gardait constamment tous les fils en main. S'agissait-il de rendre docile à ses désirs une personne quelconque, il s'y entendait magistralement pour l'intimider par des menaces.

Il en alla comme BERNARD l'avait conçu. Un écrit de la propre main du pape parvint au roi LOUIS et enflamma son âme martyrisée par le repentir. Une occasion d'expier et de trouver la paix s'offrait à lui. Avec tout le feu de la jeunesse, il saisit cette occasion. De plus, l'aventure et le voyage lointain l'attiraient.

En termes ardents, il fit part au pape de son acceptation d'aider les chrétiens menacés en Orient; et le pape confia tous les préparatifs, et surtout la prédication des croisés, à son fidèle abbé BERNARD de CLAIRVAUX.

Et BERNARD prêchait, enflammant et enthousiasmant ! Le roi LOUIS, le premier, se fit épingleur la croix rouge sur le manteau. Et partout où BERNARD apparaissait et parlait, les foules jubilaient et gens distingués comme petites gens aspiraient à se joindre à la "guerre sainte". Même les dames nobles affluaient par groupes, prenaient la croix et promettaient solennellement de faire le voyage. A celui qui demandait ce qu'elles voulaient donc faire en Orient, à quoi elles pourraient bien servir, elles répondaient qu'elles considéraient leur vœu comme une bonne œuvre pour laquelle le ciel ne refuserait certainement pas la reconnaissance.

Irrésistiblement, comme dans la coulée d'une avalanche, le mouvement s'amplifiait tout autour de BERNARD. Prévoyant, il savait qu'avec un tel développement les fils lui

échapperaient des mains, et il intervint. Il voulait conserver pour lui-même la direction, et n'entendait pas la laisser à autrui. Sans éclat, imperceptiblement, il devait reprendre les rênes en main. Il ne lui fallut pas réfléchir longtemps. Un moyen fut vite trouvé pour canaliser le besoin d'action du roi.

Il persuada LOUIS qu'il serait de son devoir d'inciter l'empereur CONRAD à prendre part à la croisade. Les deux souverains devaient entreprendre en commun cette œuvre agréable à DIEU.

" L'empereur allemand ne prendra certainement pas part en personne au voyage," dit-il, câlin. " Il mettra son armée et ses nobles sous les ordres de votre Majesté. Sous la direction de notre chevaleresque roi, il en ira mieux pour eux que sous le sceptre du sombre Allemand. A la fin de la campagne, on verra qui sera maître en Allemagne."

" - Tu y crois réellement ? Cela pourrait se produire ? " dit le jeune roi, incrédule.

" - Tout à fait sûr," coupait l'abbé. " Il faut que cela advienne."

Il n'était pas nécessaire d'en dire plus long, car le roi LOUIS se déclara prêt à adresser une invitation à l'empereur CONRAD. Sur le conseil de BERNARD, un moine de Clairvaux, d'origine lorraine et connaissant bien les Allemands, se vit confier la transmission du message.

Le moine RODOLPHE qui, depuis longtemps déjà, aspirait à se libérer de la discipline du monastère, savoura pleinement cette soudaine liberté. Il ne patienta que difficilement jusqu'à ce que l'écrit royal fut remis. Puis, sans attendre la réponse, il se hâta vers son pays natal et y commença à prêcher la croisade ainsi qu'il l'avait entendu faire par BERNARD. Le succès que remportaient également ses sermons l'enivrait. Ses paroles devenaient toujours plus ardentes, toujours plus exaltées. Ses excès lui jouèrent un mauvais tour : dans la ferveur des propos, il confondit Turcs, Sarrazins et Juifs ! Qu'est-ce que cela faisait ? C'étaient tous des ennemis du christianisme, tous devaient être poursuivis et être abattus !

Mais des Juifs, ...il y en a aussi dans le pays ! Très juste !
Alors, qu'ils s'en aillent !

Ainsi débuta en Lorraine une persécution des Juifs qui s'étendit en Alsace et même dans la région rhénane.

L'empereur CONRAD fut épouvanté en apprenant ces exactions, qui allaient parfois jusqu'au bain de sang, et il mit en œuvre toute sa puissance. Mais il lui fallut convenir du peu d'effet de ses efforts, et il offrit aux Juifs des lieux d'asile en plusieurs villes, telles que NÜREMBERG. Beaucoup de nobles et de municipalités suivirent son exemple, sachant bien que le bien-être de l'empire reposait entre les mains des Juifs.

Durant cette période, BERNARD eut vent des méthodes de RODOLPHE et, effrayé des conséquences, il rappela le moine indiscipliné. Mais celui-ci, qui avait goûté à l'ivresse de la liberté, déclara ne plus vouloir appartenir au monastère dorénavant.

Les persécutions des Juifs s'étendaient et menaçaient de gagner également la France. Alors, BERNARD se vit obligé de chevaucher lui-même vers la Lorraine, et de se vouer à enrayer ces excès. Assurément, sans l'armée qu'envoya LOUIS VII, toute l'éloquence de BERNARD aurait été vaine. Il ne parvint qu'avec peine à apaiser les esprits et à contraindre RODOLPHE au silence, et seulement en prêchant la croisade maintenant lui-même quoiqu'il fut en territoire allemand et avant que l'empereur ne se soit déclaré prêt à vouloir participer à

l'entreprise ! Cette situation fut encore plus malsaine quand un messager du roi LOUIS lui apporta le refus poli de l'empereur CONRAD.

LOUIS était déconcerté et pria BERNARD de revenir afin de ne pas susciter plus de troubles que n'en avait causés la poursuite acharnée des Juifs. Mais ce n'était pas l'idée de BERNARD. Il fallait de toutes les façons convaincre l'empereur, même si cela nécessitait un coup de force.

En ce temps-là, devait avoir lieu un concile de l'Eglise dans la ville de SPIRE¹⁸, auquel l'empereur avait convoqué tous les dignitaires religieux et laïques. BERNARD s'y rendit sans délai et demanda l'autorisation de pouvoir y assister.

Le premier jour, il prit place tranquillement et modestement auprès des autres abbés. Le second jour devait débiter par une grand-messe. BERNARD, alors, s'avança au maître-autel et commença à prêcher d'une voix retentissante. Il assurait que l'Esprit de DIEU était venu sur lui; il avait eu une vision à l'instant même et était chargé par DIEU de l'annoncer.

Les évêques qui voulaient l'en empêcher furent arrêtés par un signe de l'empereur, et BERNARD put continuer à s'exprimer librement. Il se tourna vers l'empereur et s'adressa à lui seul. DIEU Lui-même demandait -disait-il- à l'empereur ce qu'il souhaitait faire pour Lui. L'empereur était-il conscient que tout ce qu'il savait et tout ce qu'il possédait lui était donné de la main de DIEU, comme une faveur privilégiée ? Qu'offrait-il en contrepartie pour cela ?

L'empereur, ému, écoutait. BERNARD avait trouvé le ton juste. Intérieurement, CONRAD était un homme pieux qui était resté candide et ingénu, malgré son âge mûr. Il croyait en l'apparition dont parlait BERNARD et prenait ses paroles profondément à cœur. Quand BERNARD acheva son retentissant sermon par ces paroles :

" Que répondras-tu si le Sauveur te demande : Homme, que fais-tu pour Moi ?" l'empereur alors se leva, le visage baigné de larmes, et dit :

" Je veux Lui répondre dès aujourd'hui: Je veux en Ton nom et pour Ta doctrine aller en terre sainte. Je veux participer à la croisade !"

Comblé de bonheur, BERNARD épingla la croix à l'épaule de l'empereur et, fougueusement, les nobles allemands suivirent l'exemple de leur souverain, tant et si bien que BERNARD n'eut plus assez de croix.

Des jours d'enthousiasme enivrant suivirent, mais pour BERNARD la désillusion arriva vite. L'empereur CONRAD voulait s'engager entièrement dans cette voie de sacrifice, et se rendre en personne en Palestine. Comme il était le plus âgé des deux souverains, le commandement en chef des deux armées devait lui échoir, il n'y avait là aucun doute. Mais cela, BERNARD ne le voulait précisément pas.

Malgré tout, il s'agissait en tout premier lieu d'attendre afin de ne pas rendre soupçonneux l'empereur. Suivant le souhait de CONRAD, il continua à prêcher la croisade en territoire allemand, tout en réfléchissant constamment au moyen d'empêcher la participation de l'empereur pourtant si ardemment désirée auparavant, ou même de rendre impossible la croisade elle-même. Le pape EUGENE III annonça sa joie de voir se réaliser le plan conçu à l'origine. Il n'avait aucune idée de la modification de situation, qui s'était produite entre temps.

Dans une grande excitation, BERNARD reprit enfin le chemin du retour. Il s'agissait maintenant de tranquilliser le roi LOUIS VII qui se voyait déçu dans son espoir d'avoir le

¹⁸ *Spire* ou *Speyer* : ville allemande sur le Rhin, au sud de Mannheim

commandement suprême. Mais le jeune roi rendait la tâche facile à BERNARD. Il se trouvait si occupé par les préparatifs de l'énorme convoi que, pour l'instant, toute autre préoccupation passait au second plan. Peut-être même, en définitive, ne lui déplaisait-il pas d'éviter de porter la responsabilité de cette innombrable foule qui se trouvait maintenant rassemblée.

Car des bataillons commençaient à présent à affluer; nobles seigneurs avec écuyers et chevaliers, fanions indépendants, troupes imposantes, tout cela, comme les vagues de la mer menaçant de rompre les digues, déferlait et s'agitait.

LOUIS prit peur; il appela CONRAD à son secours et l'empereur vint. Avec un calme surprenant, il embrassa d'un regard la situation. Ce qui paraissait tout d'abord impossible, sa circonspection le rendit réalisable, et l'ordre s'établit parmi la foule, car dans les groupes allemands, la discipline et le respect des usages n'étaient pas encore altérés. Mais CONRAD vit également que les préparatifs en France n'étaient pas suffisants pour pouvoir mettre en mouvement la grande colonne.

Vite résolu, il abandonna à LOUIS les troupes françaises, qui furent rassemblées à METZ, et prit la tête des troupes allemandes qui furent rassemblées à REGENSBURG. De là, il se mit en route le premier, le voyage se faisant par voie de terre, par la Hongrie vers l'Asie Mineure.

LOUIS suivit un peu plus tard, partant de Metz. La joie de savoir la lourde responsabilité entre d'autres mains prédominait en lui, et BERNARD lui-même ne pouvait la lui ôter, bien qu'il chercha à lui présenter quel dommage sa puissance subissait par le fait que l'empereur prenait ainsi le commandement suprême et l'offensive.

Comme il ne pouvait susciter de réaction du roi par cet exposé, BERNARD voulut au moins participer à la croisade avec la suite du roi, mais LOUIS s'y opposa catégoriquement. Celui-ci ne voulait pas être constamment pressé et poussé, il voulait conserver sa tranquillité et pouvoir jouir, le cœur libre, de cette aventure qui s'offrait. Aussi expliqua-t-il qu'il était indispensable pour la France qu'un homme aussi capable que l'abbé BERNARD demeura au pays, et comme BERNARD ne se relâchait pas dans son insistance, il déclara que seul l'un des deux pouvait aller en Palestine. Si BERNARD voulait s'y rendre, lui, le roi LOUIS, resterait.

Alors, bien entendu, BERNARD dût abandonner sa prétention, mais il le fit avec une amère rogne au cœur. Il retourna à CLAIRVAUX en méditant sombrement, et il réfléchissait jour et nuit à la manière de se venger de sa défaite. Il lui était maintenant évident qu'il avait largement sous-estimé l'empereur CONRAD. Il n'était pas un homme à se laisser jouer. Il allait son chemin de la même façon qu'il pensait, directement et loyalement, sans regarder ni à droite, ni à gauche. Avait-il promis la reconquête des territoires perdus en terre sainte, il saurait tenir ce serment avec la participation de toutes ses forces. Mais cela n'était pas dans les intentions de BERNARD, ni dans celles du pape.

A nouveau, il s'agissait d'agir vite.

Avec le vêtement d'un simple frère, BERNARD se mit en route pour Rome où il parut un jour brusquement devant son ancien élève BERNARD¹⁹, aujourd'hui le pape EUGENE. Ce dernier ne fut pas peu effrayé lorsque l'abbé BERNARD lui fit part de ses craintes. Il ne fallait surtout pas que CONRAD parvienne à reconquérir la Palestine, car qui pouvait savoir si il ne se couronnerait pas alors roi de Jérusalem ? La puissance et l'influence des papes en Orient seraient brisées de ce fait, ce qui pouvait avoir en Occident les plus fâcheuses répercussions sur la puissance dominatrice de l'Eglise. On ne devait pas en arriver là.

¹⁹ *Bernardo PAGANELLI di MONTEMAGNO*

Durant ce temps, CONRAD cherchait à se frayer une voie par des marches pénibles à travers une contrée impraticable. L'armée de LOUIS le suivait à quelques jours de marche. Il lui fallait surmonter d'encore plus grandes difficultés parce que les troupes allemandes avaient précédemment réquisitionné la plupart des denrées des régions environnantes.

A partir de ces données, BERNARD échafaudait un nouveau plan. Au nom du pape, il envoya des messagers en Hongrie et aux Grecs d'Asie mineure pour les dresser contre l'armée qui s'approchait: dans le message, le Saint-Père mettait en garde ses fidèles brebis afin qu'elles se méfient des loups cupides. Les deux souverains n'avaient d'autre projet que de conquérir toute l'Asie mineure pour leur propre bénéfice. On devait donc se tenir sur ses gardes.

Dès lors, les armées à demi-épuisées par les épouvantables efforts de la marche en avant ne rencontrèrent qu'une hostilité enflammée ne permettant aucune négociation.

Ces combats inutiles durèrent deux années entières, après quoi les deux souverains décidèrent d'abandonner la croisade et de rejoindre leurs pays avec le reste de leurs armées. De ceux qui étaient partis joyeusement, il ne revint même pas le dixième. Et, dans leurs pays, ils trouvèrent tous deux l'agitation et la confusion, si bien qu'il ne fut pas question de mettre sur pied une autre armée pour un nouveau voyage.

L'abbé BERNARD DE CLAIRVAUX fut par la suite canonisé par l'Eglise en raison des services rendus à la Chrétienté, bien que celle-ci sache fort bien que la seconde croisade, si bien glorifiée par le pape et lui comme œuvre pieuse, n'était rien d'autre qu'un formidable complot.

* * *

*

- VIII -

ARNAUD DE BRESCIA

Durant les siècles où s'exerçait la suprématie de l'Eglise, avec son cortège de querelles, d'intrigues et de brutales démonstrations de puissance, quelques personnalités se démarquent avec clarté du sombre arrière-plan de leur époque. Plus d'un ami de DIEU donna son sang et sa vie à cause de sa conviction. Plus d'un combattant, cherchant et s'efforçant de vivre dans la fidélité, dût payer de la sorte la possibilité de transformer en actes l'enseignement du Christ.

Mais ces hommes étaient pour l'Eglise comme une épine dans l'œil. Ceux qui entendaient professer une autre opinion que celle prescrite par l'Eglise furent brûlés en tant qu'hérétiques sur la place du marché, et ce furent précisément les plus purs, ceux-là que l'Eglise aurait dû soutenir, qui furent haïneusement persécutés.

Nous rencontrons une telle personnalité avec ARNAUD DE BRESCIA²⁰, dont le cours de la vie croisa un jour, malheureusement, celui de l'empereur BARBEROUSSE. Pour le grand empereur, beaucoup de maux découlèrent de cette rencontre, jusqu'à ce que, dans le déroulement des lois éternelles, puissent se détacher les fils du destin.

*

* *

Enfin, il touchait au but ! Il pouvait s'abandonner à son moi intérieur, son ardent désir de servir DIEU de toutes ses forces pouvait s'accomplir. Il avait été ordonné et nommé chanoine au couvent des Augustins à Brescia. Arnaud était comme enivré. Il voulait immédiatement commencer à travailler au règne de DIEU.

Accompagné d'un seul serviteur, il se mit en route sans délai vers sa nouvelle patrie. Deviendrait-elle vraiment sa patrie ? Ou bien Brescia n'était-elle qu'une transition ainsi qu'il en fut pour tout jusqu'à ce jour dans sa jeune vie ? Où serait-il chez lui ?

Pendant un instant, ces sombres pensées voulurent supplanter les images de joie en son for intérieur.

" Je suis chez moi dans le giron de l'Eglise. Pour toute ma vie, je n'ai besoin d'aucune autre patrie."

²⁰ *Arnaud de Brescia*, né vers la fin du XIe s., mort en 1155.

BRESCIA : ville italienne, chef-lieu de Lombardie

Rassérénié, il donna de l'éperon à son coursier et commença à réciter un psaume latin.

L'accueil chez les Augustins fut cordial, ils avaient déjà entendu parler de lui. Sa renommée de distingué savant était parvenue jusqu'à eux et ils se réjouissaient de ce renfort pour leur couvent. L'abbé, qui n'avait rien d'un érudit mais qui s'y entendait d'autant mieux à procurer fortune et avantages pour son couvent, vit en lui un nouveau moyen en ce sens. ARNAUD allait rendre le couvent plus célèbre encore !

C'est donc dans cette optique, lorsque le jeune chanoine le pria de lui indiquer ses nouveaux devoirs, que l'abbé MAINFREDO s'exprima.

" Donnez-moi du travail, beaucoup de travail !" avait demandé ARNAUD, les yeux brillants. " Il me tarde d'étirer mon dos, courbé par l'étude des livres, et de faire fonctionner mes jeunes forces!"

L'abbé regarda le jeune chanoine avec un air désapprobateur.

" Depuis quand est-ce l'usage qu'un serviteur du Seigneur choisisse son genre de travail ? Tu nous es recommandé par le Saint-Père à cause de ton érudition, et nous voulons précisément utiliser celle-ci. Notre grande bibliothèque nécessite depuis fort longtemps une main experte. Dès demain, elle sera ton domaine. Lis, étudie, classe et ordonne; lorsque tu pourras m'informer de la valeur ou de la médiocrité de chaque parchemin, de chaque volume, alors demande-moi un autre travail."

Là-dessus, ARNAUD fut congédié. Dans sa cellule, il tomba à genoux. Sa désillusion était amère ! A nouveau étudier, à nouveau la sagesse des lettres au lieu de la vie réelle ! Il aurait mille fois préféré s'en aller comme ermite dans la montagne, et prêcher l'évangile aux chasseurs et aux bergers. Mais peut-être n'était-il pas assez mûr pour cela ? Ne venait-il pas de jurer obéissance en premier lieu envers ses supérieurs ? Ne lui fallait-il pas apprendre d'abord à exercer cette obéissance ? Mais comment pourrait-il, avec ce travail, servir le Seigneur du monde ?

Dans une ardente prière, il cherchait à surmonter son conflit intérieur. Et ce fut comme si il percevait une voix :

" Il n'est pas encore temps pour toi de choisir la manière de servir le Seigneur. Le travail accepté sans murmure, effectué de son mieux avec toutes ses forces, est aussi un service divin!"

Alors s'apaisa sa révolte intérieure et, le lendemain, il se mit au travail avec application.

La bibliothèque qui attendait ses soins n'était pas considérable, mais, ayant été négligée pendant des dizaines d'années, elle se trouvait dans un état déplorable de poussière et de désordre. Au cours du temps, il trouva plus d'une perle rare, mais également des écrits dont il ne s'expliquait pas la présence dans une bibliothèque de couvent. Indigné, il les porta à l'abbé.

Celui-ci en sourit.

" Ce qui était bon pour nos prédécesseurs est aussi bon pour nous," dit-il. " Ce sont des écrits divertissants qui plus d'une fois nous aident à chasser l'ennui les jours d'hiver."

" - Mais il n'y est pas question de DIEU, ni de notre très sainte Eglise; au contraire, ils ridiculisent la Foi. Je ne suis pas capable d'en lire plus que quelques phrases !" dit ARNAUD, outré.

" - Laisse-les ici, chez moi." reprit l'abbé. " Ce qui te paraît vénal, toi qui es jeune, peut bien servir de divertissement à un âge plus sage."

Ébranlé, ARNAUD retourna à son travail. Par la suite, d'autres livres similaires réveillèrent sa réprobation lorsqu'ils lui tombèrent entre les mains, mais il se garda bien de les porter à son supérieur. Comme il n'avait pas le droit de les détruire, il chercha à les dissimuler. Cela devenait nécessaire car il recevait maintenant la visite de plus en plus assidue de tel ou tel chanoine qui, ayant entendu parler d'ouvrages divertissants, voulait essayer d'en emprunter quelques-uns.

A ces occasions, il y eut de l'étonnement. ARNAUD accomplissait son travail sur une simple table de sapin, assis sur la chaise la plus modeste qu'il soit possible, alors que le couvent possédait en abondance des sièges richement sculptés. Malgré le froid, aucun feu ne brûlait dans la cheminée.

Aux questions étonnées des frères, ARNAUD répondit calmement qu'il ne convenait pas de vivre dans le confort alors que le Sauveur du monde n'avait eu aucun endroit où poser Sa tête.

Les frères, embarrassés, haussaient les épaules mais n'osaient émettre la moindre moquerie. Quelque chose d'indescriptiblement élevé et de pur entourait le jeune chanoine qui inspirait à tous le respect, et son être serviable et aimable en faisait peu à peu le préféré des frères plus âgés. Plus d'un d'entre eux rougit en voyant ARNAUD faire rigoureusement maigre les jours de jeûne, tandis que les autres, sans remords, faisaient bombance avec de délicieux repas de carême.

Quelques années s'écoulèrent. Le faible jeune homme, par une sévère discipline imposée par lui-même, était devenu un homme loyal et fort. Subitement, l'abbé MAINFREDO mourut et, à l'unanimité, ARNAUD fut élu comme successeur. Le pape confirma le choix et, comme la mise en ordre de la bibliothèque était terminée, un nouveau champ d'action s'ouvrit à lui. Il voulait réformer la vie du couvent et la rendre conforme à ses vœux.

Son éloquence devint plus ardente et le feu de la sainte conviction qui émanait de lui enflamma les cœurs des auditeurs. Car il n'y en avait pas un qui ne fut prêt à suivre le nouvel abbé sur la voie nouvelle.

Avec au cœur la gratitude envers DIEU, ARNAUD commença à concrétiser ses pensées dans les faits. Tout luxe amollissant fut banni du couvent. Le vin fut réservé à l'église et aux malades. Ainsi, il régna dans le couvent une vie si fraîche et si réjouie qu'aucun murmure contre la nouvelle règle ne put s'élever. Quelques-uns soupiraient bien de la privation de confort, mais ils soupiraient secrètement et en avaient honte.

Quand s'allumèrent les feux de l'automne, ARNAUD fit apporter les livres licencieux de la bibliothèque et les brûla, sous les cris de jubilation des moines. Ils étaient bien comme des enfants; celui qui s'entend à les diriger peut en obtenir tout ce qu'il veut.

Brescia, bien que n'étant pas située sur la grande route militaire conduisant à Rome, avait acquis une certaine renommée. De temps à autre, des princes de l'Eglise ou de simples frères, qui se rendaient dans la région, trouvaient dans le couvent de Saint Augustin un accueil amical. La plupart d'entre eux riait de ces fous qui enduraient d'inutiles privations et ignoraient combien la vie pour un serviteur du Christ pouvait être agréable. Quelques-uns, dans le cœur

desquels l'envie cherchait à germer, examinaient soucieusement, et on ne manqua pas un jour ou l'autre de mettre au courant le pape INNOCENT de ces "dangereux agissements".

Il demanda un rapport à MAINFRED, l'évêque concerné. Celui-ci, un seigneur libertin, n'avait jusqu'alors pas trouvé le temps de s'enquérir de plus près au sujet de ce couvent dépendant de son évêché. Il lui suffisait que tout se passe normalement et sans heurt, et que les abbés ne lui réclament pas d'argent. Cette fois, bien sûr, il était forcé d'aller au fond des choses. Aussi, manda-t-il ARNAUD chez lui, pour lui rendre des comptes.

L'abbé ARNAUD se présenta. Il n'avait aucune crainte, car était persuadé de n'avoir rien commis de répréhensible et d'avoir toujours bien agi. Toutefois, il lui sembla évident que l'objet de l'entretien devait être pour le moins douteux.

Avec une supériorité moqueuse, l'évêque lui reprocha la pitoyable existence dans son riche couvent.

" Quels monstrueux péchés devez-vous avoir commis, que vous fassiez ainsi pénitence ?" fut sa conclusion.

" - Nous sommes tous des pécheurs," répondit tranquillement ARNAUD. " Cela, nous en sommes conscients, mais nous ne nous tenons pas pour plus mauvais que d'autres. Il convient à tout serviteur du Christ d'imiter davantage notre Seigneur dans nos mœurs extérieures."

" - Compterais-tu parmi "ces autres" l'évêque également et même les prélats et cardinaux, et, oh horreur !, le Saint Père aussi ?"

" - Il ne sied pas que j'émette un avis quel qu'il soit sur la vie du pape. Il aura à rendre des comptes en ce sens à son DIEU et Seigneur. Mais je pensais à tous les serviteurs de l'Eglise, quelque charge qu'ils puissent avoir." répondit ARNAUD.

" - Ainsi, tu penses que, moi aussi, je dois passer ma vie dans la pauvreté et le jeûne ?" questionna l'évêque avec une expression hautaine.

ARNAUD ne faiblit pas de l'épaisseur d'un cheveu dans sa conviction.

" Si les yeux de l'évêque étaient ouverts sur la splendeur du Christ, le confort du monde ne l'attirerait plus."

" - Abbé ARNAUD, surveille ton langage ! Qu'as-tu l'audace de dire ?"

L'agacement de l'évêque croissait peu à peu.

" - Je réponds à la question. Jusqu'ici, je n'ai ennuyé personne avec mon point de vue. Mais au couvent, nous nous portons unanimement garant de notre sainte conviction. Que l'on nous laisse en paix et nous n'irons importuner aucun de ceux qui ont une opinion différente de la nôtre !"

L'évêque ne le laissa pas poursuivre. Il renvoya l'abbé en disgrâce pour s'être permis de vouloir faire des observations à son évêque. Un rapport au pape fut immédiatement rédigé où ARNAUD était pour le moins décrit comme dangereux et douteux. Cet abbé avait l'audace d'avoir ses propres idées !!

A Brescia, l'entrevue d'ARNAUD avec l'évêque fut bientôt connue. Il n'en fut pas ridiculisé, comme l'évêque s'y était attendu; au contraire, le conseil de la ville se dressa comme un seul homme aux côtés de l'abbé des Augustins. Et ce qui n'était en premier lieu qu'une affaire d'église devint à cause des bavardages de l'évêque et de son entourage une affaire publique car elle amena une scission dans la ville entre les tenants et les opposants des partis pris, ce qui provoqua rapidement d'inquiétantes discordes, et même des querelles et des altercations.

Puis le pape appela l'évêque à Rome pour en entendre davantage sur cette question. Le conseil municipal mit à profit cette période pour s'attirer le soutien de toutes les personnalités influentes. Depuis longtemps déjà, la noblesse voyait d'un mauvais œil l'étalage de luxe de la cour de maints dignitaires de l'Eglise. Cette triste affaire était une occasion de mettre de l'ordre. Par ailleurs, les frères de Saint Augustin jouissaient de la meilleure réputation. Ils prenaient si bien soin des pauvres et des malades que les finances municipales se trouvaient déchargées de nombreuses dépenses. Aussi n'y avait-il rien d'étonnant à ce que la ville dans son ensemble prenne parti pour le couvent et sa cause. Bientôt, il ne resta plus que quelques agitateurs malveillants à s'opposer à la réforme d'ARNAUD.

Quand, quelques mois plus tard, l'évêque MAINFRED revint de son voyage à Rome, la ville ferma ses portes et ne le laissa pas rentrer ! Il dût appeler le pape à son secours et c'est sous sa menace d'excommunication et de proscription que la ville accepta finalement de le laisser revenir. Mais il lui fallut promettre de laisser ARNAUD agir et vivre sans l'inquiéter.

La paix régna quelques années. Mais seulement dans les apparences, car l'évêque n'oubliait pas l'outrage qu'on lui avait fait. Cependant, même s'il l'avait souhaité, il n'aurait rien pu tenter car les moqueries continuaient à l'affecter et les frères de Saint Augustin lui étaient sans cesse présentés comme modèle. Grinçant des dents, il attendait une occasion de se venger.

Celle-ci se présenta lorsque INNOCENT II convoqua un concile de l'Eglise. Là, MAINFRED accusa ARNAUD d'hérésie et d'outrage envers l'Eglise.

Pour le pape, ce fut désagréable au possible car il aurait préféré de loin que l'affaire ne soit pas étalée en public; au fond de son cœur, il savait ARNAUD dans son droit. Mais où cela aurait-il mené, s'il l'avait avoué ? MAINFRED ayant fait connaître son accusation, il ne restait plus au pape qu'à convoquer ARNAUD.

Calme et serein, ARNAUD se tenait droit face au concile. Sans changer d'expression, sans proférer une parole, il écouta l'accusation mensongère. Son maintien fit forte impression sur l'assistance. Celui qui pouvait demeurer aussi calme devait être innocent !

Et l'étonnement ne fit que croître en constatant que l'accusé restait muet après la lecture de son accusation. Amis comme ennemis attendaient fébrilement qu'il se justifie. Mais c'est seulement sur l'ordre du pape qu'ARNAUD s'avança et parla :

" Vous avez tous entendu de quoi je suis accusé. N'y aurait-il qu'une part de vérité là-dedans, que le pape m'aurait suspendu de mes fonctions depuis longtemps. Qu'il ne l'ait pas fait est une preuve de mon innocence. Je n'ai rien à dire de plus."

Cette justification ne contenta personne et on le questionna sur ce qui, selon lui, l'avait mis en si grande opposition avec son évêque.

" Apporte-nous la preuve, d'après l'écriture sainte, que les serviteurs de l'Eglise sont tenus de vivre dans la pauvreté !" fut la sommation.

" - Apportez-moi, tout d'abord, la preuve que vous pouvez faire bombance dans le confort et la richesse, gaspiller votre temps avec les choses laïques, et que vous pouvez vivre à votre gré !" leur demanda-t-il.

Une vive joute verbale s'ensuivit. Seulement quelques-uns étaient favorables à ARNAUD, mais personne n'osait publiquement se ranger à ses côtés. Il restait seul, un contre tous ! Cependant, comme si des aides invisibles se tenaient auprès de lui, son humeur joyeuse et son calme ne l'abandonnèrent pas un seul instant.

Alors le pape envoya lui-même la dernière attaque.

" Ou bien tu t'inclines et te rétractes, ou bien je considère que tu appliques également à la vie du Saint Père ta façon de voir !"

Un profond silence s'établit. ARNAUD leva la tête, joignit les mains, et dit lentement et distinctement :

" Seigneur Jésus, Toi qui fus pauvre sur cette terre et qui voulais que Tes disciples t'imitent, ouvre les yeux de Tes serviteurs de manière à ce qu'ils deviennent Tiens dans la Vérité !"

Et, tourné vers le pape, il prononça avec modestie mais aussi avec détermination :

" Je ne me rétracte pas."

Un bruyant tumulte s'éleva. ARNAUD fut suspendu de ses fonctions et expulsé du pays. Et il se soumit sans discussion à ce jugement !

Environ dix années s'écoulèrent.

ARNAUD avait rendu visite à PARIS à son vieux maître ABÉLARD et, en toute tranquillité, l'avait aidé dans l'assistance aux malades et aux nécessiteux.

Quand le vieillard tomba malade, il pria ARNAUD de le suppléer à sa chaire universitaire. Bien que la chapelle où étaient donnés les sermons se trouvât dans un quartier peu connu, les sermons d'ARNAUD éveillèrent un émoi grandissant. Finalement, l'affluence devint telle qu'on le pria de prêcher également dans une église parisienne.

Après s'être concerté avec ABÉLARD, il accéda à ce désir. Dans le simple vêtement d'un moine, il montait en chaire et parlait. Ce qu'il disait n'avait rien de nouveau, mais émanait de la dévotion la plus profonde. Les propos étaient connus mais éveillaient chez les auditeurs toute la bonté qui sommeillait en eux.

Le roi LOUIS VII entendit lui aussi parler du nouveau prédicateur, et il fut irrésistiblement attiré vers le lieu où il prêchait. Il l'écouta enthousiasmé. Il fallait qu'il raconte tout cela à son confident : BERNARD DE CLAIRVAUX; car ce moine méritait d'être invité en d'autres endroits.

BERNARD alla l'écouter et sut aussitôt qu'il ne se trouverait pas lui-même valorisé par ARNAUD. Ce moine devait immédiatement être rendu inoffensif !

Avec l'aide de ses partisans, il enquêta sur la vie d'ARNAUD mais ne trouva rien qui puisse témoigner contre lui.

Alors BERNARD décida d'agir par lui-même. Il rendit visite à ABÉLARD, qui était toujours malade, lui parlant avec enthousiasme de son suppléant et obtenant, en un rien de temps, tout ce qu'il lui fallait savoir. ABÉLARD, sentant venir sa fin, se réjouit d'avoir trouvé en BERNARD un protecteur aussi puissant pour son ancien élève. La méfiance lui était entièrement étrangère.

Pour de plus amples renseignements, BERNARD se tourna vers l'évêque MAINFRED et apprit par lui tout le passé d'ARNAUD. Il pouvait maintenant prouver au roi combien il était dangereux de laisser prêcher plus longtemps ce loup caché sous une peau de mouton; mais comme tous ses efforts pour éloigner ARNAUD s'avérèrent vains, il fit établir par le pape INNOCENT un écrit de bannissement contre ARNAUD.

Il eut pour effet d'obliger ARNAUD à quitter le sol français dans les deux jours qui suivirent.

Commença une période de pénible itinérance. Son chemin le conduisit par la SUISSE, l'ALLEMAGNE, la BOHEME et la MORAVIE. Partout où il allait, l'accompagnait la bénédiction divine. Lorsqu'il partait, il laissait derrière lui des cœurs reconnaissants.

Toutefois, BERNARD ne le laissait pas en paix. ARNAUD ne pouvait jamais rester bien longtemps au même endroit. Un écrit émanant de CLAIRVAUX rendait bien vite son séjour impossible. Ah! Il était si pénible de devoir toujours voyager ! Comme il aurait préféré rassembler autour de lui des frères pour continuer l'œuvre d'amour mutuel commencée à Brescia. Telle était sa prière permanente à DIEU !

Et celle-ci fut entendue.

Un envoyé du pape, voyageant en Bohême, rencontra ARNAUD et ne put se soustraire au charisme qui émanait de cet homme. Encore rempli d'admiration, il s'entretint avec le pape EUGENE de l'ancien abbé de Brescia; INNOCENT, l'ennemi d'ARNAUD, étant décédé entre temps²¹.

EUGENE était différent de son prédécesseur. Il aspirait à ce qu'il y a de meilleur, mais ne pouvait s'élever contre son entourage. Aussi ne put-il pas garder auprès de lui ARNAUD, qu'il avait fait venir, ainsi qu'il l'aurait souhaité. La jalousie des cardinaux rendait la chose impossible. Mais il pouvait accomplir ce après quoi soupirait le cœur d'ARNAUD : lui indiquer une église où il pourrait prêcher et un diocèse où il pourrait travailler et agir.

ARNAUD était heureux. Avec prudence, il restreignit toute diffusion de ses idées. Mais le cercle de ceux qui s'assemblaient autour de lui ne faisait que s'étendre continuellement. Il eut bientôt une si forte influence à Rome que ses partisans représentèrent une puissance incalculable. Bientôt, ainsi qu'à Brescia, le Sénat de la ville fut à ses côtés, mais il exigea en même temps qu'ARNAUD prêchât contre la puissance laïque de l'Eglise.

Après la mort prématurée du pape EUGENE²², les successeurs de celui-ci commirent de graves abus que la ville de Rome ne voulut pas tolérer. Un conflit éclata entre la ville et l'Eglise, et la municipalité pensa obtenir la victoire grâce au concours d'ARNAUD. Mais ce dernier ne voulut rien entendre.

²¹ en 1143

²² en 1153

" Il n'est pas convenable qu'un serviteur du Christ s'immisce dans les affaires publiques," dit-il. " Laissez-moi suivre mon chemin et servir DIEU, je ne causerai de la sorte aucun tort, tant à vous qu'à l'Eglise."

Il continua tranquillement son travail, et sa paroisse prospérait jour après jour.

Dans l'entourage du pape, on observait cet essor avec inquiétude. Personne ne pouvait croire qu'ARNAUD agisse seulement pour la cause et la Volonté de DIEU. On soupçonnait des desseins secrets qui pourraient porter du tort à l'Eglise.

Entre temps, les successeurs incapables d'EUGENE furent révoqués à leur tour. Alors, s'assit sur le trône de Pierre un Anglais, en tant que pape ADRIEN IV²³. Venu du froid Septentrion parmi des hommes au tempérament bouillant, ADRIEN avait cru pouvoir diriger la communauté chrétienne et servir l'Eglise. Mais, il se vit embarqué malgré lui dans des disputes laïques, des désirs de conquête, des contestations pour la suprématie et même des campagnes guerrières. Etranger et inexpérimenté, il fut mêlé à des affaires dont il n'avait pas connaissance des causes; aussi ne put-il se faire aucune image conforme à la réalité au sujet de la situation romaine. Et il se rallia d'autant mieux à l'opinion des cardinaux : ARNAUD prêchait contre l'Eglise et le pape, c'était son parti qui avait commis tous les abus.

Pour avoir la paix, ADRIEN expulsa de Rome le prétendu fauteur de trouble. Mais le parti d'ARNAUD s'y opposa. On ne voulait pas le laisser partir et lui-même, n'ayant nullement conscience d'avoir mal agi, souhaitait d'abord s'entretenir personnellement avec le pape.

C'est précisément ce que voulaient éviter les cardinaux. Il fallait que se produise quelque événement qui fasse perdre son flegme à l'impassible Anglais pour de bon. Et des hommes, se disant serviteurs du Christ, mirent la main à un plan réellement démoniaque. Dans l'obscurité du soir, ils firent assassiner l'un des leurs qui se rendait chez le pape. Ce fut perpétré si habilement que ce crime semblait avoir été commis par le parti d'ARNAUD.

Alors le pape réagit; la signature était prouvée. Il prononça le bannissement sur la ville de Rome. Il ne devait être prêché dans aucune église, aucune cloche ne devait sonner, aucune confession ne devait être reçue nulle part, ni aucune extrême-onction accordée.

Rome était désespérée ! On espérait que le pape lèverait le bannissement rapidement, mais Pâques approchait sans que l'interdit ne fut levé. On se détermina alors à laisser partir ARNAUD, afin de se ménager le pape.

Le pape convoqua les responsables de la ville. Ils durent jurer qu'ARNAUD avait bien quitté la ville, après quoi le bannissement fut levé. Mais sur ARNAUD, la proscription s'abattit à nouveau.

Fuyant sans cesse, le banni traversa l'Italie du nord. Après bien des peines, il trouva asile chez deux frères, dans la montagne. Fatigué et brisé par les coups du destin, il espérait trouver là le repos et la clarté au sujet de la poursuite de son chemin.

Mais l'hostilité du pape le poursuivit jusqu'à son dernier refuge. Lorsque FREDERIC de HOHENSTAUFEN, l'empereur allemand, traversa la Lombardie, le pape lui ordonna de faire prisonnier ARNAUD, s'il le trouvait, sous l'inculpation d'émeutier. Et ARNAUD fut effectivement découvert par un ecclésiastique de Brescia dans le château de rochers où il s'était réfugié, FREDERIC le livra, sous la pression du légat du pape et des ecclésiastiques.

²³ *Nicolas BREAKSPEAR* (1100-1159), pape de 1154 à 1159.

Désormais, son destin était scellé. Il fut condamné à mort sans interrogatoire. Le pape ne se préoccupa pas de l'exécution de la sentence, elle fut confiée à un cardinal. Calme et paisible, ARNAUD marchait à la mort. Il s'était attendu à devoir monter sur un bûcher, mais quand il vit que le gibet et le bourreau des criminels l'attendaient, il ne broncha pas.

" Seigneur JÉSUS, je Te remercie de devoir aussi t'imiter, Toi sur la croix et moi au gibet."

Ce furent ses dernières paroles.

Son cadavre fut brûlé et ses cendres jetées dans le Tibre, car on craignait qu'elles ne deviennent des objets de vénération.

* *

*

ARNAUD revint encore deux fois sur terre. Il a reconnu le Fils de l'Homme, et peut maintenant Le servir de toutes ses forces.

- IX -

FRÉDÉRIC BARBEROUSSE

Dans le cœur du peuple allemand, vit encore de nos jours la figure de son plus grand empereur, FRÉDÉRIC BARBEROUSSE. Elle vit dans les chansons et les légendes, elle vit par l'aspiration qui se tourne vers lui comme vers un guide, aux jours de détresse.

Une nouvelle fois, il est revenu, non pour aider l'Allemagne dans sa détresse spirituelle la plus profonde, mais pour clore le cycle de son existence devant le siège du Fils de l'Homme, Celui qui déclenche le Jugement, l'Unique, qui seul peut encore sauver l'humanité du naufrage total. Le cycle d'une vie pure est accompli, et BARBEROUSSE retourne dans le Royaume d'où il doit agir pour la Lumière.

- I -

Dans la cour du château de NÜREMBERG, de joyeuses voix enfantines résonnaient. Avec de grands cris de bonheur, des petits garçons âgés de six à dix ans amassaient de la neige pour en faire un bonhomme assez haut pour qu'il puisse regarder par-dessus le mur. Le jeune fils du duc FRÉDÉRIC, dont les épaisses boucles blondes retombaient autour de son visage noblement dessiné, ne parvenait pas à trouver assez de mots pour dire combien ce bonhomme blanc devait être haut et démesurément gros. Energiquement, il donnait un coup de main pour faire progresser l'œuvre, mais ses bras ne pouvaient monter la neige assez haut.

" Il nous faudrait des échelles," s'écria l'un des enfants. " Nous les adosserons au mur et nous construirons à partir de là."

Aussitôt, plusieurs garçons tirèrent deux échelles, mais les mettre en place posa de nouvelles difficultés. Les longues échelles étaient trop lourdes pour les forces enfantines, et elles retombèrent avec fracas sur le bonhomme de neige.

Un silence consterné s'ensuivit, et une dispute éclata. Chacun accusait l'autre d'être responsable de la maladresse, et la dispute se changea en une bataille de boules de neige acharnée. Le bonhomme de neige fut vite oublié.

Au cours de la bataille, l'un des garçons les plus âgés commença discrètement à cacher des pierres dans ses boules de neige, les transformant ainsi en projectiles dangereux. Tout d'abord, les plus petits ne comprirent pas pourquoi les boules de neige faisaient mal et même blessaient, ce qui excita encore davantage le grand GERALD, fils d'un conseiller municipal, qui pratiquait cette méthode sournoise.

Mais un vieux serviteur qui passait dans la cour et qui observait, amusé, le jeu des enfants, remarqua la fourberie de GERALD.

" Ne jette pas la boule, jeune homme! " cria-t-il au gamin. " Il y a une pierre dedans !"

" - Puisque tu es si malin, le vieux, et bien essaye-la !" répondit insolemment GERALD, et il lança la boule aussitôt, qui alla frapper le serviteur en plein front. Le vieux s'écroula dans un bain de sang, les enfants furent saisis d'effroi.

Le jeune prince FRÉDÉRIC, rouge de colère, se jeta sur GERALD et lui fit sentir la force de ses poings. Le fils du conseiller, qui au fond n'était qu'un lâche, chercha à échapper aux coups sans résister, aussi vite qu'il le pouvait, afin de se mettre à couvert.

Mais la colère de FRÉDÉRIC passa aussi vite qu'elle était venue, et fit place à la compassion. Affectueusement, il se pencha sur le vieux qui gisait encore sans connaissance, et essaya de lui laver sa plaie avec de la neige.

C'est alors qu'arriva le père confesseur du duc, l'abbé WIBALD, qui se mit à rudoyer FRÉDÉRIC avec dureté.

" Que signifie cette bagarre, complètement indigne d'un futur duc ! J'ai bien vu, depuis la fenêtre, comment vous, prince FRÉDÉRIC, vous avez frappé le jeune GERALD qui ne vous avait rien fait."

" - Il a jeté des pierres, voyez comme il a blessé le vieux Hans."

" - Et à cause d'un serviteur, un prince de sang se met à se battre ?" dit WIBALD avec mépris.

" - Hans est un homme comme vous et moi !" répondit FRÉDÉRIC avec obstination. " GERALD est un sournois, et ses pierres auraient tout aussi bien pu nous atteindre."

Entre temps, quelques serviteurs étaient accourus, et emportaient le vieux, inconscient. FRÉDÉRIC s'apprêtait à partir lui aussi, son envie de jouer était passée. Mais WIBALD ne voulut pas laisser s'éloigner son élève sans le punir. Avec une cinglante ironie, il lui reprocha de s'être abaissé au point de châtier de ses propres mains le fils d'un conseiller municipal à cause d'un serviteur. FRÉDÉRIC n'admit pas la culpabilité de ses actes. Il persistait à garder la tête haute et à répondre. Irrité à l'extrême, l'éducateur réfléchissait à un châtiment qui piquerait au vif le récalcitrant.

Soudain, des sonneries de cor retentirent, et un somptueux convoi de cavaliers rentra par la grande porte, avec à sa tête le duc FRÉDÉRIC, le père du jeune prince. Intrigué par l'agitation des deux interlocuteurs et par le sang qui rougissait la neige aux pieds de FRÉDÉRIC, il appela son fils qui, encore tremblant d'émotion, lui raconta l'incident, sans toutefois mentionner les reproches du professeur.

" Tu as bien fait, mon fils !" complimenta le père, et un sentiment de fierté glissa sur la petite figure enfantine. " Un misérable reste un misérable, même si il se dissimule sous un beau

vêtement. Un serviteur est un homme comme toi et moi, et notre fidèle Hans est un serviteur particulièrement méritant. Plaise à DIEU que nous en ayons beaucoup de sa trempe. Mais où donc se cache le faux-jeton ? J'aurais bien envie de lui donner moi-même une leçon !"

Mais GERALD avait déguerpi fort à propos lorsque le duc était survenu.

WIBALD se mordait les lèvres mais n'osait rien rétorquer contre la décision du duc. Que son élève, avec générosité, passe sous silence son intervention, cela le rongait. Il ne pouvait pas pardonner facilement une telle obligeance...

* *

*

- II -

Sur un rempart verdoyant du château impérial de SPIRE, un groupe de jeunes gens s'exerçait au tir à l'arc. Ils tiraient au loin sur une cible, rivalisant d'adresse. Gaiement, de jeunes enfants de la noblesse rapportaient les flèches tirées, et se réjouissaient à la pensée qu'ils pourraient prendre part un jour à ce noble jeu, lorsqu'ils seraient grands.

Parmi les jeunes gens, deux se distinguaient des autres; l'un, d'environ seize ans, mince et nerveux, et l'autre, plus âgé de quelques années, dépassait ses compagnons d'une tête. Des boucles d'un blond tirant sur le roux retombaient sur ses épaules. Ses yeux, d'un bleu profond, lorsqu'ils cessaient de fixer la cible, rayonnaient de la joie de vivre. Ses mains fines et nobles, qui n'avaient rien d'efféminé, serraient fermement l'arc. On voyait qu'elles savaient empoigner. Il s'agissait bien du jeune duc de Souabe, FRÉDÉRIC, car sous sa noble apparence se cachait une âme distinguée, réfléchie, loyale et claire.

Son jeune compagnon portait déjà lui aussi la couronne de duc. Il avait succédé à son père le duc HENRI de SAXE, HENRI le Fier, au cours de l'année passée. Il semblait avoir hérité aussi de la fierté de son père, car sa conduite était impérieuse, ses yeux sombres et agités étincelaient, entourés par de longs cils, dans un visage bruni par le soleil. Sa chevelure lisse, d'un noir profond, encadrait son front haut et lui retombait sur les yeux. Il la repoussait alors machinalement d'une main sèche et impatiente.

Malgré leur grande dissemblance extérieure et leur différence d'âge d'environ cinq ans, une solide amitié, qui avait bravé plus d'une tempête, unissait les deux jeunes gens. Des années durant, la rivalité entre le père d'HENRI, le vieux Welfe²⁴, et l'empereur CONRAD de Hohenstaufen avait fait rage. Seule la mort d'HENRI le Fier y avait mis fin. Mais pour combien de temps ? Dans les veines du jeune HENRI bouillait le sang ardent de son père, et la perte du duché de Bavière ne l'avait pas assagi. Son âme passionnée ne songeait à rien d'autre qu'à la reconquête du pays de ses aïeux.

FRÉDÉRIC, comme son oncle l'empereur, était un STAUFEN²⁵. Il comprenait que CONRAD n'ait pas pu passer outre à la révolte d'HENRI, mais il comprenait encore mieux ce qui se passait dans l'âme de son ami. Il était convaincu que, grâce à la probité incorruptible de son oncle, une issue qui pourrait les satisfaire tous les deux se dessinerait.

Mais pour l'instant, il importait de contenir en permanence l'irritabilité toujours prête à s'enflammer de son ami. Aujourd'hui encore, n'avait-il pas dû jouer les conciliateurs à plusieurs reprises lorsque le méfiant HENRI avait voulu chercher chicane au sujet d'un mot irréflecté.

C'était maintenant au tour d'HENRI de tirer. Il s'avança précipitamment. Mais où se trouvait l'arc ? Après le dernier tir, il l'avait déposé quelque part sans faire attention, et à présent il ne pouvait plus le retrouver. Tous se pressaient autour de lui pour l'aider à le chercher, et son irritation augmentait encore davantage.

" Assurément, l'un de vous l'a caché pour que je ne sois pas vainqueur !" s'écria-t-il en colère. " Mais malheur si je découvre qui m'a fait cela !"

²⁴ *WELF* ou *GUELFE* : nom de famille des ducs de Saxe et de Bavière

²⁵ *STAUFEN* ou *HOHENSTAUFEN* : nom de famille de la dynastie.

" - Tu ne devrais pas toujours imaginer le pire," dit FRÉDÉRIC pour l'apaiser. " Cherche à te rappeler où tu as laissé l'arc."

Les bras croisés, HENRI s'adossa à un arbre.

" - Ça, justement, je ne le ferai pas ! C'est à vous de me rapporter mon arc. Croyez-vous que, parce que je suis un WELF, on puisse impunément me mépriser ? Si les choses avaient tourné selon le droit et la justice, mon père serait devenu empereur à la place de CONRAD. Alors je serais aujourd'hui empereur des Allemands. J'aimerais un peu voir comment vous bondiriez pour m'être agréable ! Mais ce qui n'est pas aujourd'hui peut arriver demain ! Une fois mon droit rétabli, alors malheur à vous ! HENRI, n'oublie pas."

Médusés, les jeunes gens dévisageaient l'enragé. Mais FRÉDÉRIC lui posa la main sur l'épaule et dit :

" Laisse reposer le passé, HENRI, et avant de menacer, deviens d'abord un homme. Et maintenant, cherchons une solution à notre problème. Vois, prends mon arc et remporte la victoire."

Depuis longtemps, tirer avec l'arc de FRÉDÉRIC était l'une des plus vives envies du jeune homme. A présent qu'on lui en offrait l'occasion, il ne pouvait résister. Vite, il banda l'arc, vite, il fit siffler la flèche et ...il manqua la cible.

" Calme ton sang," conseilla FRÉDÉRIC, mais l'avertissement vint trop tard. La seconde flèche n'atteignit pas davantage la cible, et il en fut de même pour la troisième et dernière.

Alors une colère terrible s'empara de l'exalté. Proférant des propos insensés, il brisa en deux l'arc sur son genou et projeta les débris au sol. Le page de FRÉDÉRIC, qui prenait bien soin de l'arc, poussa un cri de désespoir; ce qui incita HENRI au retour sur lui-même. Effrayé, il leva la tête et ne vit tout autour de lui que des mines horrifiées. FRÉDÉRIC s'était détourné, la perte de l'arc le peinait profondément.

Le jeu était terminé. Déconcertés, les jeunes gens et les enfants quittèrent le rempart où peu auparavant résonnaient des rires joyeux. Les pages s'éloignèrent rapidement après avoir rassemblé arcs et flèches et les avoir mis de côté.

Les deux amis restaient seuls. Alors FRÉDÉRIC se retourna.

" Vois, HENRI, ce que ton emportement sans frein a encore causé." commença-t-il avec calme et affection. " Le jeu s'est achevé prématurément et sans résultat, les enfants sont épouvantés."

" - Je sais, je sais !" s'écria vivement HENRI. " Ton plus bel arc, que ton père avait rapporté des Sarrasins, est brisé, irréparable. Oh ! Je voudrais me briser moi-même de ne pouvoir maîtriser mon sang impétueux !"

" - Ne parlons pas de l'arc. Mais, HENRI, vois-tu maintenant combien il est préférable que tu ne sois pas empereur à la place de l'oncle CONRAD ? Que pourrait-il advenir à un

peuple dont le souverain ne sait pas se réfréner ? Apprends-donc à te maîtriser, rien que pour tes Saxons !"

Alors, la même démesure qui avait plus tôt enflammé sa colère emplît maintenant le repentir d'HENRI.

Longtemps, FRÉDÉRIC dut sermonner le jeune homme sanglotant avant de parvenir à l'apaiser.

Enfin, HENRI se ressaisit énergiquement et s'écria en donnant ainsi raison à l'ami :

" FRÉDÉRIC, reste mon ami et je parviendrai à devenir maître de moi. Sans ton amitié, je n'y arriverai jamais.

- III -

Des ferments d'agitation régnaient dans les pays allemands. La soif d'aventure, l'ardent enthousiasme enfiévrèrent les consciences depuis que l'empereur CONRAD, au congrès de l'Eglise à SPIRE, avait promis sa participation à la croisade, depuis que BERNARD, l'abbé franc, prêchait cette croisade sur ordre du pape, pour la libération des lieux saints. Que l'empereur se soit décidé à y participer en personne ne comptait pas pour rien dans l'effervescence générale; car la question de qui tiendrait à sa place le sceptre dans l'empire préoccupait tout le monde et donnait lieu aux suppositions les plus variées.

Aucun des princes n'estimait les autres. Pour l'honneur de devenir le suppléant de l'empereur, plus d'un d'entre eux serait volontiers resté chez lui malgré la croix ornant déjà son manteau. On ne pouvait prévoir comment ce suppléant utiliserait sa puissance pour conquérir des avantages pour lui et pour sa maison. On devait rester sur ses gardes ! La discorde et la jalousie grandissaient parmi les princes allemands comme une mauvaise herbe vénéneuse. L'agitation de l'empire croissait à mesure que les préparatifs de la croisade avançaient.

L'empereur le savait mieux que quiconque. Ses pensées parcouraient toujours le même cercle : n'avait-il pas prêté serment ? Mais DIEU Lui-même l'y avait enjoint par la bouche de BERNARD ! Or ce qui est promis à DIEU doit être tenu, quoi qu'il en coûte. Donc DIEU saura bien préserver le pays, mieux que lui l'empereur.

Il ne restait donc qu'une chose à faire : accélérer les préparatifs autant que possible. Avec résolution, il fixa le jour du départ. Lui-même était prêt, et le choix de son suppléant lui apparut clairement. Ce devait être quelqu'un de sa famille, et qui mieux que son neveu FRÉDÉRIC de SOUABE, qui lui était aussi cher qu'un fils, pouvait convenir ?

Alors qu'il n'avait pas été appelé, celui qui occupait ses pensées entra dans les appartements.

" Mon oncle et empereur aurait-il du temps pour moi ?" demanda-t-il avec un sourire radieux auquel personne ne pouvait résister.

" - Qu'est-ce qui t'amène chez moi ?"

" - Une requête, une importante prière !"

Etonné, l'empereur leva les yeux. Avant qu'il n'ait pu demander de quoi il s'agissait, la réponse jaillit de la bouche de FRÉDÉRIC.

" Laisse-moi aller en terre sainte, laisse-moi combattre et lutter pour la bonne cause de notre sainte Foi !"

" - Et ton pays de Souabe ?" demanda l'empereur.

" - Le gouvernement repose toujours entre les mains des hommes qui en étaient chargés du temps de mon père. Mon pays n'est pas privé de direction. Et l'empereur lui-même quitte le pays pour la grande cause !"

" - Je pars à cause de mon serment," dit l'empereur presque malgré lui. " Mais toi, FRÉDÉRIC, tu es libre. Qu'est-ce qui te pousse vers cette entreprise ? Est-ce seulement la sainte conviction d'être nécessaire au combat pour la chrétienté ?"

Dans l'âme du jeune homme, il y eut un conflit pendant un court instant; puis son amour de la vérité remporta la victoire, comme toujours.

" - Si mon oncle l'empereur me le demande ainsi, je ne puis éviter de répondre. Je crois que la considération des chrétiens opprimés vient en second lieu. Ce qui m'attire, c'est le combat et la victoire, l'aventure et la renommée escomptée. Un désir ardent me pousse irrésistiblement à partir vers ces pays lointains, à apprendre du nouveau, et à éprouver mes forces neuves."

A chaque parole qu'il exprimait, FRÉDÉRIC devenait plus assuré. Maintenant, il se dressait devant l'empereur, les joues enflammées et le regard étincelant, tel un héros.

En soupirant, l'empereur considéra son neveu.

" J'avais de tout autres projets pour toi, FRÉDÉRIC. Je souhaitais que tu sois mon régent. Entre tes mains, je savais que l'empire serait assuré contre les désordres intérieurs et extérieurs. Parle, mon offre ne t'attire-t-elle pas ?"

Déconcerté au plus haut point, FRÉDÉRIC regarda son oncle.

" M'attirer ? Non, mon oncle, plutôt m'effrayer ! Je suis beaucoup trop jeune encore et trop inexpérimenté pour une telle charge. Comment pourrais-je obtenir l'obéissance de princes parmi lesquels je suis le plus jeune ?"

" - C'est mon affaire ! Je te conférerai les pleins pouvoirs. Ta parole vaudra autant que la mienne. N'est-il pas préférable de conserver la paix pour le peuple, plutôt que d'aller lutter au loin contre les païens ?"

" - Non, Sire, je me sens trop jeune pour cet honneur. Autorise-moi à partir. Laisse mon sang impétueux donner libre cours à sa fureur. Alors, je serai aguerri et capable de devenir un seigneur convenable pour mes Souabes. Je n'en demande pas davantage."

" - Et si j'insiste, FRÉDÉRIC ? Il m'est pénible de devoir abandonner l'empire pour une durée indéterminée. Il pourrait m'arriver quelque chose en route. C'est pourquoi je dois prendre toutes les précautions. Si tu es mon régent, tu pourras également, à ma mort, devenir mon successeur."

" - Et le prince impérial, votre fils HENRI ? Il me semblera injuste de lui réduire la perspective d'accession au trône impérial !"

" FRÉDÉRIC, j'ai encore une raison profonde de te souhaiter comme gouverneur. Des pensées inquiétantes hantent ton ami HENRI le WELF. Toi seul as de l'influence sur lui; toi seul pourrais l'empêcher d'essayer de reconquérir la Bavière quand je serai au loin."

" - Dans ce cas, prenons-le avec nous pour le voyage, ainsi il ne causera pas de dommage ici !"

" - Penses-tu qu'il se laisserait prendre ?" dit l'empereur avec lassitude. " A présent, va et réfléchis sur ce que nous avons exprimé. Demain, à la même heure, je veux connaître ta décision."

L'empereur n'était pas froissé en congédiant son neveu, mais un léger fossé s'était formé entre eux. CONRAD médita longuement l'avertissement de FRÉDÉRIC au sujet de son fils. Ce garçonnet délicat, âgé de moins de dix ans, ne paraissait pas fait pour porter la couronne un jour.

Il fut interrompu dans ses pensées par le père confesseur qui pénétra sans bruit dans la pièce. L'abbé WIBALD, après avoir été au service du frère de l'empereur, le duc FRÉDÉRIC de SOUABE, au même poste, vivait maintenant à la cour impériale depuis plusieurs années. En apparence, il avait peu changé, mais il paraissait davantage détourné du monde et être devenu plus humble. CONRAD ne pouvait pas se représenter combien cet homme désintéressé et modeste avait été irascible, instable et même despotique, ainsi que le raconta plus d'une fois le jeune FRÉDÉRIC.

" A quoi mon seigneur impérial pense-t-il ? Pourquoi ces nuages de mauvaise humeur sur son front ?"

Cette simple question suffit, et CONRAD déchargea son cœur lourd. Il relata toutes ses pensées obsédantes et ses interrogations à l'abbé, qui ne disait mot. C'est seulement quand il eut terminé que l'abbé dit :

" Si je comprends bien, c'est la question de la régence qui préoccupe tant l'empereur ?"

Celui-ci acquiesça. Et l'abbé continua :

" Voici, à nouveau, une preuve que l'homme sans l'inspiration divine n'est pas capable de trouver ce qui est pourtant très clairement et nettement évident. Qui est le successeur de votre majesté ? Votre fils. Qui est donc le seul gouverneur possible ? Le prince impérial HENRI, votre héritier."

Ces mots sonnaient avec légitimité, mais CONRAD hocha la tête.

" HENRI est un enfant, un enfant entêté, mal élevé et maladif, auquel je ne pourrai jamais confier les rênes du gouvernement."

" - Qui donc a dit qu'HENRI devait gouverner ? Non, il doit porter le titre de gouverneur, mais d'autres doivent régner à sa place."

" - Alors, nous nous retrouvons devant la même question qu'auparavant; chercher un régent ou un tuteur pour le régent, cela me paraît identique."

" - Permettez-moi, votre majesté impériale, d'être d'un autre avis," répondit obséquieusement WIBALD. " Un gouverneur doit être de sang princier, et doit être recherché parmi les princes allemands, comme le sait votre majesté, la préférence ne peut aller vers un autre que votre fils. Mais la charge de tuteur du prince impérial repose naturellement et avec la plus grande sûreté entre les mains d'un prince de l'Eglise, ainsi qu'il en fut souvent autrefois. Ainsi l'agitation et la jalousie disparaîtront parmi les princes laïques. Personne ne pourra dire qu'un autre a été préféré, et la sainte Eglise qui ne veut rien pour elle-même administrera la charge fidèlement jusqu'au retour du seigneur impérial."

" - Et qui pensez-vous que je puisse solliciter pour cette charge ?" Demanda CONRAD pensivement. Déjà, l'idée avait pris racine en son âme.

" - Ce prince de l'Eglise doit être allemand," répondit WIBALD. " Qui serait plus à propos que l'archevêque HENRI de MAYENCE ?"

" - Vous avez raison. Il est le plus puissant et le plus intelligent des princes de l'Eglise. Mais il a déjà par trop à faire avec ses propres obligations pour qu'il puisse encore se préoccuper des mille futilités qu'il y a à trancher ici chaque jour."

WIBALD avait aussi une riposte à cette objection.

" Pour la conduite des affaires, il est un homme auprès de votre majesté impériale qui est informé de ses pensées et de ses projets. Si votre majesté veut confier la tutelle à l'archevêque HENRI, je suis prêt de mon côté à conduire ici en son nom les affaires du gouvernement. Il me sera difficile de renoncer à la retraite qui m'est devenue chère, mais quand je vois comment notre seigneur impérial surmonte toutes les incertitudes pour diriger la sainte croisade, comment pourrai-je rester en retrait ? Je veux dès maintenant montrer mon dévouement et ma fidélité, qui pour moi, ne sauraient faire défaut."

Ces paroles tombèrent comme un baume sur l'âme tourmentée de CONRAD. Voilà une solution que chacun pourrait approuver. Sans réfléchir plus longtemps, l'empereur chargea l'abbé WIBALD de partir le lendemain vers Mayence pour faire approuver à l'archevêque HENRI ce projet.

Après une nuit sans sommeil, FRÉDÉRIC se présenta le lendemain devant son oncle. Il s'était déterminé avec difficulté à accéder au désir de l'empereur. Son étonnement fut grand lorsque CONRAD lui apprit qu'il avait trouvé une autre solution, et que lui, FRÉDÉRIC, pourrait se joindre à la croisade. FRÉDÉRIC ne voulut pas s'enquérir de ce moyen puisque l'empereur gardait le silence, mais il ne put se réjouir entièrement de l'accomplissement de son désir.

Dès les jours suivants, la clarté se fit. WIBALD revint de Mayence avec l'approbation de l'archevêque HENRI sur le projet de tutelle. Mais il y mettait une condition : le prince héritier HENRI devait être couronné empereur d'Allemagne avant le départ en croisade de son père, car l'éventualité d'un événement malheureux le nécessitait. Avec le caractère docile du prince, il n'y avait pas à craindre qu'il fasse prématurément valoir son droit lors du retour de son père.

" Lui non, mais l'Eglise ! Ah ! Comment un homme si intelligent peut-il être aussi aveugle ?" s'écria avec désespoir FRÉDÉRIC lorsqu'il apprit la nouvelle. Mais ces mots résonnaient dans le silence de sa chambre. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit de s'imposer comme conseiller auprès de son oncle, tellement plus âgé et si respecté.

En CONRAD des doutes se faisaient jour également, mais auxquels il imposait silence avec force. Depuis trop longtemps déjà, l'agitation régnait, il fallait agir.

Quelques semaines plus tard, le fastueux couronnement impérial eut lieu à AIX la CHAPELLE. L'archevêque était allé recueillir l'assentiment du pape. Après le couronnement, l'abbé WIBALD fut solennellement nommé représentant du tuteur de l'empereur.

Désormais, tout rentrait dans l'ordre dans l'empire, CONRAD pouvait rassembler la croisade.

* * *

*

- IV -

Une année ne s'était pas écoulée depuis le départ de l'armée des croisés, que les événements tournaient mal en pays allemand.

Le jeune régent de l'empereur, comme premier acte de son règne, avait dû écrire une humble lettre au pape EUGENE III, lettre que l'abbé WIBALD avait rédigée pour lui. L'enfant était intimidé et habitué à obéir à son éducateur lequel, puisque l'empereur était au loin, pouvait agir avec toute sa cruelle rigueur. C'est ainsi que s'achemina une lettre manuscrite de l'empereur allemand dans laquelle HENRI priait le pape de l'assister dans les difficiles affaires du gouvernement.

Le pape répondit en se rendant en Allemagne. L'archevêque ALBERTO de TREVES le reçut chez lui avec sa nombreuse suite, et les fêtes succédaient aux fêtes. Les princes ecclésiastiques et laïques ainsi que les dignitaires étaient tenus de se présenter à la cour du pape, comme si il eut été le souverain de l'Allemagne. Découvrant le faste de la cour papale et constatant que les courtisans romains leur étaient préférés, les princes allemands de l'Eglise murmurèrent un peu, mais ils étaient sans pouvoir. De plus, le tout puissant abbé BERNARD de CLAIRVAUX arriva, pour aider le pape à trancher dans différentes affaires de couvent.

Alors l'archevêque HENRI de Mayence, se rappelant de ses fonctions de tuteur du régent de l'empereur, manifesta clairement au pape que les Allemands n'étaient pas habitués à une dépendance servile. Si celui-ci ne voulait pas perdre d'un seul coup toute influence, il convenait de ne pas tirer trop fort sur les rênes.

Le pape EUGENE, ayant en outre convoqué un concile en France, quitta de ce fait Trêves avec un vif courroux, non sans avoir exigé de tous les dignitaires ecclésiastiques et laïques qu'ils paraissent à ce concile.

L'abbé WIBALD et son élève se préparaient déjà au voyage vers TROYES, où le concile devait se tenir, quand arriva un message de l'archevêque HENRI interdisant à son pupille de prendre part au congrès de l'Eglise.

" Il n'est pas convenable qu'un empereur allemand aille hors du pays sur l'ordre d'un autre, fusse le pape lui-même," écrivait-il. " Nous pouvons gouverner l'Allemagne sans aide étrangère. L'empereur CONRAD serait mécontent de nous si à son retour il trouvait l'empire asservi à Rome."

HENRI, qui avait fort redouté ce voyage en France, se félicita de cette injonction, et WIBALD ne put rien entreprendre contre car il voulait éviter tout scandale. Aussi se mit-il seul en chemin, non sans avoir soigneusement gardé par devers lui la lettre de l'évêque.

Plusieurs princes allemands, dont l'archevêque HENRI, s'étaient refusé à paraître. Il avait envoyé un écrit poli par lequel il présentait ses excuses, en raison de ses fonctions d'administrateur de l'empire. EUGENE, qui lui en voulait encore de ses franches paroles, ne s'opposa pas malgré cela à ces raisons. Cependant, lorsque l'abbé WIBALD lors d'un moment de calme lui montra la lettre d'HENRI à son pupille, qu'il lui traduisit habilement -elle était en allemand-, le mécontentement d'EUGENE se changea en colère. Son premier acte lors du concile fut de destituer l'archevêque HENRI, et de nommer à sa place un Lorrain.

Il avait bien pensé à WIBALD pour l'archevêché, mais ce dernier le pria d'y renoncer. Le jeune roi ne pouvait pas perdre simultanément ses deux conseillers. Que sa participation à la destitution d'HENRI serait alors devenue notoire, et le désagrément qui en serait découlé, cela il le passa sous silence. Son heure viendrait bien un jour !

Alors que WIBALD regagnait l'empire, il eut vent de nouveaux troubles. L'oncle d'HENRI de SAXE, que l'on surnommait "le vieux Welfe" avait commencé une lutte pour rattacher le duché de Bavière à la maison de WELFE. Ce qu'il ne put obtenir par la force des armées, il chercha à le conquérir grâce à la conspiration et le soulèvement. Mais tous ses plans tombaient à l'eau, car son neveu refusait de le soutenir.

Depuis plusieurs mois, HENRI était déjà revenu de la croisade, qu'il avait entreprise à contrecœur. Il n'avait pas poussé au-delà de la Sicile, dont la beauté l'avait enthousiasmé pendant plusieurs semaines. Mais avant de se séparer de FRÉDÉRIC, il avait fait la promesse expresse à son ami de ne rien entreprendre contre l'empereur et l'empire, et cette promesse lui était sacrée.

Mais il ne pouvait rester inactif. Aussi rassembla-t-il une forte armée pour se porter au secours de son voisin ALBERT de BRANDEBOURG, qui ne parvenait pas à contenir ses voisins nordiques autour de l'HAVEL et de l'ELBE. Ils accomplirent ensemble toutes sortes d'actes de bravoure, et ils conquièrent de grandes étendues de territoire qu'ils se partageaient équitablement, sans toutefois se demander si l'empereur donnerait son accord pour cet accroissement de leur sol.

ALBERT, qui avait un ours dans ses armoiries et qui s'y entendait à taper dans le tas, fut depuis lors surnommé "L'OURS". Quoi d'étonnant à ce que son compagnon, dont un lion décorait les armes, fut appelé "LE LION" ? Lui-même se complaisait à ce surnom, et cherchait à le justifier par ses manières.

* *

*

- V -

Rencontrant une opposition incessante, l'armée des croisés se traînait avec peine vers la terre sainte. Inquiets, les deux chefs CONRAD et LOUIS se demandaient s'ils ne commettaient pas une erreur en exposant plus longtemps à ces difficultés et à ces efforts permanents leurs troupes épuisées. Mais pouvait-on faire demi-tour après avoir aperçu le but tant désiré ? Aussi persistaient-ils, et chaque jour augmentait le nombre des mourants.

On planta les tentes dans une région un peu plus supportable, afin de donner quelques jours de repos aux troupes fatiguées. L'empereur CONRAD, complètement épuisé, était assis sur son lit de camp et se creusait la tête.

Il avait entrepris cette croisade le cœur pur, sur l'ordre de DIEU. Il ne recherchait pas les honneurs pour lui ou le butin pour les siens. Pourquoi n'obtenait-il rien ? Il se réjouissait d'avoir auprès de lui son neveu FRÉDÉRIC; il lui était devenu indispensable. Sa bonne humeur qui ne se laissait inquiéter par rien, son être radieux qui se plaisait partout lui étaient aussi précieux que ses conseils intelligents qu'il ne donnait cependant que lorsqu'on le sollicitait.

Aujourd'hui, CONRAD était particulièrement oppressé. Un envoyé du pape, porteur d'un ordre secret pour un cardinal qui accompagnait la croisade, avait annoncé la destitution de l'archevêque HENRI de MAYENCE par le pape. On croyait même savoir qu'il aurait été expulsé du pays. Pourtant, le pape ne pouvait pas expulser d'Allemagne un prince allemand, fut-il un prince de l'Eglise ! Cependant, cette humiliation de l'administrateur de l'empire était bien assez grave comme cela. CONRAD devait se prononcer, et il avait fait rechercher son neveu pendant plusieurs heures.

Enfin, FRÉDÉRIC entra sous sa tente. Fatigué et poussiéreux, il arbora pour son oncle son habituel sourire réconfortant.

Mais, en apprenant la nouvelle, il fut lui aussi effrayé. Son ami HENRI de SAXE n'était-il pas rentré au pays depuis plusieurs jours, et le vieux Welfe s'activait intensivement à attiser la sédition. Aussi ne put-il que supplier son oncle.

" Retournons au pays. L'empire a besoin de ta main ferme, et notre troupe est sous une mauvaise étoile !"

" - Je ne dois pas rompre mon serment," soupira l'empereur. " Il me faut persévérer encore, car si j'abandonne la cause, tous se joindront à moi, je le sais. Mais je souhaiterais t'envoyer pour que tu sois le tuteur et le régent du jeune empereur, à la place de l'archevêque. FRÉDÉRIC, je t'en prie, retourne ! A cause du peuple, abandonne l'aventure ! Prends les rênes du gouvernement. C'est seulement quand je te saurai à Spire que je pourrai continuer à combattre ici."

" - Qu'il en soit selon ton désir, mon oncle. Si je peux alléger tes soucis, tu ne dois pas me prier en vain. Les dix-huit mois passés à tes côtés m'ont aidé à mûrir et ils m'ont permis de saisir ta pensée. Je connais à présent les objectifs de ta politique."

Déjà, sur le jeune visage devenu sérieux, glissa un sourire réjoui.

" Et je pense que les aventures ne manqueront pas durant le voyage de retour."

" - Merci, FRÉDÉRIC. Je vais dès aujourd'hui te rédiger les pleins pouvoirs. Organise-toi pendant ce temps une imposante escorte."

FRÉDÉRIC l'interrompit.

" Non, mon oncle. Si je dirige mes pas vers l'arrière, je dois le faire seul. Que penseraient les nôtres si, tout à coup, tout un détachement bifurquait et repartait à la maison ? Ce serait presque aussi mauvais que si tu partais toi-même. Non, mon fidèle HARTMANN de SIEBENEICHEN me suffit. En prenant son François et moi mon Charles, nous serons alors assez d'hommes pour pouvoir nous frayer le passage là où ce sera nécessaire. Quatre cavaliers passent plus facilement inaperçus qu'une troupe armée, surtout en évitant les grandes routes.

Cela ne plaisait pas à l'empereur CONRAD de laisser partir son neveu sans protection, mais il fallait bien lui donner raison.

En son âme s'ajoutaient déjà les soucis pour son neveu à la pensée d'en être bientôt privé, peut-être même pour toujours, avec pourtant le grand soulagement de savoir FRÉDÉRIC maître de l'empire.

Dès le lendemain, le duc de Souabe partit discrètement et parvint à Trèves en toute tranquillité, tandis que l'armée des croisés fut presque entièrement décimée durant les mois qui suivirent, sans atteindre aucun but.

FRÉDÉRIC avait espéré trouver à Trèves ou à Spire le jeune empereur, mais il apprit que l'enfant, abandonné de ses conseillers, s'était retiré dans le château de Nüremberg avec quelques fidèles. L'archevêque HENRI avait effectivement été expulsé du pays; et personne ne savait où il résidait. WIBALD s'en était allé à STABLO et protestait sans raison, car ses continuelles dissensions avec l'archevêque HENRI s'étaient terminées à son avantage. Il aurait pu prendre librement la conduite du gouvernement. Mais, justement, il ne le souhaitait pas car il trouvait cette époque trop agitée. Le beau-frère de CONRAD, le margrave GEBHARD de SULZBACH voulut saisir cette occasion favorable pour arracher au jeune empereur sans protection l'héritage considérable de sa mère décédée. Mais WIBALD savait que GEBHARD était un proche du pape, et qu'en s'opposant à lui il aurait eu des difficultés avec le Saint-Père. C'est pourquoi il s'était habilement esquivé, abandonnant l'enfant à son destin.

C'est à ce moment-là, sans être attendu, que le duc FRÉDÉRIC arriva à destination. Il se rendit aussitôt à Nüremberg où il trouva le jeune HENRI et ses petits frères âgés de moins de sept ans quasiment abandonnés à eux-mêmes. En pleurs, HENRI se plaignit de son sort et de toutes les misères qu'il avait dû supporter. Alors, comme chaque fois qu'il constatait une injustice, la colère envahit FRÉDÉRIC. Avec une petite troupe de nobles et de serviteurs, il se rendit devant le château de GEBHARD et fit prisonnier l'oncle indigne après un siège de courte durée.

Mais WIBALD survint. Il fit valoir ses droits en tant que régent, exigea la libération de GEBHARD, menaça de la colère papale et du soulèvement des princes restés dans l'empire.

Toutefois, cela n'intimida pas FRÉDÉRIC. Les menaces de WIBALD le laissèrent froid, et il lui plaisait, au contraire, de constater que son ancien professeur montrait son vrai visage. Comme WIBALD, à l'insu de FRÉDÉRIC, tentait de libérer GEBHARD, il l'expulsa du château sans autre forme de procès, et le bannit de la ville de Nüremberg. WIBALD répliqua en convoquant les princes à Trèves.

C'était à peine si l'un d'eux était au courant du retour de FRÉDÉRIC, les événements s'étaient succédés si rapidement.

Lorsque l'appel de WIBALD "au nom de l'empereur" leur parvint, ils obéirent presque tous à l'injonction, curieux de savoir de quoi il s'agissait.

L'imposante assemblée emplissait l'une des salles du château de Trèves. WIBALD venait de rentrer pour saluer les hommes réunis quand un son de trompe retentit. Aussitôt, les battants de la porte s'ouvrirent largement et le duc FRÉDÉRIC s'avança sur le seuil, éclatant de jeunesse et de force chevaleresque.

Tous trouvèrent naturel d'avoir été convoqués pour saluer FRÉDÉRIC, et d'entendre de sa bouche le message de l'empereur. C'est pourquoi personne ne s'étonna lorsque FRÉDÉRIC alla au fauteuil royal, sur lequel voulait s'asseoir WIBALD. D'un tranquille mouvement de la main, il repoussa de côté l'abbé complètement déconcerté, et se tenant librement devant les princes, il lut en public la procuration de l'empereur lui donnant les pleins pouvoirs. Puis il décrivit brièvement dans quelles conditions il avait trouvé le jeune empereur en arrivant, et ce qu'il avait fait pour sa défense.

Il n'y eut personne parmi les princes qui ne l'approuva. L'archevêque de Trèves demanda à se rendre à Rome pour tirer au clair la machination de GEBHARD.

Ainsi, fut écarté en quelques instants tout ce qui menaçait de causer des dommages à l'empire. FRÉDÉRIC s'aperçut alors que WIBALD n'avait prononcé aucune parole. Il le chercha autour de lui, mais il avait disparu. S'enquérant à son sujet, un serviteur lui répondit que l'abbé WIBALD avait dû partir en voyage, ayant été appelé pour des affaires urgentes. Et, comme dans son enfance, FRÉDÉRIC ne dit mot sur les torts de WIBALD.

Puis une nouvelle fois, des sons de trompe retentirent. Impétueusement, la porte s'ouvrit avec violence et un homme de guerre fit irruption, escorté d'une petite troupe : HENRI le LION! Un cri de joie lui échappa quand il vit devant lui son ami le plus cher. Il se précipita vers lui, voulant se jeter à ses pieds, mais FRÉDÉRIC le reçut dans ses bras.

" FRÉDÉRIC, mon FRÉDÉRIC, je t'ai été fidèle !" furent ses premières paroles.

Et au cœur des princes naissait une intuition : comme l'empire serait préservé entre les mains de FRÉDÉRIC ! Que ne pourrait-il devenir empereur au lieu du jeune HENRI !

- VI -

L'empereur CONRAD rentra de la croisade, qu'il avait entreprise de si bon cœur, profondément abattu et la santé altérée. Aucun résultat; tous les sacrifices en vies humaines et en matériel avaient été vains. Le roi de France se consola avec l'espoir de pouvoir entreprendre en temps voulu une nouvelle croisade mieux organisée. Mais CONRAD savait très clairement que ses jours étaient comptés. Il ne lui appartenait plus de partir à nouveau en l'honneur de DIEU. Pourquoi DIEU n'avait-il pas agréé son sacrifice ? Et comment pourrait-il paraître encore devant son empire ?

Mais rien de ce qu'il craignait ne se produisit. Aucun prince allemand n'éleva de plainte à cause du manque de résultat d'une expédition qui avait coûté tant de vies humaines. On avait pitié du grand malade, et par conséquent on supportait ses sautes d'humeur qui se faisaient sentir brutalement et sans frein.

Le duc FRÉDÉRIC rendit compte à l'empereur des mesures qu'il avait prises, mais rien ne faisait impression sur CONRAD qui semblait à peine entendre. C'est seulement lorsque le sujet arriva sur GEBHARD qu'il s'enflamma. Il ne s'attendait pas à grand-chose de bon de son beau-frère dont il connaissait bien l'amour mesquin de l'argent, mais il ne l'aurait pas cru capable d'une telle méchanceté. Excédé, il confisqua les biens de Sulzbach et l'expulsa du territoire. C'était l'atteindre dans sa fibre la plus intime.

Sous l'habit d'un moine serviteur, GEBHARD revint quelques mois plus tard. Personne ne le reconnut sous ce déguisement. Il sut se faire apprécier de la domesticité impériale, et lorsqu'une occasion favorable se présenta, il mélangea au repas d'HENRI, le fils de l'empereur, un poison à l'action rapide. Puis il disparut, tandis que là-haut dans l'appartement, le prince luttait contre la mort. Tout soin médical fut vain. Avant la fin de la journée, l'enfant était mort.

CONRAD en fut désespéré. Son fils cadet, FREDERIK, montrait depuis sa naissance les signes d'un esprit médiocre et son idiotie croissait avec les années. Il avait mis tous ses espoirs sur HENRI. Qui donc lui avait ainsi porté ce coup au cœur ?

Les soupçons tombèrent sur le moine, mais comme personne ne l'avait reconnu, on ne sut pas sur l'ordre de qui il avait agi.

Il était encore terrassé par la profonde affliction à cause du jeune empereur lorsqu'un message important émanant de la ville de Rome parvint à CONRAD.

Le pape EUGENE III était mort, et son successeur, un homme aux mœurs dissolues, donnait motif aux plus grandes contrariétés. Rome voulait se libérer de sa souveraineté. L'empereur était prié de marcher contre le pape, et Rome, voulant venir à sa rencontre, souhaitait qu'ensemble ils brisent la puissance de l'Etat de l'Eglise.

Cette proposition excita CONRAD, mais il se sentait trop faible et trop souffrant pour la mettre à exécution. C'est pourquoi il congédia l'envoyé romain sans un accord explicite. FRÉDÉRIC, dont il avait sollicité le conseil, s'opposa avec détermination à cette opération militaire.

" Je constate également que l'augmentation de la puissance de l'Eglise représente un danger pour l'Europe toute entière," dit-il. " Mais tant qu'à sa tête se trouve un pape incapable, il n'est pas nécessaire de faire preuve d'une opposition déclarée. Les voix réclamant la destitution d'ANASTASE vont se multiplier, et un nouveau pape sera élu d'ici peu; alors nous verrons ce qu'il conviendra de faire. S'il est d'esprit paisible, on pourra négocier avec lui, mais s'il persiste sur le même chemin que son prédécesseur, alors il faudra s'y opposer avec la force armée."

De tout l'exposé de son neveu, l'empereur retint seulement le fait qu'il fallait négocier avec le pape; et il choisit les dignitaires qu'il voulait envoyer à Rome. Mais les évêques de BALE et de CONSTANCE, qu'il avait tout d'abord désignés, exprimaient publiquement leurs réflexions; et comme ils étaient mal disposés, ils furent tous deux éliminés. En remplacement, l'archevêque ARNOLD de COLOGNE et l'abbé WIBALD de STABLO se présentèrent avec empressement, afin d'être en faveur auprès de CONRAD. Leur mission consistait à réclamer au pape la réintégration d'HENRI de MAYENCE ainsi qu'une déclaration d'après laquelle le pape ne s'autoriserait plus à intervenir de son propre chef dans les questions de droit sur le territoire allemand.

Les émissaires à peine partis, l'esprit de l'empereur, agité par la maladie, aspirait à d'autres entreprises. Il eut connaissance du soulèvement des WELFES. L'occasion se

présentait de montrer à présent aux Welfes que les WAIBLINGER étaient les plus forts. Personne n'eut le courage, FRÉDÉRIC mis à part, de dissuader l'empereur. Mais c'est en vain que FRÉDÉRIC s'opposa au plan de CONRAD, qui, à la tête d'une armée considérable, pénétra à BRAUNSCHWEIG²⁶ pour assiéger le château ancestral des WELFES.

C'est alors qu'il apprit qu'HENRI de SAXE approchait afin de soutenir son oncle. Il ne se trouvait plus qu'à quelques jours de marche.

Aussi promptement qu'il avait lancé cette expédition militaire, l'empereur l'interrompit. Se sentant malade, la crainte de devoir mourir avant que l'empire n'ait retrouvé la paix à l'intérieur comme à l'extérieur le conduisait sans trêve d'une entreprise à l'autre. Une diète de l'empire fut convoquée, mais à peine arrivé à BAMBERG, l'empereur fut terrassé par sa maladie à un point tel qu'il comprit que l'heure était venue de mettre de l'ordre dans ses affaires.

Sur sa prière instante, le duc FRÉDÉRIC vint à lui en toute hâte, et l'empereur l'adjura d'accepter la couronne impériale. Après avoir longtemps hésité, FRÉDÉRIC accepta. Il avait pourtant espéré, après la mort de CONRAD, pouvoir regagner la Souabe pour y vivre et cultiver les beaux-arts auxquels son cœur était attaché. L'importante mission qui s'offrait à lui l'attirait réellement, mais il avait conscience qu'il devrait abandonner tout désir personnel pour bien la remplir. Ce n'est que lorsque CONRAD lui dépeignit ce qu'il adviendrait du pays allemand si un autre que lui saisissait les rênes du gouvernement, qu'il comprit qu'il lui fallait se sacrifier. Il promit à l'empereur mourant de veiller sur son fils Frédérik, promesse qu'il tiendrait malgré les difficultés qui pourraient se présenter.

CONRAD connut alors la joie de recueillir de toutes parts l'assentiment pour son choix, puis, après un pénible combat avec la mort, il ferma pour toujours ses yeux fatigués.

Bien que FRÉDÉRIC prit en main immédiatement la conduite des affaires, l'élection de l'empereur se déroula dans les règles anciennes les plus strictes, ainsi qu'il le souhaitait ardemment.

Il fut élu à l'unanimité à FRANCFORT, et couronné solennellement un mois plus tard à AIX LA CHAPELLE.

* * *

*

²⁶ *Braunschweig* ou *Brunswick* : ville de Basse-Saxe.

- VII -

Dans les jours qui suivirent le couronnement impérial, ARNOLD de COLOGNE et l'abbé WIBALD rentrèrent de leur déplacement à Rome. C'est seulement sur le territoire allemand qu'ils apprirent la nouvelle du décès de l'empereur CONRAD, et ils en voulurent à leur destin de les avoir tenus si longtemps à Rome.

En ce qui concernait leur mission, un traité avec le pape ANASTASE avait bien été conclu, mais dans lequel l'empereur promettait de venir immédiatement à Rome afin de soutenir le pape. CONRAD aurait peut-être pu concéder de telles exigences, mais celles-ci laissaient craindre la colère de FRÉDÉRIC.

Ils trouvèrent réunis à AIX LA CHAPELLE tous les princes allemands et la plupart des dignitaires de l'Eglise. Le nouvel empereur voulait mettre à profit cette occasion favorable pour régler les problèmes de l'empire et pour donner la parole aux participants.

Les deux envoyés entrèrent dans cette assemblée de princes en délibération. FRÉDÉRIC coupa court aux propos de flatterie et de louange adressés au nouveau souverain, et un sourire rapide passa sur le visage de l'empereur lorsque WIBALD assura que Rome ne connaissait pas encore l'annonce de la mort de l'empereur CONRAD sinon la teneur du traité aurait été toute différente. WIBALD s'en aperçut et perdit tout contrôle. Cette supériorité, qu'avait déjà manifesté FRÉDÉRIC envers chacun de ses euphémismes et de ses demi-vérités alors qu'il était enfant, l'irritait chaque fois foncièrement. Aussi clama-t-il maintenant sur un ton véhément:

" Mais oui ! C'est comme ça ! Et peut-être bien que le pape n'aurait conclu aucun traité avant que l'empereur FRÉDÉRIC ne soit venu témoigner sa soumission envers le Saint-Père. Mais à présent que le traité est signé, il faut l'observer, cela ne peut plus être modifié !"

Abasourdis, les princes se regardaient. Qu'avait donc l'abbé à se comporter comme s'il eut été le maître ? Qu'allait faire l'empereur ? Tous les visages scrutaient le noble personnage, rayonnant dans la fraîcheur de la jeunesse.

Avec calme et parfaite maîtrise, l'empereur demanda :

" En quoi consiste ce traité ? Autant que je sache, le pape devait renoncer à tout pourvoi dans notre gouvernement, et devait réintégrer HENRI de MAYENCE dans son évêché. Les revendications de mon immortel prédécesseur sont-elles satisfaites ?"

" Il s'agissait de prétentions de malade ! Qui pouvait sérieusement penser à de telles choses, à les exiger du pape ? Nous nous estimons heureux d'avoir convaincu le pape de l'innocence de l'empereur dans la demande de secours de Rome contre le Saint-Père."

" Avez-vous essayé de mentionner au pape le fait qu'un rapport de confiance existe entre Rome et l'empereur ? Répondez !"

Une colère menaçante perçait dans la voix de l'empereur.

" C'est bon !" répondit ARNOLD. "Si nous voulons nous sortir d'affaire, nous ne devons pas masquer à moitié la réalité.

Le pape ignorait tout de l'ambassade des romains, et il ne voulait pas en croire ses oreilles. Mais WIBALD avait pris la précaution d'apporter une copie de l'écrit, ce qui l'a convaincu."

De plus en plus pâle, WIBALD avait vainement essayé d'endiguer le flot de paroles. Alors, il l'interrompit avec irritation:

" A quoi bon tous ces discours inutiles ! L'important est que ce traité entre le pape et notre pays ait été signé, et qu'il soit tenu pour intangible. Comment nous l'avons obtenu me paraît secondaire."

" - Et je demande à nouveau : en quoi consiste ce traité ?" insista FRÉDÉRIC, d'une voix tranquille au travers de laquelle le grondement d'un tonnerre lointain résonnait.

HENRI le LION connaissait ce ton. Instinctivement, il sortit du rang des ducs et se plaça derrière l'empereur, tirant l'épée du fourreau.

Avec un sourire, FRÉDÉRIC se retourna.

" Il n'y a rien de grave, HENRI" dit-il. " Il s'agit seulement de délier la petite langue de ces deux messieurs pour qu'ils nous disent enfin ce qu'il est nécessaire de savoir."

Un rire joyeux secoua l'assemblée. Cela ôta à l'abbé coléreux son dernier reste de maîtrise.

" Et bien sachez, Seigneur Empereur, que si le pape doit croire à votre soumission et à votre fidélité, il exige que vous marchiez contre Rome avec une grande armée sans délai. Sur la route de notre retour, nous avons déjà prié vos territoires ainsi que les villes lombardes de se préparer. D'ici deux mois, vous devez avoir humilié Rome et l'avoir soumise au pape !"

Paisiblement, FRÉDÉRIC avança la main vers le parchemin que WIBALD avait sorti en prononçant ses dernières paroles. Le sceau papal, fixé par une cordelette de soie, y pendait. Avec le même calme, l'empereur déchira l'écrit de haut en bas, et le confia à son chancelier.

" Prenez-cestci, monsieur le chancelier, nous n'en avons aucun besoin, et il n'a pas sa place dans nos papiers. ANASTASE croyait conclure un pacte avec l'empereur CONRAD. Ce fut une erreur; l'empereur ne vit plus. Je ne sais pas s'il aurait reconnu un tel traité. Mais pour moi, ce n'est rien d'autre qu'un morceau de papier souillé. Et laissons tout cela !"

" Votre impériale majesté pense s'en tenir là avec Rome ?" s'écria WIBALD au comble de l'irritation.

" Je songe en premier lieu à m'inquiéter de l'ordre et de la justice à l'intérieur de nos frontières, qui ont été éprouvées durant la longue absence de CONRAD. Je recommande aux deux ambassadeurs d'en faire autant dans leur diocèse."

C'est seulement lorsque les deux hommes eurent quitté la salle que FRÉDÉRIC continua à traiter des affaires du gouvernement, comme si aucune interruption n'avait eu lieu.

Si son influence sur les princes était déjà grande, maintenant tous les cœurs allaient à lui. Personne ne pouvait plus se soustraire à la puissance de sa personnalité.

La première des questions à régler était la sécurité de Frédérik, le fils orphelin de l'empereur CONRAD. Lui furent concédées en contrepartie de la couronne de grandes possessions provenant de sa mère et des fiefs en Souabe et en France (à l'exception de Nüremberg), ainsi que la dignité de duc de Souabe et d'Alsace. Comme FRÉDÉRIC s'aliénait ainsi presque tous les biens de sa maison, quelques princes émirent une protestation.

" Je désirais n'être rien d'autre que duc de Souabe toute ma vie," dit FRÉDÉRIC, presque mélancolique. " Le destin en a décidé autrement. Mais je ne suis pas complètement coupé de mes fidèles Souabes aussi longtemps que je reste le tuteur du jeune duc. Lorsque j'ai accepté la couronne impériale, je savais que l'homme FRÉDÉRIC devait disparaître devant l'empereur FRÉDÉRIC. Je ne dois plus avoir de désir pour mon compte personnel."

Les pourparlers à AIX LA CHAPELLE se prolongèrent encore quelques jours. L'un des événements majeurs fut la nomination par FRÉDÉRIC du "vieux Welfe" comme gouverneur de la Sardaigne, afin d'éloigner du pays de façon honorable cet esprit agité. FRÉDÉRIC sacrifia même ainsi des titres hérités de sa mère, mais il y gagnait aussi des années de paix.

Les deux années suivantes s'écoulèrent en inspection des territoires allemands et en arbitrage de querelles de possession. Il apporta ainsi une solution satisfaisante pour les deux parties à la querelle qui s'était élevée entre ALBRECHT L'OURS et HENRI LE LION. Après de longs efforts, il parvint même à amener le BABENBERGER²⁷ à renoncer à ses droits sur la Bavière, que CONRAD lui avait cédée, et à la restituer à HENRI LE LION. BABENBERGER reçut une indemnisation confortable qui lui donna satisfaction, et la reconnaissance d'HENRI ne connut plus de borne. Il devenait ainsi le prince le plus riche et le plus puissant en territoire allemand.

Spontanément, il se précipita vers l'empereur FRÉDÉRIC pour lui jurer à nouveau fidélité.

" Toujours aussi exalté, mon HENRI ?" dit l'empereur avec un sourire. " Même sans tes assurances, je crois que ton amitié est sérieuse à tes yeux, et c'est d'ailleurs la seule chose qui me reste en propre. Tu le sais, même mon mariage, je ne puis le conclure comme je le souhaite. Là également, l'homme doit s'effacer devant l'empereur. Mais parlons d'autres choses."

" - Est-il vrai, comme je l'ai entendu dire, qu'un nouveau pape a été nommé à Rome ?" demanda HENRI.

" - Oui, c'est exact," répondit FRÉDÉRIC. " J'en ai reçu la nouvelle hier. A présent, je ne vais plus hésiter à faire part au pape de la mort de CONRAD, et à aller chercher la reconnaissance de ma dignité impériale. Evidemment, je porte la couronne allemande depuis deux ans, mais recevoir la bénédiction d'ANASTASE aurait été pour moi comme une profanation."

" - A qui vas-tu confier l'ambassade ?"

²⁷ BABENBERGER : Nom de famille du Margrave LEOPOLD IV, qui avait reçu de l'empereur CONRAD III, son demi-frère, le duché de Bavière en 1138.

" - Probablement à l'archevêque de SALZBURG et à l'évêque de REGENSBURG."

Soulagé, HENRI respira.

" Je suis heureux que tu n'envoies pas WIBALD. Comment peux-tu souffrir auprès de toi cet être ignoble et hypocrite ? A ta place, je l'aurais exilé depuis longtemps !"

" - Pour qu'au loin, il me cause encore plus de dommage ! Non, il est préférable de conserver sous ma vue une telle langue mensongère, et de le garder dans mon entourage. Cela le flatte de vivre à la cour, où, à part lui, je n'ai aucun ennemi. Crois-moi, c'est mieux ainsi."

Peu après cet entretien, deux ambassadeurs impériaux partirent vers Rome avec un écrit pour le pape ADRIEN IV. L'empereur avait soigneusement soupesé tous les termes de la lettre. Il mentionnait sa fonction comme lui ayant été conférée par DIEU, s'engageait à protéger militairement le prestige de l'Eglise dans tous ses territoires et promettait de rester attaché à la Foi, car "elle est mon lien avec DIEU, sans Qui je ne puis subsister".

Mais il était frappant qu'il ne sollicitât pas du pape la reconnaissance de sa dignité impériale, ni ne lui promît de se tenir à ses côtés dans d'éventuelles querelles. Cependant, cet écrit viril et assuré fit justement la meilleure impression sur ADRIEN.

Simultanément, celui-ci reçut une lettre secrète transmise par un pèlerin d'un certain abbé WIBALD, qui se vantait d'avoir rendu de précieux services au précédent pape et qui s'offrait d'en faire de même pour ADRIEN. Il conseillait de ne pas créer de difficulté à l'empereur car il avait été élu à l'unanimité. Tous les princes allemands se serraient derrière lui, et la Lombardie le reconnaissait elle aussi comme son suzerain. Il était donc important que le pape s'assurât de l'amitié de FRÉDÉRIC.

" Racaille !" s'écria ADRIEN, en lisant la lettre.

Mais pourquoi n'utiliserait-il pas un instrument aussi docile ? Il pourrait venir une occasion où on pourrait en avoir besoin. Les renseignements pris auprès des cardinaux l'assurèrent que WIBALD avait été en grande faveur auprès d'EUGENE. Maintenant, on verrait bien !

Un écrit du pape, froid mais obligeant, répondit à FRÉDÉRIC. Il lui était donné à entendre que la vieille coutume impériale ne devait pas être inconsidérément négligée et qu'il convenait de donner à sa dignité impériale une juste consécration par la bénédiction de la très sainte Eglise, en se rendant à Rome au printemps. Quelques archevêques que le pape désirait voir à cette occasion étaient mentionnés, et à la fin de la lettre, il était dit :

" L'abbé WIBALD de STABLO, qui était particulièrement proche de mon prédécesseur EUGENE III et dont on garde ici le meilleur souvenir, accompagnera sans doute son seigneur impérial."

Avant que les ambassadeurs ne soient revenus de Rome, porteurs de cette réponse du pape, FRÉDÉRIC avait réuni une diète à CONSTANCE afin surtout qu'y soit traité le statut définitif de la Bavière. Or, un groupe d'Italiens en colère y fit irruption à l'improviste, désirant avoir audience auprès de l'empereur. Il s'agissait de bourgeois des villes de LODI et de COME, qui portaient plainte au sujet de l'oppression qu'avait à endurer toute la Lombardie, oppression exercée par la ville de MILAN, devenue riche et arrogante.

FRÉDÉRIC s'enflamma, comme à chaque fois qu'il prenait connaissance d'iniques tyrannies, et bien que ces Italiens étaient venus de leur propre chef et non mandatés par leurs

viles, l'empereur envoya à Milan une lettre très courroucée dans laquelle il promettait solennellement de se rendre d'ici peu dans la ville pour y demander des comptes. Reconnaissants et tranquilisés, les Italiens prirent congé.

Il y eut aussi un autre incident : un des conseillers impériaux, auquel FRÉDÉRIC avait retiré poste et privilèges pour une raison fondée, se prosterna aux pieds de l'empereur en implorant le pardon et l'annulation de la sentence.

Sobrement et sans sévérité, FRÉDÉRIC l'éconduisit tout en lui montrant qu'il ne lui avait pas retiré ses fonctions de son propre chef mais au nom de la Justice, et qu'il convenait d'en rester là. Cette droiture incorruptible de l'empereur fit une profonde impression sur tous les princes.

Lorsque la réponse d'ADRIEN lui parvint, FRÉDÉRIC chargea les deux légats ayant accompagné ses ambassadeurs de tout préparer à Rome, en vue du couronnement impérial. Il se rendrait avec puissance en ITALIE, car le pape ADRIEN lui paraissait digne d'implorer la bénédiction de DIEU sur le pays allemand et son empereur. Par messenger, FRÉDÉRIC mit chaque prince au courant de sa décision, et les enjoignit de l'accompagner avec une suite armée. Il avait besoin d'eux non seulement pour conférer à son entrée en Italie tout l'éclat et la dignité seyant à un empereur, mais aussi parce qu'il lui faudrait frayer de haute lutte au moyen de l'épée son chemin vers Rome. MILAN avait mal pris la lettre, et avait dépêché des agents provocateurs dans toute la Lombardie pour inciter au soulèvement contre la souveraineté de l'empereur allemand. Mais cela n'effrayait pas FRÉDÉRIC. Même s'il aspirait avant tout à conserver la paix dans son empire, il était encore assez jeune pour trouver plaisir dans le combat et la victoire.

En Octobre de l'an 1154, un important cortège se mit en route, partant d'Allemagne et se dirigeant vers le Sud, et l'une après l'autre les villes lombardes ouvrirent leurs portes à son approche, et assurèrent l'empereur de leur dévouement et de leur fidélité. Seule, Milan s'était solidement fortifiée et s'était décidée à résister outre mesure. Mais, après quelques jours de siège, l'empereur pénétra à cheval dans la ville par une brèche ouverte dans la muraille.

" Vous ne m'ouvrez pas les portes, aussi dois-je m'en faire une moi-même pour entrer," dit FRÉDÉRIC alors que le conseil de la ville le suppliait de ne pas commettre de ravage dans Milan. Milan tremblait devant le vainqueur qu'elle avait largement sous-estimé; car elle ignorait la généreuse humanité de l'empereur.

" J'ai été obligé d'agir grossièrement avec votre belle ville," dit-il aux représentants de la municipalité qui lui témoignaient leur soumission. "C'est votre punition !"

Puis, il prit ensuite le temps de parcourir avec les anciens de la ville les documents et les traités; car il lui importait de satisfaire la Lombardie. Lorsqu'il prit congé après quelques semaines, il avait regagné à lui tous les cœurs de bonne volonté.

Le pape ADRIEN voyait approcher son hôte avec un certain malaise. Ce qu'il entendait dire de FRÉDÉRIC le remplissait d'admiration, mais il ne pouvait se dissimuler que l'empereur allemand ne serait pas un adversaire à sous-estimer si une discorde survenait. Précisément, il venait d'apprendre qu'ARNAUD de BRESCIA, qu'il considérait comme un agitateur, se trouvait en Lombardie. Si lui et FRÉDÉRIC se rencontraient et que l'empereur se mettait de son côté ? Rome lui serait alors gagnée entièrement. Cette éventualité devait être contrée.

Après de minutieuses délibérations avec ses familiers, ADRIEN se décida à envoyer une ambassade à la rencontre de FRÉDÉRIC pour le saluer, et pour lui remettre également une lettre manuscrite dans laquelle le pape émettait des griefs contre ARNAUD et priait l'empereur de faire prisonnier ce proscrit au cas où il se trouverait dans la région.

Il déplaisait à FRÉDÉRIC de suivre à la trace un fugitif; mais comme les légats du pape ainsi que les ecclésiastiques de son armée impériale portaient contre ARNAUD de si graves accusations, il apparut à l'empereur que la relation avec le pape se gâterait s'il ne satisfaisait pas à sa demande. Toutefois, il était bien déterminé à ne rien faire par lui-même.

Un soir, l'abbé de BRICOLA vint chez FRÉDÉRIC et l'assura qu'il avait découvert le dangereux ARNAUD. Celui-ci vivait aux abords d'un château de roches chez deux frères, les VISCONTI de CAMPAGNATICO, et était honoré comme un saint par le peuple de la région. L'empereur objecta que l'abbé pouvait s'être trompé, ODDO répliqua avec assurance qu'il était né à BRESCIA et qu'il connaissait parfaitement ARNAUD. Avant que FRÉDÉRIC ne se soit déterminé sur ce qu'il avait à faire, les légats du pape arrivèrent en hâte et l'assaillirent pour qu'il publie un mandat d'arrêt. Et FRÉDÉRIC céda, bien qu'une voix intérieure le mette en garde.

Dans la nuit même, ARNAUD et ses hôtes furent faits prisonniers. On rendit compte de l'événement à l'empereur le matin et quand il demanda à voir le prisonnier, il apprit avec étonnement que les deux légats étaient déjà en route. Sans prendre congé de l'empereur, ils étaient partis à cheval avec leur proie.

Alors, FRÉDÉRIC fit venir les deux VISCONTI; leur récit éveilla un profond regret dans le cœur de l'empereur, qui n'avait pas obéi à sa voix intérieure. ARNAUD paraissait être un homme hors du commun que tous ceux qui l'avaient en haine persécutaient. Il libéra les deux nobles, avec la consolation qu'aussitôt arrivé à Rome, il interviendrait de toutes ses forces en faveur d'ARNAUD.

Mais FRÉDÉRIC eut l'occasion d'intervenir plus tôt pour ARNAUD. Le pape ADRIEN, en grande pompe, vint à sa rencontre afin de le saluer sur son sol. Il présenta ses excuses pour le départ précipité des légats, du fait de leur hâte louable, mais ne voulut rien entendre de l'innocence d'ARNAUD. Il avait transmis l'affaire à un cardinal qui contrôlerait tout selon le droit et la conscience. L'empereur pouvait être assuré que l'affaire était entre de bonnes mains.

Mais ADRIEN avait tout autre chose à cœur que le sort d'ARNAUD : il ne pouvait plus entrer dans Rome ! Les romains, qui étaient toujours en conflit contre le gouvernement de l'Eglise, avaient appris la capture d'ARNAUD, et entraient à nouveau en révolte ouverte. On savait que FRÉDÉRIC voulait se faire couronner à Rome. Bien que Rome ait sollicité autrefois de l'aide auprès d'un précédent empereur, elle ne voulait pas que son successeur se place du côté du pape, et elle lui envoya une délégation l'informant qu'il ne devait pénétrer dans ROME qu'en ami et allié. Et par conséquent, qu'il ne devait pas se faire couronner par le pape.

Cela suffit à éveiller le mécontentement de FRÉDÉRIC. Comment ces Romains pouvaient-ils avoir l'audace de vouloir lui donner des instructions ! Après avoir mûrement réfléchi, il comprit qu'ayant entrepris cette démarche, il se devait de la mener à bonne fin. Il marcha donc vers Rome avec son armée, et campa devant ses portes.

Le couronnement avait été fixé au dimanche, mais on décida de ne pas perdre de temps et de le célébrer le samedi. Le quartier romain autour du château Saint-Ange et de la basilique Saint-Pierre, appelé la ville de Léo, appartenait aux papes. Cependant, les troupes

papales se trouvaient trop faibles pour pouvoir contenir un assaut des Romains. C'est pourquoi le cardinal OCTAVE conduisit l'armée allemande par une petite poterne dérobée, située entre le château St-Ange et le palais, et la dissémina dans la ville de Léo. Le matin, le pape et sa suite rentrèrent à cheval par la porte de Léo, suivis un peu plus tard par l'empereur, que le pape reçut à la porte.

Aussitôt, les cérémonies du couronnement débutèrent selon le rite traditionnel et solennel, tandis que les portes de la ville de Léo, solidement gardées, restaient fermées. Mais lorsque le pape posa la couronne de fer sur la tête rayonnante et dorée du plus beau des empereurs, les Allemands éclatèrent en d'interminables cris de joie, ce qui attira l'attention de toute la ville de Rome.

Après le couronnement, l'empereur regagna son camp à cheval, suivi seulement de ses fidèles. Mais à peine y était-il parvenu que des cavaliers lui annoncèrent que les Romains avaient donné l'assaut aux portes de Léo, et s'étaient introduits jusqu'à St-Pierre. FRÉDÉRIC, craignant pour la vie du pape, se lança immédiatement à son secours et un combat sanglant s'engagea, au cours duquel HENRI le LION et ses Saxons se distinguèrent. La bataille s'acheva au milieu de la nuit; les Romains s'étaient repliés dans la ville ancienne, tandis que l'empereur et le pape restaient maîtres de la ville de Léo.

Mais l'empereur éprouvait de l'horreur pour ces dernières tragédies, et il avait en outre appris le matin même l'exécution d'ARNAUD de BRESCIA, aussi ne resta-t-il pas davantage à Rome. Sous le prétexte qu'il ne voulait pas que son armée réduise à néant les modestes réserves de vivres de la cour papale, il prit dès le lendemain le chemin du retour. Mais ADRIEN ne pouvait davantage rester à Rome, puisqu'il ne se trouvait plus protégé par l'empereur; et il accompagna l'hôte qui prenait congé.

Durant son absence, les Romains occupèrent la ville de Léo ainsi que toutes les églises, et empêchèrent le retour d'ADRIEN. Il dut attendre une année entière et ne reçut l'autorisation de revenir qu'après avoir promis de remplir les conditions des Romains.

Le pape et l'empereur gagnèrent ensemble TIVOLI, par une marche lente et de longs arrêts. Intérieurement, ils étaient par nature étrangers l'un à l'autre, et cependant ils estimaient mutuellement leur caractère. Le pape, assez froidement calculateur, contrastait grandement avec le chaleureux empereur, mais ils avaient en commun la rigoureuse rectitude de leur vouloir.

L'entourage du pape pressait celui-ci d'utiliser cette occasion favorable pour obtenir de FRÉDÉRIC la promesse d'une assistance durable contre les Romains, mais ADRIEN, sentant qu'il lui fallait agir en respectant le sentiment que l'empereur avait de sa propre puissance, ne prit pas sur lui d'obtenir une telle promesse par force ou par ruse.

Il y avait entre eux un point qu'aucun n'osait aborder : l'exécution d'ARNAUD de BRESCIA. FRÉDÉRIC déplorait amèrement que son concours ait abouti à l'irréparable, mais il ne voulait en parler à personne parce qu'il pensait que tous se tenaient du côté du pape.

Aussi longtemps qu'ADRIEN et FRÉDÉRIC restèrent compagnons de voyage, les princes allemands se tinrent à l'écart. Mais ensuite, ils recherchèrent sa présence autant qu'ils le purent. Mais aucun d'eux ne remarqua que FRÉDÉRIC n'était plus aussi radieux qu'avant son couronnement, aucun d'eux ne sentit la peine qui le rongait, sauf HENRI le LION. Et il se décida à aider FRÉDÉRIC.

Un soir, il rendit visite à l'empereur sous sa tente, et lui demanda un entretien en particulier. FRÉDÉRIC répondit avec un sourire :

" Je pensais justement à toi, HENRI. Il me semble qu'il nous faudra reprendre tous nos combats pour la Bavière dès notre retour."

" - Ne parlons pas de cela maintenant. J'ai à t'entretenir d'autre chose. Mes guerriers ont capturé un porteur de soutane qui apparemment s'est laissé prendre volontairement. Il avait, disait-il, un message pour l'empereur à la barbe rousse."

" - Barbe rousse ?" dit FRÉDÉRIC avec étonnement, et il porta inconsciemment la main à sa longue barbe bouclée que la lueur des bougies faisait scintiller d'un éclat rougeâtre.

" Oui, BARBEROUSSE. Les Romains te nomment ainsi à cause de la couleur inhabituelle de ta barbe. BARBEROUSSE signifie également DONAR, et il me semble que tu me le rappelles quand ton œil étincelle et quand, de mauvaise humeur, ta voix gronde comme un tonnerre contenu."

" - Et bien, comme tu t'es déjà attribué "le LION", il m'échoit BARBEROUSSE," dit en plaisantant FRÉDÉRIC. " C'est un nom qui sonne mieux, et bien plus beau. Mais, dis-moi, que veut ce moine de moi ?"

" - Il t'apporte le dernier salut de celui qui finit comme criminel."

FRÉDÉRIC savait de qui il s'agissait. Ses joues s'embrasèrent de vives couleurs.

" Apporte-t-il un message d'ARNAUD de BRESCIA, si c'est cela, il aurait dû m'appeler depuis longtemps !"

" - Tu oublies que tant qu'ADRIEN était ton compagnon de voyage, cela aurait été dangereux. Mais maintenant, il peut approcher sans crainte, et il se trouve dehors."

Avant que l'empereur n'ait pu répondre, HENRI s'était glissé hors de la tente et revenait accompagné d'un moine. Comme il faisait signe de vouloir laisser l'empereur seul avec son visiteur, FRÉDÉRIC lui dit de rester puis il se tourna vers le religieux dont le pâle visage semblait éclairé par une paix infinie. Celui-ci répondit à la demande de l'empereur au sujet de la teneur du message en ces termes :

" Je me nomme GEOFFROY, et je suis l'un des aides d'ARNAUD dans son œuvre pieuse à Rome. C'est dire que j'ai eu l'occasion d'apprendre à comprendre le grand homme dans son action et même dans ses pensées. Il n'y avait en lui aucune fausseté, aucune trace d'égoïsme ou d'aspiration à la souveraineté. Tout ce qu'il accomplissait, c'était pour la gloire de DIEU."

Bouleversé, l'empereur se détourna. Mais GEOFFROY poursuivit, et il décrit le mode de vie d'ARNAUD ainsi que la bénédiction qui avait accompagné son action pas à pas, la grandeur qu'il avait bâtie et la douleur qu'il avait endurée. Quand la nouvelle de sa capture fut parvenue à Rome, elle y éveilla une pensée unanime : nous devons l'aider ! Mais toutes les interventions sont arrivées trop tard. Sans procès ni examen, ARNAUD avait été ignominieusement exécuté. Lui, GEOFFROY, avait été autorisé la veille de l'exécution à venir auprès d'ARNAUD et à passer la nuit avec lui.

Celui-ci lui avait raconté sa capture par les légats du pape conduits par ODDO, et avait ajouté :

" L'empereur FRÉDÉRIC est innocent. Je suis convaincu qu'il ne m'aurait pas livré sans m'avoir entendu, si on ne m'avait pas emmené si vite. Si tu trouvais l'occasion de parler à

l'empereur, dis-lui que l'abbé ARNAUD lui pardonne et le prie d'apprendre son pénible destin. Jamais plus, il ne devra donner des ordres contre quelqu'un dont il ne sait rien ou à peu près rien."

" Je me tiendrai à cela aussi entièrement que DIEU voudra bien m'y aider," dit FRÉDÉRIC, profondément ému.

HENRI et lui-même posèrent encore beaucoup de questions, et la nuit s'écoula. FRÉDÉRIC aurait volontiers gardé dans son entourage ce moine dont le nom de GEOFFROY (la paix de DIEU) caractérisait si bien sa façon de penser, mais il lui fallut admettre que la vie du moine pouvait se trouver ainsi mise réellement en danger.

C'est pourquoi GEOFFROY prit congé au petit matin, et dix années s'écoulèrent avant que les deux hommes ne puissent se revoir.

Mais de l'âme de FRÉDÉRIC, un poids était tombé. Il entendait à nouveau les oiseaux chanter, ses yeux s'ouvraient à nouveau à toutes les beautés et son rire qui s'était si longtemps tu résonnait joyeusement.

Ils arrivèrent un soir à SUSE²⁸, où ils voulaient passer la nuit. Des cavaliers de l'avant-garde avaient veillé à ce que les portes de la ville restent ouvertes, et à ce que les princes soient logés dans les différents logis de la ville. L'armée planterait ses tentes en dehors des murs.

Mais l'empereur fut accueilli par des regards sombres, et aucune voix ne l'acclama. La ville semblait le considérer comme un banni.

" Vous vous enquerrez demain du malheur qui semble atteindre Suse," ordonna FRÉDÉRIC. " Peut-être puis-je apporter mon aide et l'adoucir. Il s'agit visiblement de quelque chose de pénible."

C'est alors que HARTMANN de SIEBENEICHEN rentra dans la pièce et fit état des derniers bruits :

" Inutile de chercher ! La ville, jusqu'au dernier homme, était pour ARNAUD de BRESCIA. Comme il est notoire que c'est l'empereur qui l'a fait prisonnier, c'en est fini de l'amour pour lui. Notre hôte m'a même confié qu'au cours de cette nuit, des hommes viendraient avec le projet d'assassiner l'empereur FRÉDÉRIC!"

Cette nouvelle mit de l'émoi dans la chambre ! Chacun bâtit aussitôt un plan, mais aucun ne s'avéra exécutable. SIEBENEICHEN prit à nouveau la parole :

" Ce qui me paraît préférable, c'est d'avoir recours à un stratagème. J'ai la taille et l'aspect de l'empereur. Laissez-moi passer la nuit ici, à sa place. Je suis prêt à y laisser ma vie avec joie, s'il ne peut en être autrement. Notre majesté impériale devra sortir revêtue de mon armure et ira à cheval vers le camp, accompagnée de quelques serviteurs, elle lèvera le camp dès ce soir afin de quitter cette région. Nous suivrons rapidement demain matin."

FRÉDÉRIC ne voulut rien savoir de cette proposition qui risquait de coûter la vie à l'un des meilleurs de ses fidèles compagnons, mais il finit par s'y rallier lorsqu'HENRI le LION insista sur le fait que la vie de l'empereur appartenait à son peuple.

²⁸ *Suse* ou *Susa* : ville du Piémont, proche de Turin

Tout se déroula comme l'avait prévu SIEBENEICHEN. Tandis que l'empereur dans l'armure d'un simple cavalier, sa barbe caractéristique camouflée sous celle-ci, chevauchait vers la montagne, HARTMANN de SIEBENEICHEN s'allongea dans le lit préparé pour FRÉDÉRIC et s'endormit paisiblement.

Vers le matin, il fut réveillé par un bruit d'armure. Des hommes armés pénétrèrent dans la chambre. Guilleret et revigoré par son repos, il sauta au bas de son lit et leur lança un jovial " Bonjour !". Interloqués, ils le dévisagèrent; l'empereur n'avait-il pas une barbe rousse, et non une broussaille gris-jaune comme cet individu ?

HARTMANN, avec franchise, leur raconta ce qui s'était produit, sans toutefois mentionner les confidences de l'hôte mais en leur faisant croire qu'il avait surpris leur conversation.

" Ainsi, je ne suis pas le BARBEROUSSE," conclu-t-il. " Mais si ma mort peut vous donner satisfaction, je suis à votre disposition."

Mais les hommes, touchés par cette fidélité et cette bravoure, exigèrent seulement d'HARTMANN qu'il les accompagne devant les anciens de la ville, ce qu'il fit. Là, le fidèle compagnon leur expliqua par quelles manigances on était parvenu à influencer sur FRÉDÉRIC, contre ARNAUD. Et on le crut.

Par la seule fidélité de SIEBENEICHEN, la ville de SUSE fut à nouveau gagnée à FRÉDÉRIC.

- VIII -

Le pressentiment de l'empereur, concernant la Bavière, n'était pas sans fondement. A son retour en Allemagne, il apprit que BABENBERGER s'était à nouveau approprié la souveraineté du duché, et n'entendait pas le céder. CLEMENCE, la jeune épouse du LION, s'était retirée en Saxe et de là, régnait sur ce qui se laissait gouverner. Elle se sentait profondément humiliée par BABENBERGER.

HENRI voulut tout d'abord reconquérir ses droits par la force armée. Mais l'empereur lui fit observer qu'un tel recours devait être l'ultime moyen car l'armée impériale serait également engagée. C'est pourquoi on devait auparavant essayer d'amener le despotique BABENBERGER à une nouvelle renonciation à l'amiable.

Comme deux messages impériaux restaient vains, FRÉDÉRIC convoqua une diète à REGENSBURG à laquelle il invitait tous les princes allemands, et surtout les nobles bavarois. Ils y parurent tous excepté BABENBERGER, qui en ces temps-là s'était fait surnommer "JASOMIRGOTT" à cause de l'abus impie qu'il faisait de ce juron.

Il y avait aussi un autre litige à trancher. L'archevêque HARTWICH de BREME et l'évêque UDALRICH de HALBERSTAD n'avaient pas participé au voyage à Rome à l'insu de l'empereur, probablement avec l'intention de profiter de l'absence du LION pour se procurer

des avantages sur ses territoires. UDALRICH avait effectivement envahi la Saxe et tentait de nuire à HENRI.

C'est pourquoi l'empereur leur contesta leur fief et demanda au pape de les déclarer déchus de leurs fonctions. Brisé et repentant, HARTWICH se fixa à BREME et chercha à regagner la faveur de l'empereur. UDALRICH reconnut bientôt son erreur à son tour. Les nobles de la vieille Saxe restés fidèles se rassemblèrent comme un seul homme autour de CLEMENCE. Mais la jeune duchesse se montait la tête, imaginant que les Saxons étaient restés fidèles rien qu'à cause d'elle. Elle se réjouissait déjà de pouvoir annoncer à son mari son succès, dès qu'il serait revenu. Ses pensées ne passaient pas inaperçues à son entourage, car elle avait le cœur sur les lèvres et parlait volontiers de ses affaires. C'est pourquoi plus d'un se pressait auprès d'elle pour obtenir en l'absence du duc une décision qui lui soit avantageuse.

Ainsi, une affaire vint à la connaissance de la diète de Regensburg, donc devant l'empereur : L'évêché d'OLDENBURG était vaquant, après le décès de l'évêque. Il aurait dû alors être occupé par l'archevêque de Brême mais celui-ci s'y refusait puisqu'il avait été relevé de ses fonctions et ne pouvait rien entreprendre sans le consentement de l'empereur. C'est alors qu'un jeune chanoine de BRAUSCHWEIG se présenta devant la duchesse et se porta candidat à la dignité d'évêque. Il affirmait avoir été jadis élevé avec son mari et avec l'empereur, et avoir appartenu au cercle de leurs amis intimes. Il assurait que tous deux n'hésiteraient pas à lui confier l'évêché. Pourquoi ne souhaitait-il pas attendre leur retour ? CLEMENCE ne put le savoir. Il lui présentait l'affaire en termes si compliqués qu'elle ne demandait qu'à en finir. La duchesse ne voulut pas le questionner davantage et avoir ainsi à supporter de nouvelles explications confuses.

Elle se tourna une nouvelle fois vers HARTWICH qui, malgré l'insistance, déclina encore cette offre. Alors, comme elle se croyait habilitée à la place de son mari à donner l'évêché, elle institua GERALD comme évêque d'OLDENBURG. Par bonheur, l'empereur et le duc rentrèrent quelques semaines plus tard, sinon des querelles sanglantes auraient éclaté, car tous les autres prétendants au privilège épiscopal n'acceptaient pas cette souveraineté féminine.

A présent, le chanoine GERALD se dressait en accusateur devant la diète. Les déclarations de la duchesse étaient notées noir sur blanc, et elles furent lues en public. Comme il y était fait allusion à l'amitié de jeunesse avec l'empereur et le duc, FRÉDÉRIC hocha la tête.

" HENRI, remarques-tu que tout ceci est à nouveau envoyé avec des pierres ?" s'écria-t-il plus amusé qu'indigné.

Le regard interrogateur du duc le fit continuer :

" Effectivement, nous sommes de vieilles connaissances, le hobereau GERALD et moi. Il peut se vanter d'avoir reçu un jour des coups administrés par mes propres mains, parce que sa perfidie avait blessé à mort un fidèle serviteur de notre maison."

Le jugement fut vite rendu. FRÉDÉRIC ne se contenta pas seulement de destituer GERALD de ses fonctions, mais il demanda au pape d'ôter sa dignité de chanoine à cet hypocrite faux-dévot, et de le faire entrer comme simple moine dans un quelconque monastère.

Mais, le soir, alors qu'ils étaient assis côte à côte, l'empereur dit en riant à HENRI :

" HENRI, il me semble que ta charmante épouse porte son nom un peu à tort. Il te faudra veiller à ce que la véritable clémence fasse son entrée dans cette belle tête. Il ne pourra pas toujours en aller aussi aisément qu'aujourd'hui."

HENRI soupira. Il avait déjà souvent regretté d'avoir donné la préséance, lors du choix de son épouse, à la beauté sur les dons de l'esprit. Il s'arracha avec effort à ces pensées troubles et demanda à son impérial ami :

" Qu'en est-il de ton mariage à toi, mon FRÉDÉRIC ? J'ai l'impression, qu'au fond, tu n'es pas mécontent que ton union avec RICHIZA la Byzantine n'ait pas lieu ?"

" - J'ai été préservé de cela par ma bonne étoile," répondit pensivement l'empereur. " Je pensais ne pouvoir élever sur le trône impérial qu'une fille d'empereur. Parce que mon ambassade à CONSTANTINOPE a perdu patience à cause de cette attente sans fin, cette dernière m'a abandonné, et il m'est apparu clairement que j'ai été heureusement conduit. Plutôt qu'une compagne élevée dans une croyance étrangère, parlant et pensant différemment, et qui aurait donné un sang étranger à mes enfants, j'ai maintenant une perspective plus judicieuse : demander en mariage, pour la couronner ensuite, BEATRICE, l'héritière de FRANCHE-COMTÉ. Elle est aussi digne d'être aimée qu'elle est belle."

" - Et riche !" s'écria HENRI.

" Oui, et riche," ajoutait tranquillement FRÉDÉRIC. " Mais si mon union est bénie par des enfants, il me faut me préoccuper de leur donner une part d'héritage !"

- IX -

Les cloches de la cathédrale de WORMS sonnaient avec allégresse et annonçaient aux alentours qu'il se produisait un événement d'importance. Les piliers blancs et les arcatures de la vénérable église disparaissaient sous la splendeur des roses qui les revêtaient. L'éclat du soleil, le parfum des roses, le grondement des orgues et le son des cloches s'unissaient en une expression de joie tandis que devant l'autel l'archevêque prononçait la bénédiction du couronnement au-dessus de la tête inclinée et recueillie de l'héritière de Franche-Comté. L'ensemble des dignitaires ecclésiastiques chantaient les répons en murmurant; puis un jubilant chœur d'enfants éclata. L'empereur FRÉDÉRIC s'avança.

Son vêtement était blanc comme celui d'un prêtre; sa barbe rousse flottait et étincelait et, de la couronne impériale, s'échappaient des rayons dorés. Ses mains tremblèrent en prenant sur l'autel la petite couronne de l'impératrice d'Allemagne. Une prière ardente vers DIEU, le Seigneur, s'exhalait de son âme. Il n'avait voué son amour qu'à l'empire, et pensait avoir fait sacrifice de sa vie pour le futur héritage et par là même au peuple allemand, il n'avait d'ailleurs pas encore vu sa fiancée. Et maintenant ? Une impression nouvelle s'était glissée dans son âme. Le charme, la douce ingénuité et l'innocence de sa fiancée avaient d'un seul coup ouvert son cœur fermé jusqu'alors à la beauté féminine. Était-ce possible ? Ce sacrifice pouvait-il lui apporter le plus grand bonheur de sa vie ?

Il s'inclina, une prière sur les lèvres, pour poser la couronne sur les brillantes boucles d'or de celle qui était agenouillée devant lui, puis il se plaça à ses côtés, redevenu maître de ses émotions, pour répéter à l'unisson l'antique et solennelle promesse royale.

Ce n'est pas sans raison que l'empereur BARBEROUSSE est décrit comme l'homme le plus beau de tous les temps. La beauté de son esprit rayonnait de son corps harmonieusement cultivé, dans lequel il n'y avait rien de mièvre ou d'affaibli. Ce corps était ferme, tel une image de la noble chevalerie qui l'animait. Plus rayonnants que tous les bijoux qui ornaient son vêtement et ses armes, ses yeux étincelaient, transfigurés par le grand bonheur qui remplissait son âme.

A ses côtés, se tenait son impériale fiancée, dont la taille harmonieuse atteignait sa poitrine. D'abondantes boucles blondes flottaient autour de son visage finement découpé. Ses yeux, d'un bleu profond, paraissaient non moins rayonnants que ceux de son époux.

On ne peut réellement rien voir d'aussi agréable que ce couple impérial, pensèrent tous les spectateurs, tandis que FRÉDÉRIC, après la célébration du mariage, sortait sur le balcon du château de la ville pour présenter sa jeune épouse au peuple qui les attendait avec impatience. Une exubérante ovation sans fin s'éleva. Emmerveillée, BEATRICE écarquillait ses yeux ombrés de longs cils.

" Comme tous ces gens aiment mon époux !" dit-elle en souriant. FRÉDÉRIC voulut lui répondre, mais des messagers se firent remarquer car ils voulaient parler sans retard à l'empereur. Comme FRÉDÉRIC les faisait diriger vers son chancelier, pour se rendre avec le reste des princes au banquet, les messagers devinrent plus insistants et ils exigèrent d'avoir accès à l'empereur immédiatement. Il s'agissait des ambassadeurs, enfin rentrés de CONSTANTINOPE, apportant comme réponse qu'un mariage entre FRÉDÉRIC et RICHIZA était toujours à l'ordre du jour.

Mais l'abbé WIBALD, qui était parti de son propre chef à la suite des messagers, avait conclu un accord avec l'empereur MANUEL²⁹, l'oncle de RICHIZA, aux termes duquel FRÉDÉRIC devait mériter sa fiancée en participant tout d'abord à une expédition militaire que MANUEL avait l'intention de mener contre l'Apulie. WIBALD avait donné les plus fermes assurances; il prétendait être au mieux avec l'empire et l'empereur. FRÉDÉRIC, scandalisé par le procédé à nouveau déplacé de l'abbé, lui signifia sa disgrâce la plus complète.

Puis il interrogea minutieusement ses messagers, qui lui annoncèrent que des envoyés de l'empereur MANUEL les avaient accompagnés mais étaient restés à SALZBURG quand ils avaient appris le mariage de FRÉDÉRIC. Ils attendaient impatiemment une décision.

" Et bien, qu'ils continuent à attendre impatiemment. L'empereur MANUEL nous a donné un bon exemple des usages dans une cour distinguée. Aussi longtemps qu'il vous a fallu attendre sa décision, aussi longtemps ses envoyés pourront jouir de la belle ville de SALZBURG. Mais cela suffit : aujourd'hui j'ai la tête et le cœur occupés par autre chose."

Et dans une joie rayonnante, l'empereur se retira dans la salle du festin, aux côtés de sa jeune femme.

Pendant trente ans, BEATRICE fit honneur à son nom³⁰, elle fit le ravissement de son époux, de l'empire et de ses enfants.

²⁹ *Manuel Ier Comnène* (1118-1180), empereur byzantin

³⁰ *Beatrice* signifie "bienheureuse"

" En réalité, je devrais m'appeler *le bonheur*," disait-elle souvent, dans l'abondance de son cœur.

Pour elle comme pour son mari, le mariage procurait le bonheur terrestre le plus élevé. Sans jamais exercer d'influence sur le gouvernement, elle s'est toujours tenue fidèlement aux côtés de son époux et l'a soutenu dans les affaires de l'état, selon ses aptitudes.

A peine les festivités terminées, les bruits joyeux éteints, qu'à nouveau s'élevaient dans les pays alentour de grandes et de petites querelles, incitant BARBEROUSSE à reprendre d'une main ferme les rênes du gouvernement.

En premier lieu, FRÉDÉRIC et BEATRICE visitèrent la Souabe et la Franche-Comté, et avec un bonheur juvénile partagé se réjouirent des beautés de la nature ainsi que de l'art et du faste des édifices et des peintures qu'ils virent dans ces pays, et en particulier au château familial de Nüremberg.

Un jour, ils reçurent des nouvelles des ambassadeurs byzantins. Frigorifiés, ils se morfondaient à Salzburg et priaient d'être instamment introduits auprès de l'empereur. FRÉDÉRIC écourta leur attente et les reçut courtoisement, quoiqu'un peu moqueur. La principale mission de leur ambassade était à l'eau, l'empereur étant marié. Simultanément, s'effondrait l'engagement pris par WIBALD de participer à l'opération envisagée contre l'Apulie. Mais les habiles méridionaux tournèrent quand même la difficulté en insistant sur le fait que la bonne entente avec la cour de Constantinople dépendait de la participation de l'empereur à l'expédition militaire. FRÉDÉRIC ne se laissa toutefois pas troubler le jugement aussi facilement. Calmement et clairement, il expliqua à ces messieurs qu'il ne pouvait être question pour sa part que d'une amicale obligeance; ils devaient maintenant rentrer chez eux, et FRÉDÉRIC les fit accompagner par son chancelier STEPHAN, un homme intelligent qui possédait bien leur langue, et qui leur donnerait plus amples renseignements.

STEPHAN avait pour mission secrète de ne consentir à aucune entente à caractère obligatoire, et de tenir l'empereur au courant de toutes les tractations de la cour de Constantinople. FRÉDÉRIC ne souhaitait pas que se détériorent les relations avec le grand empire, mais s'efforçait de n'avoir à entrer en campagne qu'à cause d'un conflit ouvert.

Dès que les diplomates furent partis, FRÉDÉRIC se tourna à nouveau vers les affaires bavaoises. Le BABENBERGER avait bien mérité une sanction pour sa présomption, mais le vieux prince, qui était l'oncle de FRÉDÉRIC, lui faisait de la peine. L'empereur CONRAD lui-même ne lui avait transmis que le gouvernement de la Bavière, sans lui donner le duché en fief, et donc toutes les revendications de JASOMIRGOTT étaient injustifiées. Mais ce n'était pas facile pour lui de se voir brutalement privé de toute souveraineté. FRÉDÉRIC avait longuement réfléchi à la manière dont il pourrait compenser cela. A présent, il pensait avoir trouvé un moyen.

Au début de l'hiver, il appela à nouveau les princes allemands à Regensburg. Tous vinrent. Seul BABENBERGER monta son camp hors de la ville, et il envoya un message exigeant que le neveu se rende chez l'oncle. On fut outré, et on était convaincu que l'empereur ne laisserait pas passer un tel langage. Mais c'est qu'on ne connaissait pas suffisamment son amour de la paix.

" En réalité, il a raison, je suis le plus jeune," dit BARBEROUSSE. " Allons donc à lui."

Et, à la tête d'un nombre considérable de princes, il se rendit dans le camp du vieillard rancunier. Il le salua amicalement et l'invita à prendre part à la cession des princes.

Mais alors que BABENBERGER pensait qu'il allait maintenant exploiter l'avantage acquis et qu'il proposait de débattre sur le champ des questions à résoudre, il fut déçu.

" Ce n'est malheureusement pas possible, mon cher oncle. L'empereur n'est pas ici et sans lui nous ne pouvons rien décider. Seul ton neveu est venu pour témoigner au plus âgé le respect qu'il lui doit." Telle fut la réponse de BARBEROUSSE.

BABENBERGER fut obligé de céder, et il parut le lendemain parmi les princes pour délibérer. FRÉDÉRIC expliqua par un clair exposé ses conceptions au sujet de l'affaire bavaroise. Un héritage doit échoir à l'héritier et non à un autre. Par contre, un remaniement serait possible. La Marche d'AUTRICHE et les fiefs qui lui sont rattachés étaient jusqu'à présent associés à la Bavière. L'empereur, avec l'accord des princes, les détachait pour former un nouveau duché, le duché d'AUTRICHE, qu'il conférerait à BABENBERGER et à son épouse. Certes, c'était la première fois qu'en territoire allemand un duché était conféré à une femme, mais FRÉDÉRIC pensait qu'à cause de l'âge de BABENBERGER ce fief risquait de devenir rapidement vaquant, et deviendrait dès lors un motif de querelles. Il voulait prévenir cela; il alla même plus loin en étendant les droits de succession aux descendants féminins, car BABENBERGER n'avait que des filles.

HENRI le LION avait peine à se défaire de la Marche d'Autriche, car elle constituait un pays tampon entre la Bavière et la Hongrie, mais il s'inclina pour parvenir enfin à la paix et à la souveraineté incontestée sur la Bavière. Afin que cette conciliation s'établisse vraiment, BARBEROUSSE fit jurer aux princes une paix territoriale de plus d'une année, jusqu'à la Pentecôte, qui fut respectée de façon unanime.

FRÉDÉRIC avait ainsi accompli de grandes choses. A l'intérieur de son puissant empire régnait une concorde qui n'avait pas été obtenue par les armes, et qui de ce fait s'enracinait fermement. La vieille animosité entre Welfes et Waibling semblait enterrée pour de bon.

- X -

Désormais, BARBEROUSSE pouvait enfin exaucer la prière de son épouse, qui souhaitait visiter son pays natal. En tous lieux, le couple impérial était reçu avec une touchante allégresse. FRÉDÉRIC avait le cœur en fête car il sentait que c'était une pure intuition et non un froid calcul qui inclinait vers lui tous ces gens. Il aurait séjourné là encore davantage, si de l'agitation dans le Nord de son empire ne l'avait rappelé.

Le petit peuple des Danois ne voulait plus laisser son Eglise sous la souveraineté de l'archevêché de HAMBOURG, par lequel elle avait été fondée. L'évêque ESKIL von LUND se manifesta en tant que porte-parole et, se référant à la diversité des langues et des peuples, réclama cette souveraineté pour lui-même. Comme Hambourg appartenait aux territoires du LION, le belliqueux HENRI ne fut pas long à en venir aux implications militaires. Il ne lui plaisait guère de vivre en paix, il avait besoin de combats et de querelles. Peu lui importait le motif pour qu'il tirât l'épée.

Ainsi accueillit-il chez lui SVEN que l'empereur avait institué roi du Danemark lorsque celui-ci, qui était un faible, dut fuir devant le légitime héritier KNUD et son fils WALDEMAR. Ceux-ci jouissaient au plus haut degré de l'amour du peuple, ce qui les poussait à combattre pour leur droit. SVEN demanda l'appui de HENRI le LION qui le lui accorda, et il partit aussitôt avec une armée vers le Danemark.

Mais là, HENRI comprit son erreur. Personne ne voulait rien savoir de SVEN, personne ne le reconnaissait comme roi. Pour ne pas manquer à son engagement, HENRI essaya de partager le pays entre les trois prétendants à la couronne, et le peuple donna son accord.

Mais, à peine HENRI avait-il quitté le Danemark que le perfide SVEN faisait assassiner KNUD. Grâce à la fidélité de ses serviteurs, WALDEMAR évita de justesse un semblable destin. Il appela aux armes tous ses fidèles et battit SVEN dans un combat sanglant. SVEN mourut en s'enfuyant.

La souveraineté du Danemark échet alors à WALDEMAR, qui entendait rendre au pays la paix et le bien-être. Il se tourna aussitôt vers l'empereur allemand, lui jura allégeance et fidélité, et obtint que l'autorité laïque et spirituelle soient réunies entre ses mains.

Tandis que les agissements guerriers prenaient fin dans le Nord, FRÉDÉRIC se voyait contraint d'entrer en campagne contre la POLOGNE, qui par son agitation intérieure permanente, constituait une menace pour l'Est de l'empire. L'armée du roi de Pologne fut rapidement soumise. Celui-ci fut obligé de jurer à nouveau sa vassalité à l'empereur et à l'empire. FRÉDÉRIC l'aida également à améliorer la situation générale en POLOGNE, de telle sorte que le peuple fut soulagé.

Sitôt cette affaire mise en ordre, arrivèrent de LOMBARDIE de mauvaises nouvelles. MILAN, qui avait encore dressé sa vieille prétention, s'efforçait d'amener sous sa domination toute la Lombardie et cherchait à se libérer de la souveraineté allemande. Elle cherchait à édifier un solide rempart qui séparerait FRÉDÉRIC de ROME et du reste de l'ITALIE. La réponse de FRÉDÉRIC fut une déclaration de guerre adressée à MILAN.

Mais avant de partir châtier les présomptueux, il convoqua encore une diète à WÜRZBURG où parurent les ambassadeurs de nombreux pays : Italie, Hongrie, Angleterre, Constantinople, Franche-Comté. Tous apportaient des présents et des requêtes, tous rendaient

hommage au grand empereur. FRÉDÉRIC était vraiment le maître de l'Europe, non par la force des armes, mais par sa sagesse, son équité, son désintéressement et la pureté de sa volonté.

En premier lieu, il fallut assurer la périlleuse position de VLADISLAV, duc de BOHEME; car tant que quelque part dans l'empire une quelconque querelle pouvait trouver à s'envenimer, il ne pouvait pas partir guerroyer au loin.

VLADISLAV, frère du roi de POLOGNE, se voyait constamment menacé par celui-ci, qui supposait qu'un duc de Bohême devait être un vassal du roi de Pologne. Sans tergiverser, FRÉDÉRIC fit de la Bohême un royaume avec des droits et des compétences bien fixés, et VLADISLAV, de même que son frère, dut promettre de faire la paix. Afin qu'il leur fut plus facile d'y parvenir, FRÉDÉRIC ordonna que la majeure partie des forces armées de Pologne et de Bohême l'accompagne dans son expédition en Lombardie.

L'ITALIE et CONSTANTINOPE portaient plainte simultanément l'un contre l'autre, et désiraient tous deux avoir FRÉDÉRIC pour allié. Tandis que les envoyés de ROME paraissaient irréprochables et faisaient tout pour convaincre l'empereur de leur bonne volonté, les Grecs se rendaient odieux par leur attitude arrogante. Plusieurs fois, l'empereur dut leur montrer leurs limites, et finalement il dut les menacer de les renvoyer chez eux en disgrâce s'ils ne parvenaient pas à trouver un ton convenable envers l'empereur allemand. Cela fit un peu d'effet, mais BARBEROUSSE, se fondant sur leur attitude, refusa de satisfaire leur demande. Il promit de revoir la question de plus près à son retour de l'expédition de MILAN, et de leur donner entre temps un interlocuteur de confiance avec lequel des pourparlers n'engageant à rien pourraient être ébauchés.

Pour cet emploi, l'abbé WIBALD de STABLO fut nommé, car il importait à FRÉDÉRIC que pendant son absence d'Allemagne il soit tenu aussi éloigné que possible. Dans la lettre qu'il lui donna à remettre à l'empereur byzantin, il insistait sur les conséquences des négociations ce qui empêchait WIBALD de causer trop de dommages.

Et il restait encore une affaire à traiter à la diète. Le roi hongrois GEISA s'inquiétait du fait que son frère STEPHAN convoitait la couronne royale, et il sollicitait donc l'assistance de l'empereur. L'amour du peuple allait davantage vers le frère, STEPHAN, car le plus jeune et le plus aimable des deux. Mais GEISA espérait que l'empereur, même s'il ne lui venait pas directement en aide, le dégagerait de sa participation à l'armée, en raison des troubles en Hongrie. Cependant, l'empereur ne pouvait entreprendre son expédition qu'avec la certitude qu'aucune querelle ne puisse survenir entre ces princes fougueux. Ainsi obtint-il de bonne grâce que GEISA envoie cinq cents Magyares, en échange de quoi il assumait la médiation entre GEISA et STEPHAN. Ce qui n'était pas chose aisée car STEPHAN ne voulait renoncer à aucun avantage. Enfin, il accepta de s'éloigner et de séjourner quelques années à la brillante cour byzantine, où son frère pourvoirait à son entretien. Avec cette affaire également, un arrangement fut trouvé qui assure en premier lieu la paix.

Les ambassadeurs de tous les souverains parurent avec de riches présents, les plus précieux provenaient du roi HENRI II d'ANGLETERRE. Comme ce dernier avait prétendu un temps affirmer sa souveraineté des deux côtés du Pas de Calais, mais qu'il craignait que le roi LOUIS VII s'allie à BARBEROUSSE et qu'ils menacent ainsi sa légitimité, il tenait à rechercher les faveurs de l'empereur allemand. Dans sa lettre, il s'avançait jusqu'à écrire que d'indissolubles liens d'amitié et d'amour unissaient le peuple allemand et le peuple anglais; et que comme FRÉDÉRIC était le plus âgé, il pouvait commander en ANGLETERRE, lui, HENRI, saurait obéir. BARBEROUSSE, imaginant bien que ces affirmations étaient

fallacieuses, ne voyait pourtant aucune raison de les repousser, et les envoyés prirent congé en exprimant leur soumission la plus totale.

Les ambassadeurs de Franche-Comté présentèrent toutes sortes de plaintes et de griefs qui ne pouvaient trouver de solution sans intervenir sur place, c'est pourquoi FRÉDÉRIC leur promit de se rendre à BESANÇON et d'y tenir audience de justice. Avant le début de l'hiver, ce projet fut mené à bien. Les envoyés de différents pays qui demandaient son aide affluèrent; parmi eux, deux légats du pape se firent particulièrement remarquer en présentant une réclamation du pape contre l'empereur.

Elle concernait l'évêque ESKIL de LUND qui avait été attaqué par des voleurs de grand chemin lors de son retour de Rome, et gardé prisonnier jusqu'au paiement d'une rançon. Le pape avait alors ordonné à l'empereur de s'occuper de ce cas. FRÉDÉRIC, néanmoins, ne s'était pas empressé outre mesure de résoudre cette affaire. ESKIL avait mené de façon peu civile la sécession de l'Eglise danoise. Mais le pape croyait voir dans cet attermoiement un aveu : FRÉDÉRIC aurait peut-être commandité ce guet-apens pour se venger d'ESKIL. Il ne connaissait vraiment pas BARBEROUSSE dont les méthodes directes dédaignaient de tels procédés. De plus, ESKIL se plaisait dans le martyre, et il interdisait que l'on paye une rançon, on ne devait que prier pour lui. Après cela, l'empereur ne se donna plus aucun mal à son égard.

Bien que l'assemblée de BESANÇON ne dût être consacrée qu'aux affaires régionales, l'empereur reçut cependant les deux légats du pape de la plus amicale manière; mais dès leurs premiers propos, ils manifestèrent un état d'esprit bien différent. Ils lurent à haute voix un écrit d'ADRIEN dans lequel l'empereur était mis en question avec animosité. Il accusait l'empereur de manquer à son obéissance envers le très Saint-Père, qui était toujours allé vers lui avec bonté et bienveillance. L'empereur se devait de considérer tout ce dont il était redevable au pape, et en premier lieu la couronne d'empereur d'Allemagne.

A ces mots, un vacarme assourdissant s'éleva au point que les légats ne purent poursuivre leur lecture. Les princes allemands criaient, les Welsches étaient en rage, Le chancelier POLEN jeta de l'huile sur le feu en proclamant :

" De qui d'autre que du pape FRÉDÉRIC a-t-il reçu la dignité impériale ?"

Alors OTTO von WITTELSBACH s'élança vers lui l'épée à la main, et l'aurait tué si FRÉDÉRIC n'avait pas immédiatement rétabli le calme. Il ordonna aux légats de regagner à l'instant leur auberge, et de repartir vers Rome dès le lendemain matin.

Mais il était à peine possible aux légats de se montrer dans la rue. Avec la rapidité de l'éclair, la nouvelle de ce qui s'était passé dans la salle s'était répandue dans le peuple qui s'indigna au plus haut point. RAYNALD, le chancelier de l'empereur et le duc HENRI durent accompagner les légats afin qu'il ne leur arrive rien.

En chemin, le LION proposa qu'à cette occasion les bagages des envoyés du pape soient fouillés, ce qui fut fait malgré les vociférations des Italiens. On mit au jour de nombreuses lettres du pape aux différents princes allemands de l'Eglise, dans lesquelles la personne de l'empereur était attaquée de la plus grossière façon. En outre, la confiscation de biens d'église et de bijoux était décrétée. Hormis cela, on trouva quantité de lettres vierges et signées que les légats pouvaient compléter à leur gré.

Le duc HENRI confisqua le tout et en rendit compte à l'empereur. Aussitôt, les deux légats furent reconduits à la frontière, pour être certain qu'ils aient quitté l'Allemagne. Puis il fit rédiger un avis au sujet de l'incident, qu'il fit proclamer. Il publia en outre un édit par lequel il limitait les trop fréquentes requêtes adressées aux papes, et il précisait simultanément que les pèlerinages vers Rome ne pouvaient être entrepris qu'après approbation de dignitaires ecclésiastiques.

Les affaires bourguignonnes furent rapidement traitées. Les nobles qui régissaient leurs biens et leur château en toute indépendance lui rendaient hommage; partout où il se rendait, il trouvait confiance et amour.

Il avait été projeté que FRÉDÉRIC rencontrerait le roi des Français LOUIS à la frontière des deux pays. Mais LOUIS, en entendant parler de la marche triomphale de BARBEROUSSE, rassembla en secret une armée et se rendit avec elle à la frontière. FRÉDÉRIC eut vent de cette attitude hypocrite, et, dans une lettre glaciale, regretta que d'importantes affaires d'état le rappellent dans son empire prématurément; aussi n'aurait-il plus l'occasion de saluer le roi des français avant son expédition vers Milan.

Les légats du pape avaient entre temps regagné Rome, et ils se plaignirent des traitements ignominieux qu'ils avaient subis. La cour papale se partagea alors en deux camps, l'un prenant parti pour les légats, l'autre murmurant que les légats avaient manqué d'habileté et qu'ils avaient inutilement irrité l'empereur.

Le pape, se sentant humilié, rédigea une lettre aux évêques allemands où il portait plainte contre l'empereur et où il concluait qu'il attendait d'eux qu'ils rendent ce dernier attentif à ses devoirs envers le pape. Il attendait beaucoup de cette démarche, mais elle resta stérile. Comme un seul homme, les évêques allemands firent cause commune. Et alors que la lettre du pape était rédigée en langage frustré et pleine d'expressions disgracieuses, la réponse des évêques témoignait d'une haute culture et d'un penser pur. Elle reprochait avec audace au pape l'indignité de la lettre qu'il avait fait lire à BESANÇON; précisant que ni l'empereur ni les princes n'étaient accoutumés à un tel langage, qui ne trouverait jamais de répondant en pays allemand. Ensuite, les évêques examinaient en termes modérés les différents incidents imputés à l'empereur, et conseillaient au pape d'adresser sans délai à FRÉDÉRIC une lettre plus courtoise, afin de faire oublier la fâcheuse impression laissée par la précédente.

Ainsi, le pape n'était pas parvenu à semer la discorde dans l'empire allemand. Quand, à la Pentecôte, FRÉDÉRIC rassembla ses troupes à LECHFELD, il put ensuite quitter l'Allemagne avec la certitude que l'union et la concorde régnaient partout.

En arrivant à cheval au camp de LECHFELD, OTTO von FREISING alla prier l'empereur de le dispenser de participer à l'expédition, car il était souffrant.

OTTO étant plus un érudit qu'un chevalier, l'empereur se priva de bonne grâce de sa compagnie. Mais un autre motif poussait OTTO à s'adresser à l'empereur, il avait une doléance à formuler contre le LION. Il y a fort longtemps, l'Eglise de FREISING avait fait bâtir un pont sur l'ISAR par lequel s'acheminaient les transports de sel de la Haute-Bavière, et elle y prélevait des droits de douane. Lorsque HENRI redevint duc de Bavière, il fit démolir le pont sous le motif que cette route et la douane appartenaient au souverain. Un nouveau pont, plus solide, fut érigé près de MÜNICH, ainsi qu'un marché et une perception. C'est pourquoi l'Eglise se sentait lésée.

FRÉDÉRIC contint avec peine un sourire : toujours la même chanson ! Tout tournait encore autour de l'argent et de la puissance. Mais, en pareil cas, la souveraineté d'HENRI devait être confirmée car il avait raison : route et douane appartenaient bien au duc souverain. Mais l'évêque OTTO fut indemnisé, son Eglise n'eut à payer au duché qu'un tiers des impôts et elle reçut par contre un tiers des droits de douane, soigneusement comptabilisés et prélevés à Munich.

Puis, quand toute tractation fut terminée, le LION surgit avec une requête.

" FRÉDÉRIC, tu as avec toi suffisamment de princes et de soldats, laisse-moi rester au pays !"

L'empereur s'était attendu à tout sauf à la défection de son frère d'arme.

" Serais-tu déjà las du combat, HENRI ?" demanda-t-il.

" - Non," rétorqua HENRI," mais il me semble qu'il y aura du travail pour moi ici. Dès que mes voisins me sentiront au loin, ils assailliront mes territoires et nous aurons des conflits en pays allemand avant d'en avoir fini avec la Lombardie."

" - J'avais particulièrement compté sur toi pour cette campagne," reprit BARBEROUSSE. " Ton nom est redouté depuis que tu as si furieusement combattu à Rome."

Mais HENRI maintint sa demande.

" Peut-être te réjouiras-tu de ce que je sois resté au pays. Je maintiendrai l'ordre dans l'empire; je te le promets."

" - Et bien, si tu penses ne pas devoir venir, il me faudra partir sans toi."

Les adieux furent brefs mais cordiaux.

Ce fut un cortège sans fin qui se mit en chemin : nobles chevaliers et soldats aux armures étincelantes, armes magnifiques, oriflammes flottant au vent et superbes montures.

La marée humaine se déversa par le BRENNER³¹ dans la plaine de Lombardie, avec à l'avant-garde le roi de BOHEME et ses hordes sauvages. Là où elles passaient, elles répandaient l'épouvante, incendiant et détruisant, volant, pillant outre mesure. Rien d'étonnant à ce que ces Bohémiens fussent précédés de la réputation de mangeurs de chair humaine et de buveurs de sang ennemi.

Le pape ADRIEN apprit cela avec inquiétude. Si BARBEROUSSE avait levé une armée si impressionnante, il se pourrait bien qu'il soumette MILAN puis gagne alors le Sud pour châtier le pape envers lequel il était encore fâché. Mais en ADRIEN, la sagesse prévalait. Il fit ce que les évêques allemands lui avaient conseillé, et il envoya à l'empereur une lettre humble dans laquelle il s'excusait et promettait solennellement de ne plus empiéter sur les pouvoirs impériaux; il attestait conserver intacts l'honneur et les droits du Saint Empire Romain Germanique.

Cette missive du pape fut acheminée par deux cardinaux pondérés, et elle atteignit son objectif. FRÉDÉRIC promit d'oublier le passé et d'essayer de bien s'entendre avec le pape. Les légats ne purent obtenir davantage mais ils s'estimaient contents d'avoir trouvé une oreille attentive.

Pour FRÉDÉRIC, le moment de prévenir les villes lombardes de son arrivée était venu. Il lui déplaisait de surgir par surprise devant les portes de ces cités qui ne se seraient peut-être pas révoltées contre lui si elles n'y avaient pas été obligées. Il choisit comme ambassadeur son chancelier RAYNALD, un homme sagace et éloquent, dévoué inconditionnellement à

³¹ *Brenner* : col des Alpes unissant le Tyrol autrichien et l'Italie (1370m d'alt.)

l'empereur. Issu de l'Eglise, RAYNALD s'était entièrement voué à l'art de la politique, mais il avait conservé par ailleurs un esprit ouvert et un cœur sensible à tous les Beaux-Arts, ce qui constituait un trait commun l'unissant à son seigneur impérial. Le second ambassadeur était OTTO von WITTELSBACH, le porte-étendard de l'empereur.

FRÉDÉRIC ne pouvait choisir de meilleurs émissaires. Leur beauté et leur noblesse faisaient incliner le cœur des Italiens. Leur pureté les garantissait des embûches avec lesquelles les intrigues et les stratagèmes cherchaient à les détourner de la voie droite. Escortés par une petite suite, ils allaient de ville en ville annonçant partout l'arrivée de l'empereur et demandant:

" Qui êtes-vous, AMIS ou ENNEMIS ?"

Celle qui se prétendait amie devait jurer qu'elle souhaitait servir fidèlement l'empereur en tant que vassale. Mais qui se déclarait ennemie -et quelques petites villes se rebellaient- était attaquée. Une armée était alors concentrée dans les environs et elle harcelait intensivement la bourgade révoltée jusqu'à sa reddition. De plus, les hordes de WLADISLAW détruisaient jusqu'au ras du sol les villes qui osaient résister à l'empereur.

Un délai de réflexion fut concédé à MILAN. Lorsqu'il fut écoulé, FRÉDÉRIC encercla la ville. On était au début du mois d'Août, et il faisait une chaleur étouffante. Rapidement, les vivres vinrent à manquer, l'eau se fit rare et des épidémies se déclarèrent. Après huit jours de siège, les fiers Milanais se montrèrent prêts à conclure la paix.

Le traité que FRÉDÉRIC signa avec MILAN avait été soigneusement préparé. Il importait surtout d'aider la Lombardie. MILAN devait s'engager à reconstruire tous les endroits qu'elle avait elle-même détruits, et ils étaient nombreux. De plus, il lui fallut libérer tous les prisonniers lombards, dont certains languissaient depuis déjà dix ans dans les cachots. Une forte amende lui fut en outre imposée, mais payable par petites fractions étalées dans le temps. Cette rançon ne couvrait pas les dépenses de l'armée, et de loin, mais FRÉDÉRIC ne voulait pas pressurer les vaincus; les princes se sentaient si étroitement liés à lui que tout désir personnel s'effaçait.

Dès que Milan eut donné satisfaction à ses vainqueurs, et que la paix eut été fêtée bruyamment, FRÉDÉRIC aurait pu rentrer en son pays. Mais il avait le projet de reconstruire l'Italie intérieure complètement ruinée et d'y restaurer la paix. Il convia par conséquent tous les grands d'Italie à une diète à RONCAGLIA

Ils accoururent de tous côtés, rendant hommage, réclamant leurs droits et se plaignant. Des journées durant, BARBEROUSSE eut à entendre et à arbitrer. Il fit la promesse de remettre en vigueur les anciennes lois et les nobles durent s'engager à veiller à ce que cela s'accomplisse. Pour la réhabilitation des anciennes législations, il prit en considération premièrement le conseil des princes et des nobles italiens, mais il se fit également aider par les municipalités de façon à ce que chacun en définitive ait le sentiment que ce code de lois était son œuvre personnelle et qu'il avait dorénavant à l'observer. Milan proposa que l'empereur nomme dans chaque ville de quelque importance des hommes lui étant fidèlement dévoués comme ses représentants, qui rendraient la justice en son nom et veilleraient au respect des lois.

Mais les villes qui n'avaient pas participé à l'élaboration des lois, comme GENEVE, s'y opposèrent. Ce n'est qu'après un siège rude que Genève se soumit. D'autres refusèrent de reconnaître le représentant impérial bien que FRÉDÉRIC n'eut pas placé à ce poste un Allemand mais l'ait fait élire par la bourgeoisie, et selon l'importance et l'étendue de la ville, qu'il en ait même institué deux ou trois conjointement.

Alors, l'empereur décida que là où on s'opposait à l'instauration d'un représentant, la ville verrait ses tours de défense rasées et réduites à une hauteur de deux coudées³², et que les douves seraient comblées. Cela fit effet immédiatement presque partout, et l'empereur, satisfait de ce qu'il avait obtenu, se préparait à se retirer avec son armée lorsqu'il apprit que MILAN était à nouveau en rébellion ouverte et que la ville opprimait les petites bourgades fidèles à FRÉDÉRIC. Il lui fallut donc se diriger vers la ville déloyale.

Il convoqua tout d'abord les ambassadeurs des Milanais pour les questionner sur les raisons de cette trahison alors qu'ils avaient juré fidélité sans condition. Ils répondirent :

" Nous avons effectivement juré, mais nous n'avons pas promis de tenir ce serment !"

Parce qu'il haïssait toute duplicité, FRÉDÉRIC se mit en colère et ne voulut plus avoir de ménagement pour la ville. Il fit détruire la campagne sur une vaste zone autour d'elle de manière à la menacer de famine, qu'il tenait pour sa meilleure alliée. Il fit ensuite démolir à ras de terre la petite ville de CREMA qui se proclamait partisan acharné de Milan.

Milan pour sa part combattait avec des moyens troubles, les attentats à la vie de l'empereur se succédaient; ce fut tantôt un prestidigitateur ambulancier qui divertissait tout le camp durant la journée, tantôt un vulgaire tueur, qui avaient assailli l'empereur lors d'un moment d'inattention. Mais bien que ces plans fussent sournoisement combinés, la vie de l'empereur semblait intouchable; il ne lui arriva rien. Il advint aussi qu'un vieux médecin, attaché depuis longtemps à la suite de FRÉDÉRIC et fort considéré, versa du poison dans la soupe qui devait être présentée à l'empereur dans une assiette en or. Quand le serviteur qui la portait pénétra dans la salle, un petit chat se faufila entre ses jambes et lui fit perdre l'équilibre, l'assiette tomba et la soupe se répandit sur le sol. La petite bête se jeta aussitôt pour laper le succulent bouillon mais, au bout de quelques instants, elle se coucha sur le flanc, frissonna et mourut.

C'est à cette époque-là que des légendes commencèrent à circuler dans le camp, selon lesquelles BARBEROUSSE était protégé par les dieux, et par DONAR en personne.

Les combats contre MILAN durèrent plus de quatre années, elle continuait à attaquer et à détruire les bourgs et les villes lombardes. Même l'incendie qui se déclara dans la maison d'un noble milanais et qui réduisit en cendres une grande partie de la ville ne la contraignit pas à capituler. FRÉDÉRIC aurait probablement mit fin rapidement à ce conflit, mais une querelle à cause du pape retint son attention et ses forces, et il ne procéda pas à une véritable attaque décisive de Milan.

Et lorsqu'il put enfin se consacrer entièrement à cette affaire, la ville était à bout. L'effet de la dévastation des champs alentour devenait efficace, les bourgeois commençaient à ressentir la faim et ils résistaient aux nobles, exigeant de tenter de faire la paix avec l'empereur.

Mais BARBEROUSSE ne voulut plus rien entendre. Milan l'avait trop amèrement déçu. Il exigea une entière soumission et l'évacuation de la ville; ce qui fut fait. Pâques approchait quand nobles et bourgeois, avec armes et bagages, hommes, femmes et enfants quittèrent leur ville sévèrement endommagée pour trouver asile ailleurs. Auparavant, tout Milanais de plus de douze ans dut jurer fidélité à l'empereur. Après cela, BARBEROUSSE rentra dans la ville avec son armée.

Pour les princes, il y avait une évidence : MILAN devait être détruite. Elle avait donné l'exemple : chaque ville lombarde qu'elle avait conquise, chaque localité, avait été rasée.

³² environ un mètre

FRÉDÉRIC, qui aurait préféré venir en aide aux vaincus, dut donner raison aux princes lorsqu'ils demandèrent que Milan soit humiliée de la même manière afin qu'elle ne puisse se relever avant longtemps. Dans son conflit intérieur, FRÉDÉRIC eut l'idée d'une issue. Il fit annoncer qu'il remettait la ville de Milan telle qu'elle était aujourd'hui à celles des villes lombardes qui avaient subi l'arbitraire et la violence des Milanais. Ainsi, les habitants de LODI, COME, CREMONE et de quelques autres villes se précipitèrent sur les murs abandonnés et les endommagèrent de la plus effroyable façon. Même le fameux campanile fut jeté à bas, et si maladroitement qu'il défonça la coupole.

L'empereur chevaucha avec les siens vers PAVIE, ils s'aperçurent que depuis des jours ils n'avaient pas entendu son rire. Ce qui préoccupait l'empereur si intensément, et depuis plusieurs années, c'était l'attitude du pape à son égard. ADRIEN craignait la puissance toujours plus prospère de l'empereur allemand, qui se nommait ainsi que son prédécesseur "Empereur romain germanique". Le pape discernait dans ce titre un grand péril pour les états de l'Eglise; car, si FRÉDÉRIC se considérait comme empereur de Rome, le rôle d'ADRIEN serait vite affaibli. Mais comment s'opposer à cela ? L'époque où il aurait pu débattre de ces choses ouvertement avec FRÉDÉRIC était révolue, trop de déloyauté de sa part avait creusé un abîme infranchissable. Il ne lui restait rien d'autre que la persistance dans la voie choisie : accumuler félonies et intrigues.

La guerre avec Milan arriva à point nommé. Il fit savoir à la ville qu'elle accomplissait une œuvre agréable à DIEU en châtiant l'Allemand. Il essaya également de dresser d'autres villes lombardes, et il s'allia lui-même aux Grecs contre BARBEROUSSE. Cette alliance n'eut pas plus d'effet que le soulèvement en Lombardie. Alors il écrivit à FRÉDÉRIC pour tenter d'exiger de lui qu'il ne s'immisce jamais dans les affaires de la ville de Rome et qu'il n'y envoie aucun message sans l'assentiment préalable du pape. Il ne devait exiger aucun serment de fidélité des princes italiens de l'Eglise, ni ne tenir résidence, ne fusse qu'une nuit, dans un palais épiscopal. La lettre se poursuivait sur le même ton. Afin qu'elle soit plus vexante, il la fit remettre à l'empereur non pas par un légat mais par un vagabond déguenillé. On peut supposer qu'ADRIEN ne maîtrisait plus ce qu'il faisait, épuisé qu'il était par les cabales permanentes des bouillants méridionaux avec lesquels, en tant qu'Anglais, il ne s'entendait pas.

Mais, là encore, il manqua le but recherché. Le contenu de la lettre n'éveilla que le mépris et ne poussa pas BARBEROUSSE, comme l'aurait voulu ADRIEN, à entrer en guerre contre Rome. L'empereur fit écrire par son chancelier une lettre rectifiant tous les points selon le droit. Toutefois, recourant à un ancien usage, il fit adresser la parole au pape en employant le *tu* au lieu du *vous*. Sur ce, ADRIEN se tourna vers les évêques allemands, mais à nouveau en vain. Et, avant que des suites plus fâcheuses de cette rupture entre l'empereur et le pape n'aient pu s'envenimer, rupture à peine guérissable, ADRIEN mourut subitement, de façon imprévisible.

L'élection du successeur du pape refléta la situation de déchirement dans laquelle se trouvait maintenant l'Eglise. Tandis que les cardinaux de bonne volonté élisaient le cardinal Octave sous le nom de pape VICTOR IV, le parti adverse réclamait à corps et à cris la nomination du chancelier ROLAND qui, loin de Rome, fut consacré en tant que pape ALEXANDRE III. Il y avait deux papes et ce schisme néfaste se propagea dans l'Eglise et les peuples : chacun des papes excommuniait l'autre et ses partisans.

Il fallait que cette situation inacceptable prenne fin le plus rapidement possible. Les évêques et les cardinaux se tournèrent vers l'empereur auquel, en vertu d'un ancien droit, incombait le devoir d'intervenir en pareil cas. Mais il répugnait à BARBEROUSSE de se déterminer suivant sa seule intuition personnelle, d'autant plus qu'il s'agissait de la personne du

chancelier Roland, un de ses adversaires. Par conséquent, il convoqua à Pavie tous les dignitaires de l'Eglise pour mettre en lumière au cours d'un synode les prétentions des deux partis. Par une grande majorité, les voix allèrent au pape VICTOR IV, et ALEXANDRE III fut convié à renoncer à toute prétention. Sa réponse fut le bannissement de l'empereur allemand, qu'il prononça de la petite ville où il s'était enfui; cela n'eut aucun effet.

ROLAND essaya de s'y prendre autrement. Comme il était familier des cours européennes, il sema dans l'ombre de l'animosité contre BARBEROUSSE, et il ne craignit point d'employer toutes sortes de ruses pour cela. Il savait que le roi HENRI d'ANGLETERRE gardait le regret des châteaux et bourgs fortifiés français qu'il lui avait fallu céder au roi LOUIS. ROLAND appuyait ses projets sur ce regret. LOUIS avait déjà placé dans la balance sa fille MARGUERITE, qui était fiancée au fils du roi d'Angleterre, âgé de trois ans. MARGUERITE devait apporter en dot les châteaux. Alors, en tant que pape, ALEXANDRE proposa de donner la bénédiction nuptiale aux deux enfants de deux et cinq ans, si les pères acceptaient de le protéger de BARBEROUSSE. Les princes acquiescèrent et le mariage fut célébré. MARGUERITE vint à la cour de Londres pour y être éduquée. Mais peu à peu les souverains reconnurent l'indignité du chancelier ROLAND à la tête de l'Eglise chrétienne, et ce qu'ils avaient accepté pour leurs enfants leur apparut comme une faute. Ils se décidèrent alors à apporter leurs suffrages au pape VICTOR, à marquer ALEXANDRE au fer rouge en tant qu'usurpateur et à déclarer par conséquent non-valable le mariage de leurs enfants. Impuissant, ROLAND dut voir son édifice si intelligemment bâti tomber en poussière.

Le schisme dura encore quelque temps, puis VICTOR fut reconnu et put gérer en paix quelques années les affaires de l'Eglise avant de mourir.

Après la destruction de MILAN, BARBEROUSSE ne s'attarda pas en Italie. Il regagna rapidement l'Allemagne avec une partie de son armée tandis qu'il confiait à plusieurs princes et archevêques le soin de régler les affaires lombardes.

Durant son absence, HENRI le LION avait conduit les affaires du gouvernement, bien qu'il n'en eût pas reçu la responsabilité officiellement. Et toutes ses actions et ses initiatives correspondaient si bien aux intentions de FRÉDÉRIC, que même ces années de séparation renforcèrent leur lien d'amitié. Mais maintenant, c'est HENRI qui priait son ami de l'aider dans ses propres affaires. Son épouse CLEMENCE n'était pas devenue plus sage ni plus prudente avec les années, mais au contraire plus futile et plus orgueilleuse. De leur mariage étaient nés deux enfants, un garçon qui mourut peu après la naissance et une fille, GERTRUDE. Ils n'attendaient plus d'enfant et HENRI, le prince allemand le plus puissant, aspirait à avoir un fils pour héritier. FRÉDÉRIC, qui attendait un successeur pour son trône depuis plusieurs années, comprenait aisément ce désir.

De plus, il aurait bien souhaité qu'HENRI l'agité ait une épouse qui lui rende agréable le repos dans le cercle familial. Aussi promit-il, aussi inhabituel que cela puisse paraître à cette époque, de pourvoir à l'annulation du mariage.

La raison fut vite trouvée : CLEMENCE avait un lien de lointaine parenté avec HENRI, et les parentés de sang ne doivent pas se marier. Quand cette situation fut mise au jour, FRÉDÉRIC parvint sans peine à convaincre le pape VICTOR d'annuler le mariage. Ainsi, pour la première fois, BARBEROUSSE avait agi en toute conscience à l'encontre de la connaissance et de la sagesse, et il s'était détourné volontairement de la voie droite de la Vérité. Cela devait se retourner amèrement contre lui; toute la peine de cœur de son existence trouve là son origine.

Mais cela resta enfoui dans le giron du temps, et les amis se réjouirent alors de la liberté retrouvée du LION, qui deux ans plus tard, se remaria avec la fille du roi d'ANGLETERRE !

Leur union ne fut pas heureuse, ils étaient tous deux trop étrangers l'un à l'autre, par leurs origines et leurs caractères.

Pour illustrer ce fait, qu'une petite tranche de leur vie commune soit rapportée ici.

* * *

*

- XI -

HENRI le LION et son épouse anglaise MATHILDE, appelée MAUD, se tenaient dans la cathédrale de BRÜNSWICK, dont les vitraux en plein cintre laissaient passer de clairs rayons de soleil, émaillés de couleurs. Ça et là, ils resplendissaient sur les riches ornements tandis qu'une mystérieuse lumière crépusculaire emplissait le chœur.

Comme cette cathédrale n'était achevée que depuis peu, HENRI attendait impatiemment un mot d'approbation de son épouse. Il était fier de l'édifice pour la réalisation duquel il avait recouru aux services des artistes les plus en vue et des meilleurs artisans. Mais la duchesse MAUD pinçait les lèvres et ne pipait mot. Son regard s'attardait sur le maître-autel surchargé puis remonta vers la voûte du chœur et resta fasciné par un lustre en fer qui, majestueusement et massivement, dominait le tout.

HENRI, ayant suivi son regard, lui dit alors enchanté :

" Oui, le lustre ! Comme je vois, il t'a plu aussi, n'est-ce pas ? Il n'a pas son pareil au monde !"

" - J'espère bien que non !" dit MATHILDE avec effronterie. " J'espère bien qu'il n'en existe pas d'autre aussi barbare et d'une taille si monstrueuse. Qu'est-ce qui t'a pris, mon époux, de pendre ici cet objet en fer si lourd et grossier ? La cathédrale, sans ce lustre, pourrait être fort supportable mais elle se trouvera écrasée et enlaidie tant que cet ouvrage occupera la place d'honneur. Ça me rappelle vos ancêtres ! Solides, mais ô combien disgracieux !" MATHILDE riait, amusée par cette comparaison qui lui paraissait judicieuse.

HENRI s'enflamma.

" Il est beau, admirable ! Je l'ai trouvé dans le vieux château, un quelconque empereur d'autrefois l'avait fait fabriquer. Il est sans concession et sûr de lui, comme nos ancêtres, tu as raison. Mais tu oublies, ma chère femme, que nos ancêtres étaient également les tiens ! Seulement, nous avons mieux su conserver la pureté de notre sang. Nous n'avons pas, comme

tes compatriotes, absorbé l'art de simuler des francs en même temps que le lait maternel, ainsi que les mœurs franques !"

MATHILDE le dévisageait avec réprobation et, lui tournant le dos, elle s'empressa de regagner la sortie.

HENRI se mordit les lèvres.

" Lâcher la bride, ça j'y serai obligé encore longtemps !" murmura-t-il. " MAUD n'oublie rien. MAUD ne pardonne rien."

En quelques pas, il l'avait rattrapée.

" Et comment trouves-tu la cathédrale, à part le lustre ?" demanda-t-il amicalement, comme si rien ne s'était passé.

" - Je l'ai déjà dit; sans cet objet, elle serait tolérable. Mais tu devrais venir un jour chez nous, en Angleterre, et visiter nos cathédrales. Là, tu verrais quel aspect doit avoir une maison de DIEU."

" - Nous avons de prestigieux modèles dans le pays d'Italie." protesta HENRI.

Mais MATHILDE ne se laissait pas égarer.

" Moi, ces courbes qui te plaisent tant me gênent. Et que tu ne trouves à utiliser aucun matériau plus noble, cela me déplaît. Quoiqu'il en soit, n'insulte pas l'élégance des Francs, nous avons été instruits par eux. Il s'y entendent à merveille pour recouvrir un matériau vulgaire de telle sorte qu'il semble être précieux."

" - Nous leur laissons bien volontiers cette maîtrise-là, ainsi qu'à vous, si elle vous paraît admirable. Nous souhaitons être droits et véridiques, nous voulons être allemands. Plutôt des briques rouges et des formes simples que du marbre d'imitation et un faste clinquant. Plutôt des mœurs inaltérées et vraies, et peut-être même aussi un langage grossier, qu'un raffinement d'apparence avec des gestes et des propos mensongers."

Aussitôt que les époux se trouvaient seuls, la différence radicale d'opinion, qui ne pouvait jamais s'éviter, réapparaissait immédiatement.

Ils quittèrent la cathédrale dans un silence rancunier et s'en allèrent côte à côte sous le soleil de midi. Devant eux, se dressait le château ducal, une vieille et sombre muraille qui ne laissait pas deviner le faste caché à l'intérieur. Il s'imposait avec puissance; ses deux tours rondes parlaient avec éloquence de la dignité et de la puissance des WELFES.

La duchesse hésita un instant, l'éclat du soleil succédant à la pénombre de la cathédrale l'aveuglait. HENRI lui adressa alors la parole, sachant bien qu'en public il ne serait plus contredit. Elle accordait beaucoup trop d'importance aux apparences et s'obligeait à faire preuve de bonne éducation.

" Puis-je encore te montrer la colonne de blâme que je veux ériger sur la place ?" dit-il. " La colonne et le lion sont achevés et n'attendent plus que d'être installés."

" - Alors, j'attendrai qu'ils soient posés," répliqua MATHILDE avec indifférence. Mais, curieuse, elle poursuivit pourtant :

" Et qu'est-ce qu'une colonne de blâme ?"

" - Il s'agit d'une colonne dressée sur la place depuis laquelle sont proclamées les sentences de justice. Nous appelons cela *blâmer*. En outre, c'est de là que sont portées à la connaissance du peuple les nouvelles perceptions et les nouvelles lois."

" - Les assassins et les pénitents y sont-ils également attachés ?" demanda la duchesse.

HENRI ne put s'empêcher de rire.

" J'ai choisi pour cela un autre endroit, plutôt que devant les fenêtres de mon château. Tu veux parler du pilori. Il se trouve près du champs aux tourments, à l'extérieur des portes de la ville."

Durant le temps de cette conversation, le couple ducal avait traversé la place, et était rentré au château. Aussitôt, une foule de serviteurs habillés de vêtements noirs très ajustés les entourèrent. La tristesse de cet habit noir était légèrement atténuée par une pièce de velours gris argenté bouffant sur la manche, depuis l'épaule jusqu'à la main gauche. Cela formait comme un petit morceau de manteau qui ondulait lors des gestes rapides. Cette pièce de velours arborait les armoiries du LION, brodées en fil d'argent, armoiries que l'on retrouvait un peu partout.

Le vestibule du château ressemblait à un musée. Partout, ce n'étaient qu'armures et armes de toutes sortes. Dans les autres châteaux allemands, il n'était pas d'usage d'étaler ainsi les armes à la vue. Armures et armes étaient conservées dans les salles des tourelles, où on les entretenait. Mais cette coutume anglaise avait été introduite par la duchesse MATHILDE et HENRI s'était habitué à devoir traverser son *arsenal*, comme il disait en plaisantant, quand il rentrait dans son château. De grands escaliers, aux marches basses, menaient vers les étages supérieurs où se trouvaient les pièces d'habitation et les chambres à coucher. Au rez-de-chaussée, il n'y avait que les salles à manger, à boire et à danser, et récemment aménagée, une salle de jeux. Pour l'agrément de MATHILDE, HENRI avait fait aménager l'une des plus petites salles avec un nouveau jeu de quille, sur la pointe de laquelle une boule en bois percée d'un trou et attachée par une ficelle devait être enfoncée. La duchesse était passée maître à ce jeu, auquel elle pouvait se consacrer des heures durant. Elle pouvait également se mesurer avec plus d'un chevalier dans d'autres activités restées jusque-là réservées aux hommes : elle lançait le javelot; à l'arc, elle atteignait le mille la plupart du temps, et elle manifestait une belle endurance à la course. Montée sur son lourd destrier, elle surpassait à la chasse la plupart de ses semblables.

HENRI était fier de ces exploits comme s'il s'agissait des siens propres, mais il soupirait parfois à cause de son *épouse-chevalier*. Car c'est BEATRICE qui incarnait son idéal de la princesse allemande qui, par son activité féminine dans son foyer, représentait si bien l'âme de la maison, de la famille et de l'empire. MATHILDE, par contre, s'entendait remarquablement à faire travailler les autres pour elle. Elle ordonnait, organisait, et critiquait ce qui, à cause de son manque de connaissances, n'était pas bien accompli, tout en attribuant toujours la faute aux autres. Les domestiques sentaient l'insuffisance de sa conduite. Ne pouvant que rarement accomplir correctement ce qu'on leur demandait, ils ne s'efforçaient pas de le considérer comme pressant ou utile.

Dans aucun autre château allemand, on ne trouvait des serviteurs aussi négligents, des pages aussi peu fidèles qu'au château de Brünswick. Le caractère fantasque du couple ducal avait une mauvaise influence sur toute la domesticité. Le flatteur et l'obséquieux se voyaient bien considérés, ainsi que les mouchards auxquels HENRI n'avait toujours que trop volontiers

prêté l'oreille. Il savait généreusement récompenser leurs services lorsqu'ils rapportaient des ragots sur ses nombreux ennemis. Mais, en agissant ainsi, il ouvrait autour de lui portes et portails au mensonge.

Le majordome du château ducal, un Anglais que MATHILDE avait amené avec elle, ne parvenait pas à se faire comprendre par la domesticité, excepté par la camériste anglaise de MATHILDE et à demi seulement par HENRI. Il veillait sévèrement à ce que l'étiquette anglaise, beaucoup plus mondaine et protocolaire mais moins chevaleresque que l'allemande, soit scrupuleusement respectée.

HENRI n'avait presque pas d'amis. C'est pourquoi les envieux étaient si nombreux. Ils voulaient l'égaliser en tout, et si possible le surpasser, aussi les manières de la cour de Brünswick devinrent-elles des références pour plus d'un petit château. Les usages furent imités sans compréhension, au détriment souvent de la vie familiale et intime qui régnait jusque-là.

Par ailleurs, les œuvres d'art érigées par le LION ont incité la construction de plus d'un bel édifice. Les colonnes de blâme ont également donné lieu à des imitations qui ont orné de nombreuses villes.

- XII -

Lorsque BARBEROUSSE eut mis de l'ordre dans les affaires gouvernementales les plus urgentes, il s'avisa qu'il n'avait plus entendu parler de WIBALD depuis longtemps. Il importait de l'avoir à l'œil. En menant son enquête, il apprit que WIBALD avait été empoisonné à CONSTANTINOPE, et qu'on l'avait enterré là.

Les années suivantes s'écoulèrent en arbitrage de querelles, à l'intérieur des frontières allemandes et en Lombardie. Plusieurs fois, l'empereur dut aller lui-même rétablir la paix, à la tête de son armée. Son souci majeur restait l'hostilité toujours croissante des princes allemands à l'égard d'HENRI le LION. Il pouvait encore la contenir pour le moment, mais l'empereur ne se dissimulait pas qu'elle puisse se transformer un jour en un grave conflit. Par conséquent, quand il le pouvait, il détournait cette hostilité menaçante.

Et à présent, le successeur au trône si ardemment désiré était né. Le jour où BEATRICE tint dans ses bras le petit FRÉDÉRIC, BARBEROUSSE se crut le plus heureux des hommes.

Puis vinrent encore quatre fils impériaux, tous blonds comme leur père, tous aussi sûrs d'eux-mêmes et enjoués que lui, mais aucun aussi véridique, aussi droit, aussi libre de tout égoïsme.

* * *

*

Le soleil couchant envoyait ses derniers rayons au travers des fenêtres colorées de la chambre princière, au château de WÜRZBURG. Et ces rayons étincelaient et luisaient sur les petites têtes blondes entourant le fauteuil dans lequel se reposait le légendaire et héroïque BARBEROUSSE. La main de l'empereur caressait les boucles de CONRAD qui était assis à ses pieds sur un tabouret, la tête appuyée sur les genoux de son père. FRÉDÉRIC, le fils aîné, était assis face à lui, les mains nonchalamment jointes sur ses genoux. Sur ses lèvres se jouait un sourire comme si ce prince de seize ans était occupé par tout autre chose que ce que racontait son père. Par contre, les yeux de HENRI, âgé de quatorze ans, étincelaient, avide qu'il était d'en entendre davantage. Il ne tenait pas en place; adossé à un pilier, il prêtait l'oreille aux paroles de son père en s'agitant d'un pied sur l'autre.

" Dis, Seigneur père, qu'en est-il advenu ? Les Milanais n'en avaient-ils pas encore assez, après que leur ville soit devenue déserte et abandonnée ? Vous fallut-il encore aller punir les insolents ?

Avant que FRÉDÉRIC n'ait pu répondre, le prince héritier objectait :

" Je n'arrive pas du tout à imaginer que notre Seigneur père, toujours si modéré et si bon, ait pu autoriser qu'une ville aussi magnifique que MILAN devait l'être, soit détruite et qu'il n'en reste pierre sur pierre."

" - Il n'a pas du tout laissé faire cela, ce sont les Lombards qui l'on fait !" assurait CONRAD avec importance.

" - C'est bien, mon petit garçon, tu défends ton père," dit l'empereur en riant. " Il m'a été pénible de donner l'ordre de la destruction, mais il le fallait. Autrement, Milan n'aurait pas été suffisamment humiliée. Vous ne devez pas oublier qu'on doit traiter le sang italien différemment du sang allemand. Si j'avais ménagé la ville, cela aurait été interprété comme une faiblesse. Croyez-moi, mes garçons, un empereur doit accomplir plus d'une fois et approuver plus d'une fois à cause de la raison d'état ce que son cœur ne veut pas accepter. Toi aussi, FRÉDÉRIC, tu seras souvent contraint de décider à l'encontre de ton intuition parce que la prudence l'ordonne."

" - C'est justement pourquoi je ne veux pas devenir empereur, Seigneur père." FRÉDÉRIC prononça ces mots à mi-voix, jetant un regard craintif vers l'empereur. " J'aimerais servir l'Eglise, si possible dès maintenant. Quand le Seigneur père voudra-t-il bien accéder à mon désir ?"

" - Nous en reparlerons quand tu seras plus âgé, et que tu pourras embrasser du regard ce qu'il te sera possible de devenir."

" - FRÉDÉRIC est insensé, j'aimerais être empereur comme lui," s'écria HENRI en bondissant d'enthousiasme. " Pense-donc, frère, pouvoir ordonner à chacun, pouvoir régner sur tous, comme c'est magnifique !"

" - Non, HENRI !" l'interrompit l'empereur avec gravité. "Cela signifie servir chacun, chercher à faire le bien à tous, en s'oubliant complètement soi-même, c'est cela être empereur !" "

" Est-il nécessaire de dire cela à nos fils ? Ne le montres-tu pas chaque jour ?" demanda une voix douce et merveilleusement timbrée.

L'impératrice BEATRICE était entrée et avait entendu les dernières paroles de l'empereur. La conversation menaçait d'échapper aux garçons; ce qui n'aurait pas été du goût d'HENRI.

" Je t'en prie, continue à raconter, Seigneur père," implora-t-il. " Les Milanais restèrent-ils tranquilles alors ? Et, comme le disent les valets, est-il vrai que mon parrain vous a été infidèle ? Pourquoi l'a-t-il fait ? Etiez-vous fâché contre lui?" "

Une ombre passa sur le visage de BARBEROUSSE.

" Beaucoup de questions à la fois ! Si votre mère veut bien s'asseoir près de nous, je continuerai à raconter au sujet de Milan et du pape."

FRÉDÉRIC avait tiré un second fauteuil à côté du sien, dans lequel BEATRICE prit place. CONRAD en profita aussitôt pour reculer son tabouret afin de pouvoir appuyer sa tête contre ses deux parents. C'était le plus doux et le plus délicat des enfants de l'empereur. Son petit cœur brûlait d'amour pour les siens.

" Qu'est-ce que je disais, à l'instant ?" demanda l'empereur, moins pour vérifier si ses fils avaient bien suivi que pour retrouver le fil. Ses pensées s'en étaient écartées depuis que le nom du LION avait été mentionné.

" Tu disais que le bon pape VICTOR était mort et que le méchant chancelier ROLAND redevenait pape." s'écria HENRI.

" - Ai-je réellement dit le *méchant chancelier* ?" demanda le père.

" Ça, tu ne l'as pas dit, mais il est méchant, on peut bien s'en apercevoir soi-même. Et j'ai aussi entendu que tu disais à l'annonce de sa mort, il y a quelques semaines, au chancelier RAYNALD : DIEU soit loué, un mauvais esprit de moins sur terre !" "

" Oh, alors il faut veiller à ce qu'on dit devant toi, mon fils HENRI ! Mais maintenant, écoute. Tant que le bon pape VICTOR vivait, les Milanais se tenaient tranquilles. Ils avaient assez à faire avec la reconstruction de leur ville, et ils y employaient tout leur argent. Cela leur ôtait toute envie de chercher de nouvelles querelles. Malheureusement, cela ne dura guère. A peine VICTOR avait-il fermé les yeux qu'ALEXANDRE - alias ROLAND - commençait à semer la mauvaise graine partout. Il excitait la Lombardie, il faisait pactiser VENISE avec l'empereur byzantin MANUEL, il poussait VERONE au soulèvement. C'est pourquoi il m'a fallu, juste au moment où est né HENRI, partir une nouvelle fois en Italie pour contraindre les récalcitrants. Il me fallait combattre l'alliance que VERONE avait conclue avec de nombreuses villes. Je parvins à m'affirmer en Lombardie, et j'aurais dû continuer à m'opposer au pape et à utiliser mon avantage. Mais je ne pouvais le faire tant les nouvelles de l'empire étaient préoccupantes. Depuis longtemps déjà, de nombreux princes allemands mécontents d'HENRI le LION..." "

"...mon parrain !" intervint le jeune HENRI, l'air important.

" -...s'étaient alliés contre lui. " poursuivit le père, sans prêter attention à l'interruption. " Je parvins encore à désamorcer cette alliance. Une nouvelle fois, mais à quel prix : si j'avais pu continuer plus avant en Italie, plus d'une peine nous aurait été épargnée. Nous avions nommé un antipape, PASCAL III, qui avait obtenu la reconnaissance du roi d'Angleterre, mais ALEXANDRE avait su se faire des amis parmi mes adversaires, si bien que notre pape n'avait qu'une autorité fictive. Si je m'étais trouvé en Italie, je crois que j'aurais pu aider PASCAL à obtenir la souveraineté, mais cela ne fut pas possible. Et alors, vint le temps où il me fallut repartir une nouvelle fois en Italie. T'en rappelles-tu ?" dit-il en se tournant vers son épouse.

Un charmant sourire éclaira son visage.

" La fête de Noël en Italie, à PAVIE, je ne l'oublierai pas de toute ma vie," dit-elle.

" Mais, mère, partais-tu donc aussi à la guerre ?" voulut savoir CONRAD.

" - A la guerre, non, mais votre père avait établi à Pavie ses quartiers d'hiver, et il m'avait demandé de le rejoindre. Je savais mon dernier bébé entre de bonnes mains, et votre père ne m'avait pas vue depuis longtemps. C'était beau à Pavie, les habitants aimaient votre père et ils étaient bons avec moi également."

" - Oh, mère, qui aurait pu être autrement avec toi ?" dit le prince héritier FRÉDÉRIC avec élan. " Mais qu'arriva-t-il alors?"

" Alors nous marchâmes contre Rome, je veux dire le pape," reprit l'empereur. " Non loin de Rome, près de Tusculum, eut lieu une bataille qui fut pour nous une victoire. Ainsi, nous avions les fondements pour négocier une paix durable."

" - Mais aucune paix ne fut conclue encore cette fois, n'est-ce pas, Seigneur père," s'écria HENRI, complètement excité. " Dis que cette fois, vous avez continué !"

" - Je ne l'aurais pas fait," dit BARBEROUSSE en souriant, mais troublé.

" - Mais vous étiez bien vainqueurs, n'est-ce pas ?"

" - Oui, bien sûr, mes armées avaient le dessus, la plus grosse partie de Rome tomba entre mes mains, le pape ALEXANDRE dut fuir et cependant la fatalité s'appesantit sur nous. La chaleur de Rome et son climat qui nous était malsain causèrent rapidement des décès, une épidémie se déclara, telle que je ne l'aurais jamais cru possible. On ne comptait plus les mercenaires et les écuyers qui mourraient tous les jours. Mais la peste sévissait aussi parmi ceux qui pouvaient pourtant mieux se soigner. Les cardinaux, les archevêques et les princes mourraient. C'est à ce moment que votre cousin Frédéric de Souabe, âgé de seulement dix-neuf ans, ferma les yeux."

" - Ne venait-il pas de se fiancer ?" demanda FRÉDÉRIC.

" - Avec GERTRUDE, la fille du LION," confirma sa mère.

" - Cela me peine pour lui, mais pour l'empire, il vaut mieux qu'il ne séjourne plus parmi les vivants. Il était, après le LION, le prince allemand le plus riche. Tous deux auraient voulu un jour mener les événements selon leur volonté. J'ai appris à considérer qu'il n'est pas bon d'avoir autant de puissance en une seule main. C'est pourquoi j'ai partagé l'héritage de Frédéric entre toi, FRÉDÉRIC, et ton petit frère OTTO."

Il ne vint à l'idée à aucun de ses fils que HENRI et CONRAD avaient été écartés de ce partage. Ce que faisait le père était intangible.

Et BARBEROUSSE continua :

" Ce que l'ennemi n'avait pu obtenir par la fureur et la puissance des armes, l'épidémie y parvint. Je fus obligé de m'éloigner rapidement et de quitter cette région infectée. Mes armées se trouvaient affaiblies et incapables de combattre encore. Ce fut une époque pénible, et si votre mère ne s'était pas tenue à mes côtés, peut-être aurais-je douté de DIEU..."

" Avez-vous été préservés de cette terrible maladie, toi et notre mère ?" demanda anxieusement CONRAD.

" - Nous en fumes préservés comme par miracle, et c'est cela que votre mère me rappelait toujours lorsque je voulais baisser les bras et que je doutais de la réalité de ma puissance impériale. Tant que la main de DIEU nous protège aussi visiblement, ainsi veillera-t-il sur l'empire. C'est ainsi qu'elle me consolait. Mais, écoutez encore.

Ainsi qu'il en advient toujours, ceux qui étaient persécutés par le malheur continuaient à être enserrés par de sombres ferments. Le pape en fuite avait ameuté avec succès les Lombards, de telle sorte que l'alliance des villes, qui avait été détruite, redevint active et nous ferma le chemin du retour vers l'Allemagne. C'est au milieu de cette détresse, que la BOURGOGNE manifesta sa fidélité. Dès que l'annonce de notre situation catastrophique parvint à BESANÇON, les nobles bourguignons se décidèrent unanimement à nous venir en aide. Leur vénérée héritière était en danger, il n'y avait pas à tergiverser. Ils envoyèrent discrètement à notre rencontre des messagers dévoués qui nous indiquèrent avec précision les routes par lesquelles nous pouvions passer sans danger. Et ces routes étaient protégées de telle manière que la cavalerie et l'infanterie disposées tout le long nous les transformaient en voie triomphale, plutôt qu'en sentier par où des malheureux cherchaient à regagner leur patrie. Et l'art des médecins bourguignons, familiers des fièvres purulentes qui sévissaient parmi nous, permit un arrêt définitif de l'épidémie. Nous prîmes nos quartiers en Bourgogne, où princes et troupes purent se reposer et reprendre des forces.

Puis nous nous retrouvâmes chez nous, dans l'empire. Mais combien qui étaient partis avec nous ne rentrèrent pas ! Ils n'étaient pas tombés face à l'ennemi, mais avaient été emportés par l'épidémie maligne. Quel triste retour ! Mais il était grandement temps de rentrer; la division régnait parmi les princes. Partout, il y avait à apaiser et à juger. Avant tout, il me fallut intervenir pour HENRI le LION, dont le caractère autoritaire ne cessait de provoquer ses voisins. De toute façon, ils lui en voulaient presque tous, car ils enviaient sa puissance. Je le mandatai comme ambassadeur en Angleterre et en France, et pendant qu'il se trouvait au loin, je gérai ses territoires et ainsi parvins à calmer les vagues d'irritation et de mécontentement."

" - Puis, nous sommes tous partis vers la Lombardie, n'est-ce pas, Seigneur père ?" s'exclama HENRI qui attendait les récits guerriers, et pour qui les descriptions des temps de paix paraissaient fastidieux.

BARBEROUSSE soupira.

" Malheureusement, il fut à nouveau nécessaire de marcher contre la révolte de l'alliance lombarde et du pape ALEXANDRE. Le cœur lourd, je m'y résignai à nouveau, après que la paix fut revenue dans l'empire, et qu'HENRI le LION eut rempli sa mission en Angleterre et en France. Votre mère, dont je ne voulais pas être privé en ces temps difficiles, m'accompagna et vous prit tous deux avec elle."

" Et moi aussi, Seigneur père !" s'écria CONRAD. Comme il voyait rire ses deux frères, ses yeux se remplirent de larmes et il se tourna vers sa mère :

" Pourquoi ne m'avez-vous pas pris avec vous ?"

" - Parce que tu n'étais pas né, petit CONRAD," dit sa mère.

Mais le père ajouta avec gravité :

" Un prince STAUFEN doit se déshabituer de verser des larmes à tout propos. Devenir dur envers soi-même, vous ne pouvez l'apprendre trop tôt; mais c'est alors que vous pourrez être tendres avec les autres au bon moment." Puis BARBEROUSSE continua.

" Cette fois, cette expédition fut bien différente. Beaucoup de princes allemands s'excusèrent de ne pouvoir y participer. Ils avaient réellement assez à faire dans leur pays. Plus d'un envoya des guerriers à cheval et de l'argent, mais quelques-uns voulurent en être dégagés si bien qu'il me fut difficile de réunir une colonne. Oui, et ...il vous faudra bien l'apprendre un jour, pourquoi pas aujourd'hui ?"

L'empereur échangea un regard rapide avec son épouse qui l'encouragea d'un signe.

" Mon ami et frère d'armes HENRI le LION refusa de m'accompagner !"

Horriifiés, les enfants sursautèrent et HENRI, se sentant profondément atteint parce qu'il s'agissait de son parrain dont il était si fier, s'écria :

" Qu'avait-il pour excuse ?"

" - Il affirmait, comme les autres princes, que ses états ne pouvaient se passer de lui. Il n'était pas exclu que, durant son absence, n'éclatent des querelles qui nécessiteraient l'intervention de l'empereur lui-même. Il était préférable pour lui de rester, et d'agir selon le droit. Mais ce n'était pas la vraie raison, je le voyais clairement. Son épouse anglaise MATHILDE l'attisait et l'excitait parce qu'elle voulait voir son mari au poste le plus élevé, et elle ne pouvait supporter qu'un autre l'occupe, fût-il son meilleur ami."

Gémissant, HENRI détourna la tête vers la fenêtre afin de dissimuler son émotion, et le silence régna longtemps dans la pièce maintenant presque entièrement plongée dans l'obscurité.

" N'en as-tu pas assez dit pour aujourd'hui ?" demanda doucement BEATRICE.

" Qui sait quand nous pourrions être à nouveau réunis tous ensemble, et si peu dérangés !" objecta BARBEROUSSE. " Laisse-moi compléter. Il est urgent que nos fils apprennent à comprendre qu'il est difficile de porter la couronne.

Donc, je libérai le LION non sans avoir requis de lui, le prince le plus riche, une aide conséquente en troupes, parce que je pressentais la vraie raison de son refus. Je reçus alors le renfort du roi de Bohême qui, bien que non sollicité, s'offrait avec son armée. J'aurais préféré pouvoir décliner son offre, car les Bohémiens ne voulaient que piller et faire des prises, mais je fus content que ma puissance de combat augmenta.

Et cela se passa comme cela avait été jadis. Votre mère et vous restèrent à Pavie, où je vous savais en sécurité, et je dus avancer de ville en ville. Il y eut partout des combats et des sièges, tantôt courts, tantôt longs. La ville d'ALEXANDRIE, nouvellement édifiée et baptisée par mes adversaires, résista le plus longtemps possible. Des mois durant, le siège se prolongea et finalement, pour la première fois de ma vie, j'abandonnai."

" - Fallait-il qu'il en soit ainsi, Seigneur père ?" demanda HENRI, tremblant d'émotion. " Ne l'avez-vous pas regretté ensuite?"

" - Cela devait être, et il n'y avait rien à regretter. Les habitants d'Alexandrie étaient aussi épuisés que mes troupes et aspiraient tout autant à l'armistice. A peine avais-je levé le siège, qu'ils m'envoyèrent des parlementaires pour demander la paix. Je ne voulus pas, naturellement, conclure une paix avec une ville isolément, ni ne pouvais exiger de soumission sans avoir vaincu cette ville. Mais mes adversaires étaient si exténués et brisés qu'Alexandrie n'eut de cesse de m'offrir la paix au nom de toute l'alliance lombarde. Dans une tente au milieu du camp, elle fut alors conclue avec des conditions sensiblement favorables aux deux parties, et j'aurais pu me réjouir si j'avais eu confiance en eux. Mais ils m'avaient déjà trop souvent menti. Mes troupes avaient besoin de repos et je ne voulais pas quitter le sol lombard avant que d'être convaincu que mes adversaires tiendraient vraiment ce qu'ils avaient promis solennellement. C'est pourquoi je me retirai dans les environs de Pavie."

" - Seigneur père, je me souviens encore bien que nous vous cherchions du regard, avec notre mère, quand vous avanciez à la tête de la gigantesque colonne de l'armée. Comme vous étiez beau sur votre cheval blanc !"

C'était HENRI qui, plein d'exaltation, faisait revivre ce souvenir. Scrutateur, le regard du père glissa vers son aîné, qui restait là assis, plongé dans de lointaines pensées.

" Ne te rappelles-tu plus ce temps, FRÉDÉRIC ?" demanda BARBEROUSSE aimablement.

" - Si, Seigneur père, mais cela me fait frémir de penser à la guerre et aux bains de sang. Je ne puis comprendre que l'on puisse toujours se battre. DIEU ne nous a pas créés pour cela !"

Les parents se regardèrent tandis qu'HENRI s'efforçait avec vigueur de réfuter les propos de son frère.

" Mon FRÉDÉRIC," reprit l'empereur en faisant signe au cadet de se taire. " Nous nous entretiendrons un jour, en temps opportun, pour approfondir cette question. Alors peut-être comprendras-tu mieux que ce n'est ni par appétit de puissance, ni par plaisir des bains de sang que ton père est obligé de dégainer l'épée et de partir à nouveau."

Les joues de FRÉDÉRIC rougirent. Son père lisait si souvent dans ses pensées les plus secrètes. Comme cette fois encore.

" Il s'avéra vite que j'avais eu grandement raison de rester en Lombardie," poursuivit BARBEROUSSE. " Les Lombards n'avaient nullement l'intention de respecter leur traité. Ils n'avaient recherché qu'une suspension afin d'acquérir de nouveaux armements et des renforts."

" - Pourquoi le Seigneur père a-t-il attendu cela, et n'a-t-il pas devancé les parjures ?" voulut savoir HENRI.

Avant que le père ne puisse répondre, la petite voix de CONRAD, qui était devenu si calme qu'on le croyait endormi, se fit entendre :

" - Mais alors, il aurait été lui-même déloyal !"

Affectueusement, la main de l'empereur caressa la tête bouclée.

" Très bien, mon petit ! Ne pas commettre, à cause d'un profit matériel, le péché qu'un autre veut commettre ! Il était déjà bien assez difficile d'attendre, en serrant les dents, qu'il plaise aux Milanais de laisser tomber le masque. Mais de mon côté, je ne restais pas inactif. J'ordonnai à tous les princes qui ne m'avaient pas suivi soit de venir à moi à la tête d'une colonne, soit au moins d'envoyer le fanion qu'ils étaient tenus de présenter. Et j'envoyai un message au LION, car cette fois cela devenait sérieux et il devait venir. Il vint bien, mais seul. Jusqu'à CHIAVENNA, je m'avançai joyeusement à sa rencontre, après qu'il m'ait fait dire qu'il emboîtait le pas à mon messager.

Je le revois devant moi encore aujourd'hui, alors qu'il rentrait dans ma tente, rejetant ses cheveux en arrière de son geste impérieux, la main nonchalamment tendue. Avant qu'il ne commence à parler, je savais ce qu'il avait à dire. Qu'il me l'exprime aussi crûment, je l'en remerciai même si ce n'était pas dit sur le ton qu'il convenait pour s'adresser à l'empereur. Son attitude récalcitrante m'aida à en venir à l'amer mal au cœur qui voulait se lever en moi. Combien avais-je déjà supporté au nom de notre amitié, combien j'avais sacrifié ! Et maintenant, le LION la foulait aux pieds au moment où j'en avais le plus besoin. Au nom de cette amitié, j'osai encore une pressante prière, -en vain!"

" Que la couronne te tombe de la tête, FRÉDÉRIC," répondit-il. "Il y a ici une autre tête qui s'entendra à la porter. De toute manière, s'il en avait été selon le droit et la justice, elle me serait revenue. Tu m'en as privé assez longtemps. Mon épouse est de sang royal, elle a aussi droit à la couronne !"

" - Il a osé vous dire cela, Seigneur père ?" pleurnicha HENRI. " Et bien, à partir d'aujourd'hui, je n'ai plus de parrain!"

Il lui était amèrement difficile de renier l'image de son ancien héros.

" - Et moi, plus d'ami," dit tristement BARBEROUSSE. " Mais ce n'est là que la punition de ce que j'ai commis un jour envers la bonne conscience, lorsque j'ai aidé HENRI à annuler son premier mariage. La malédiction qui germe de ses secondes noces vient sur moi à présent !"

" La rupture entre le LION et son empereur était aiguë, et irréparable à mon avis. Car cet abandon à l'heure du danger donna des fruits amers. A peine avais-je réuni mon armée que les Lombards marchaient contre moi. Eut lieu alors la bataille de LEGNANO, dont je n'ai rien à vous dire. La défaite de l'armée impériale sera profondément enterrée dans vos âmes

juvéniles. Ce fut ma première véritable défaite, prions DIEU que ce soit la dernière. Elle n'aurait pas eu lieu sans la déloyauté d'HENRI. Les soldats allemands combattirent comme des lions mais ils étaient en infériorité numérique, et les Bohémiens ainsi que les Hongrois ne pouvaient pas être employés dans un combat rangé.

D'abord, tout sembla perdu. Mais cela tourna autrement. Les villes lombardes et leurs alliées étaient également lourdement éprouvées. Elles n'étaient plus en mesure de poursuivre le combat, et le pape ALEXANDRE, ne pouvant compter sur les rois de France et d'Angleterre, convint qu'il valait mieux la paix qu'une querelle sans fin. Donc, mes adversaires proposèrent la paix. VENISE, qui s'était retirée des derniers combats, fut choisie comme lieu des négociations. Et on parvint à la paix, même entre le pape et moi. Ce que cela m'a coûté, seule votre mère le sait; mais il fallait que cela soit afin que les funestes querelles d'Eglise trouvent enfin un terme en pays allemand. ALEXANDRE leva solennellement mon excommunication, à laquelle de toute façon personne n'avait eu égard, et les villes censées être encore inamicales exultaient lorsque notre colonne les traversait pour remonter vers la Bourgogne.

Nous restâmes en Bourgogne pour nous remettre de l'horreur des années écoulées. Mais je n'ai pas besoin de vous en parler, de même que des désordres que j'ai trouvés dans l'empire après quatre années d'absence."

" - Et maintenant, que va-t-il se passer pour le LION, pour l'infidèle ?" demanda HENRI. " Notre père veut-il le juger ?"

" - Tu l'as deviné, mon fils. Aussi pénible que cela puisse être pour moi, une telle déloyauté ne doit pas rester impunie à cause du prestige de l'empereur. Dans trois semaines, aura lieu à Magdebourg une session de justice. Si HENRI vient à moi avec la reconnaissance de sa faute, il pourra avoir mon pardon. Mais je crains le contraire.

Et maintenant, allez dormir, mes fils. Je vous ai entretenus longtemps, mais vous ne devez plus passer ignorants devant tous ces événements."

- XIII -

Princes et dignitaires s'assemblèrent à MAGDEBOURG, où un jugement au sujet du LION devait être rendu. Il était pénible pour BARBEROUSSE de devoir désavouer publiquement son ami d'enfance, et HENRI le savait. Exploitant l'attachement et la patience de l'empereur, il s'était permis de nouvelles appropriations. Les plaintes énoncées contre lui n'en finissaient pas, car maintenant certaines voix qui s'étaient tues par égard pour BARBEROUSSE s'élevaient aussi. On lui reprochait sa morgue provocante, son orgueil dominateur et son mépris insolent de toutes les lois applicables aux princes. Il n'avait plus d'ami, personne ne témoignait en sa faveur lors de cette session des princes. Et lui-même n'y parut pas.

Le marquis de BRANDEBOURG, qui lui reprochait une attaque par surprise de la ville de WENDE, avait déclaré que si HENRI s'y montrait il le provoquerait en duel pour haute trahison. De nombreuses personnes présentes crurent que cette provocation en duel expliquait l'absence d'HENRI, mais l'empereur en connaissait la véritable raison. HENRI n'était pas un lâche. Mais, dans son aveuglement, il avait fait dire à FRÉDÉRIC qu'il ne reconnaissait aucun maître au-dessus de lui, et que par conséquent il ne lui était pas nécessaire de paraître à une session de justice.

BARBEROUSSE hésitait encore à publier ce message. Il espérait encore pouvoir regagner son ancien ami. Il fixa une deuxième session de justice et envoya des hommes bien disposés au duc HENRI pour l'y inviter.

BARBEROUSSE avait également un deuxième motif pour cette session de MAGDEBOURG. Selon l'usage ancien, le successeur de l'empereur devait être désigné du vivant de celui-ci, afin qu'il puisse se préparer à ses devoirs avant son entrée au gouvernement et que des troubles ne surviennent dans l'empire à cause d'une élection précipitée de l'empereur. BARBEROUSSE avait longtemps hésité à accomplir cette coutume. Connaissant le goût de la domination et l'ambition de son fils HENRI, il aurait préféré désigner FRÉDÉRIC, son aîné, comme successeur; mais il lui avait fallu se rendre compte que l'esprit de FRÉDÉRIC était complètement tourné vers la carrière ecclésiastique. Plus il avançait en âge, plus son caractère rêveur prenait le dessus, le rendant inapte à toute action rapide et énergique. Mais, de toute manière, HENRI semblait le plus qualifié car il unissait à de brillants dons de l'esprit une activité infatigable et de vigoureuses capacités. Il était encore jeune, l'exemple de son père et l'enseignement de sa mère pouvaient encore avoir de l'influence sur lui. Ainsi l'empereur avait-il cédé et confié FRÉDÉRIC à l'archevêque de SALZBURG pour son éducation ecclésiastique. Ici, à MAGDEBOURG, il annonça son choix et le justifia. Tous les princes l'approuvèrent joyeusement. Tous aimaient le vivant et actif prince HENRI, et ils attendaient beaucoup de lui comme futur empereur.

Ainsi, HENRI fut-il nommé solennellement le successeur de son père, et il reçut avec une dignité dont on l'aurait à peine cru capable cette distinction. Bien sûr, le plus puissant des princes était absent et HENRI envoya à la seconde session des princes sa protestation contre cette nomination, sous le prétexte qu'elle était non-valable puisque les dignitaires n'étaient pas réunis en totalité. Mais lui-même ne parut pas davantage cette fois-là, de même qu'à la troisième convocation qui fut fixée. Au lieu de cela, il avait encore rallongé la longue liste de ses méfaits.

Il fallait maintenant que la justice suive son cours. Les princes condamnèrent unanimement le LION à la perte de ses fiefs et ils conseillèrent à l'empereur de prononcer le bannissement. Mais BARBEROUSSE ne pouvait s'y décider. Il réunit encore une nouvelle fois la session de justice dans l'espoir que le Moi d'HENRI engendrer la bonne volonté qui puisse vaincre les ténèbres.

HENRI fut profondément affecté par la perte de ses fiefs, et donc de sa puissance. Comme déjà au temps de sa jeunesse, il s'abandonna à une colère insensée. Avec une armée de ses alliés, il attaqua par surprise la ville ouverte d'ALBERTVILLE, l'incendia avec ses bourgeois sans défense, et agit de façon inhumaine avec leurs femmes et leurs filles. Presque toutes les églises et les couvents furent détruits et incendiés. Plus de cinq cents personnes qui y cherchaient refuge trouvèrent la mort dans les décombres. L'évêque fut fait prisonnier alors qu'il sauvait des flammes les reliques à demi carbonisées de St Stéphane, le patron protecteur de la ville.

Et, comme dans sa jeunesse, le repentir le plus amer submergea HENRI, une fois l'acte accompli. Il pleura, désespéré, en voyant l'évêque âgé et les reliques profanées, et en entendant ce vieillard l'accuser des horreurs qui avaient été commises en son nom, sur son ordre.

Mais à présent il n'y avait plus, près de lui, d'ami généreux et fidèle qui aurait pu l'aider à transformer en bénédiction ce repentir. FRÉDÉRIC lui faisait défaut et, à cette pensée, toute la douceur de son cœur redevint obstination et révolte. Il fit garder l'évêque en otage, et se déchaîna plus encore.

Pendant ce temps, BARBEROUSSE se trouvait dans le Sud de l'Allemagne pour étouffer d'une main ferme un éventuel soulèvement en Bavière. Mais là où arrivait l'empereur, il ne trouvait partout que portes et cœurs ouverts. Il se refusa à entrer en campagne contre son frère d'armes d'autrefois. A la session de WÜRZBURG, les décisions de MAGDEBOURG furent confirmées et l'empereur prononça de surcroît le bannissement d'HENRI le LION.

Celui-ci recommença à dévaster et à chercher querelle. Aussi fallut-il que BARBEROUSSE en personne marche contre lui avec une armée. Mais il n'y eut quasiment pas de combat, car quand l'empereur approchait, les châteaux et les forteresses se rendaient et les portes s'ouvraient. L'un après l'autre, les derniers partisans d'HENRI l'abandonnaient, si bien qu'il resta finalement seul. Là, son orgueil fut brisé.

A la session d'ERFURT, parut le duc, autrefois si arrogant, qui se jeta en pleurant aux pieds de l'empereur. Magnanime, FRÉDÉRIC le releva et ses yeux clairs, dans lesquels brillait le pardon, se posèrent sur l'ami infidèle. Les sentences prononcées contre HENRI furent maintenues, mais BARBEROUSSE parvint avec des peines infinies à lui conserver en propriété BRÜNSWICK et LUNEBOURG. Il lui fallut toutefois jurer de s'éloigner du pays durant trois ans et de se retenir de toute hostilité. L'empereur promit d'accorder tout son soutien à la duchesse MATHILDE au cas où elle voudrait rester à LUNEBOURG; de même qu'il lui autorisa, si elle voulait suivre le duc dans l'exil, un libre retour avant la fin des trois années.

HENRI se soumit au jugement, il signa les conditions exigées et se rendit avec son épouse et ses enfants en Normandie, où son beau-père HENRI II d'ANGLETERRE régnait comme tuteur de l'orphelin du roi Français PHILIPPE. Il vécut là dans le faste et la richesse, mais peu aimé par son entourage. La tentation lui vint plusieurs fois de rentrer en Allemagne avec l'argent de son beau-père avant la fin de son bannissement, mais il ne le fit pas avant la fin de la vie de BARBEROUSSE.

Ainsi maintenant, BARBEROUSSE arrivait-il au faîte de sa puissance. Il avait créé un empire allemand unifié, les princes le vénéraient et lui obéissaient amicalement, les voisins craignaient sa puissance et son regard perspicace. La Lombardie avait enfin convenu qu'elle ne pouvait que prospérer en vivant en paix avec l'empereur allemand, et le pape LUCIEN, un vieillard faible, préféra ne pas se faire un ennemi du puissant BARBEROUSSE.

MAYENCE se préparait à une fête comme personne n'en avait encore vue. Du lever du soleil jusqu'à la nuit tombante, les artisans s'activaient à construire une ville de toile. Des coups de marteaux et de haches retentissaient avec des cris de toutes sortes. Des charrettes lourdement chargées circulaient sans interruption en longs convois, et d'innombrables bateaux croisaient dans les flots du RHIN. La large plaine du MAIN, en face, avait été défrichée pour donner de l'espace aux hôtes que l'on attendait.

" Est-ce donc vrai ?" demandait un brave maître fourreur, que la curiosité avait conduit à venir examiner les préparatifs. " Est-ce donc vrai que l'on attend plus de mille personnes ?"

Autour de lui, des rires lui répondirent.

" Il s'agit de savoir ce que vous entendez par *personne*, dit pensivement un homme maigre dont le vêtement de drap fin indiquait la fonction de secrétaire de mairie. " Si vous ne songez qu'aux altesses et princes de l'Eglise, alors vous avez raison et il n'y a pas lieu de rire. Mais si vous comptez le menu fretin, le bas peuple des mercenaires et cavaliers, les valets des suites et les serviteurs, alors... Tenez, on dit que rien que le roi de Bohême a annoncé une suite de deux mille cavaliers !"

" Pensez-vous que c'est pour s'amuser que l'on construit toutes ces maisons de bois et ces tentes ?" déclara un charpentier, qui s'activait à bâtir avec ses compagnons une grande église de bois au milieu de la place, vis à vis du château impérial, construit lui aussi avec du bois.

" Je suis curieux de savoir comment on nourrira tous ces gens!" demanda un des badauds. " Vouloir recevoir tant de personnes en une seule journée, MAYENCE n'en voit pas autant en une semaine."

Le secrétaire de mairie, avec importance, reprit la parole.

" Allez voir de l'autre côté, là où les bois du TAUNUS touchent au MAIN. On y construit des magasins à provisions, on croirait qu'on va nourrir l'empire toute l'année. On stocke jour et nuit des vivres que les attelages et les bateaux amènent : viandes, gibiers, volailles, bestiaux vivants, farine, pain, vin et bière, sans parler du reste. L'empereur veut tenir table ouverte jusqu'à la Pentecôte."

Puis un nouveau spectacle attira l'attention : sur plusieurs des tentes terminées, on avait hissé pour les essayer des bannières frappées d'armoiries. Elles claquaient joyeusement au vent et donnaient déjà une impression de ce que serait cette ville géante avec toutes ses couleurs. Encore quelques jours, et elle sera habitée.

Les invités maintenant affluaient de tous côtés. Tous les grands de l'empire, tous les ecclésiastiques et les dignitaires laïques avaient été conviés et avaient promis de paraître. Mais on annonçait aussi des visiteurs venant d'autres pays. Anglais, Français, Espagnols, Lombards et même les Slaves ne voulaient pas laisser passer cette occasion de manifester leur cordiale bonne entente, et envoyaient d'imposantes délégations.

Et pourtant, au fond, c'était une fête de famille que l'empereur BARBEROUSSE voulait célébrer ici, à MAYENCE, durant les jours de la Pentecôte : ses deux fils devaient recevoir l'adoubement de chevalier, la cotte de maille. Si le jeune FRÉDÉRIC s'était dévoué à la fonction ecclésiastique, il devait néanmoins être armé chevalier, et HENRI était impatient, lui, le successeur impérial, que l'épée lui soit également conférée. Les fréquents déplacements de l'empereur avaient toujours ajourné cette cérémonie, mais à présent, la fête pouvait être célébrée avec tout l'éclat et le faste dignes de la maison de l'empereur.

Quelques jours avant la Pentecôte, BARBEROUSSE arriva à MAYENCE avec les siens, et il s'installa dans le château jusqu'à ce que l'édification du château impérial dans la ville de tentes soit achevée. Ses fils, ainsi que BEATRICE, étaient si pressés de visiter cette ville éphémère qu'ils demandèrent à l'empereur de la passer en revue eux-mêmes pour vérifier si tout était convenablement aménagé pour les invités.

C'est ainsi qu'un soir avant le coucher du soleil, accompagnés de quelques fidèles, ils traversèrent à cheval le pont de bois qui devait conduire l'énorme trafic par-delà le RHIN. Toute cette nouveauté suscitait l'enthousiasme émerveillé des cinq fils impériaux, qui donnaient libre expression à leur joie et à leur étonnement. FRÉDÉRIC désirait contempler l'intérieur et l'extérieur de l'église en bois; HENRI, par contre, s'intéressait aux tentes, déjà en partie habitées, sur lesquelles claquaient joyeusement dans le vent du soir les fanions colorés et les bannières. Mais l'empereur exigea qu'ils restent auprès de lui, et qu'ils aient ensemble un aperçu global.

Le peuple saluait avec allégresse son Seigneur tant aimé et en lequel il avait toute confiance. Des vœux de bonheur s'élevaient vers BEATRICE qui chevauchait aux côtés de son mari sur une haquenée³³ d'une blancheur de neige, et qui évoquait une image de grâce et de douce pureté. Mais, devant les cinq fils blonds de l'empereur, que personne n'avait encore vus ici à Mayence, la foule déchaîna ses acclamations. Tous les cœurs s'envolaient vers eux. Le préféré était incontestablement le petit PHILIPPE qui regardait autour de lui avec des yeux réjouis, ne faisant aucun mystère de ce que les tréteaux des prestidigitateurs lui promettaient plus de plaisir que les jeux du tournoi.

Les cavaliers mirent pied à terre pour traverser les magasins de vivres. Deux bâtiments, semblables à des granges, avaient été montés avec des lattes à claire-voie, permettant à l'air de circuler facilement. On avait mis à l'abri dans ces grandes étables toute la volaille et, caquetant et sifflant, les becs des oies passaient au travers des lattes. Une multitude de canards et de poules se tenaient là si serrés qu'ils se montaient sur le dos les uns des autres. Le petit jubilait :

" Maman, maman, regarde les poules ! Il n'y en a pas autant dans le monde tout entier !"

Tout le monde éclata de rire, mais le père apaisa la gêne du petit :

" Laisse-les rire, PHILIPPE, j'ai reçu ce matin le poème du trouvère HENRI de VELDECKE qui célèbre la fête de MAYENCE. Il s'étonne avec presque les mêmes mots de la quantité de bêtes à plumes, et c'est pourtant un chanteur très célèbre !"

Alors qu'ils ressortaient des magasins à vivres pour regagner leurs montures, de joyeux personnages leur barrèrent la route. Des arlequins en vêtements bariolés agrémentés d'une profusion de clochettes bondissaient avec des gestes grotesques sur le chemin, sur les bords

³³ *haquenée* : petite jument marchant à l'amble, servant de monture pour les dames.

duquel ils avaient tendu des guirlandes de fleurs. BARBEROUSSE et les siens durent d'abord s'acquitter avant de pouvoir passer. Mais leurs pas furent encore arrêtés involontairement car il y avait un attroupement devant eux où on s'agitait à grands bruits. En interrogeant, l'empereur apprit qu'un petit singe s'était échappé d'une boutique. Aussitôt, les enfants de l'empereur se mêlèrent à la foule : un singe vivant était une telle nouveauté pour eux ! Et quelle fut leur joie quand la bête affolée sauta au-devant d'eux comme si elle cherchait protection, et s'accrocha au prince CONRAD. Son propriétaire voulait le reprendre, mais le singe enlaçait de ses deux bras le cou du prince, et CONRAD supplia son père de l'acheter. L'impératrice, elle aussi, avait plaisir à voir cette drôle de créature qui avait choisi avec tant de sûreté parmi ses fils le plus délicat et le plus doux. L'empereur accepta et, pendant une dizaine d'années, ce singe resta le fidèle compagnon de CONRAD.

La fête de la Pentecôte se déroula avec faste. Elle commença par le service divin solennel dans l'église en bois superbement décorée, dans laquelle un long cortège était entré, composé de tous les participants ordonnés selon leur rang et leur dignité. La foule bordait en rangs très serrés l'allée recouverte d'un tapis sur lequel les altesses, en vêtements de fête, gagnaient la maison de DIEU. Après le service religieux, vint la remise de l'épée.

Aux accents jubilants des trompettes auxquelles se joignait la solennité des orgues, BARBEROUSSE se leva et se rendit devant l'autel. Les archevêques de SALZBURG et de MAYENCE se tenaient à sa droite et à sa gauche. L'empereur portait la couronne impériale en or, ainsi que BEATRICE, qui siégeait sous le baldaquin, revêtue de pourpre et d'hermine.

Le prélude avait retenti, les fanfares résonnaient. Douze enfants nobles, habillés de soie blanche brodée d'or, s'avancèrent vers l'autel et se placèrent devant les marches, formant une haie. Par ce chemin, deux enfants nobles plus âgés, vêtus de velours bleu clair, apportèrent les coussins brodés d'argent sur lesquels étaient posées les deux épées. Il s'agissait d'armes superbes, impatientement attendues par leurs destinataires. Les enfants s'agenouillèrent et les deux fils de l'empereur s'avancèrent vers l'autel au son des fanfares, conduits par un chevalier.

Tout d'abord, FRÉDÉRIC ploya le genou, et il y eut un léger mouvement parmi la foule. Son vêtement de velours d'un bleu royal des plus précieux lui seyait admirablement. Presque timidement, il leva le regard alors que l'empereur s'avançait vers lui.

" L'image de la pureté !" chuchotait-on, et, de plus d'un cœur, s'élevaient des vœux de bonheur vers le trône de DIEU.

Le regard brillant, HENRI regardait autour de lui. Son œil cherchait la présence de sa mère, à qui il envoya un signe gaïement enfantin, malgré la désapprobation de l'austère chevalier qui l'accompagnait. Le futur empereur agissait tel un rayon de soleil incarné, arrivé sur terre. Il était vêtu de soie jaune brodée d'argent. Contrairement à son frère, toutes sortes de bijoux ornaient son vêtement de style raffiné. Il tournait et retournait entre ses belles mains fines, semblables à celles de son père, la toque de velours jaune à laquelle pendait une longue plume blanche.

Mais lorsque BARBEROUSSE commença à parler, l'agitation de ses mains s'apaisa aussitôt, le jeune homme se ressaisit et, comme son frère, il ploya le genou avec humilité.

L'empereur expliquait à ses enfants avec le plus grand sérieux et de façon appuyée ce que signifiait qu'être armé chevalier.

Ensuite, il se tourna vers FRÉDÉRIC.

" Toi, mon fils aîné, tu dois également être fait chevalier. Tu as renoncé volontairement à la couronne et au trône afin de te tresser une autre couronne au service du Tout-Puissant. C'est pourquoi, porte l'épée en l'honneur de DIEU, pour l'aide aux opprimés comme doit le

faire un irréprochable combattant de DIEU. Ne la tire jamais si tu ne peux être certain que DIEU le SEIGNEUR te l'ordonne; mais, si tu la tires, montre de quels ancêtres tu descends."

Il prit l'épée du coussin qui lui était présenté par l'enfant agenouillé, épée dont la poignée formait une croix, et frappa légèrement sur l'épaule du fils, en prononçant les paroles solennelles :

" Chevalier FRÉDÉRIC de HOHENSTAUFEN, relève-toi !"

Pendant une minute, l'éclat des fanfares retentit.

Après quoi, BARBEROUSSE se tourna vers HENRI, et un sourire glissa sur son visage sérieux :

" Toi, mon fils HENRI, qui a déjà été appelé dans tes jeunes années à porter la couronne de l'empire un jour, sois toujours conscient de ce que te dit l'épée aujourd'hui. Tu dois la porter virilement pour l'aide et la protection du faible et de l'opprimé, pour l'accroissement de ce qui est noble, pour la paix et le prestige de l'empire. Tu ne dois jamais la tirer pour ton propre avantage; jamais tu ne devras rougir de l'avoir tirée. Porte-la comme un chevalier qui occupe son poste sous l'œil du Tout-Puissant."

HENRI reçut à son tour le léger coup sur l'épaule, puis l'empereur le fit se relever par les mots :

" HENRI, héritier de l'empire et futur empereur, relève-toi et apprends à servir ton peuple !"

Sous les bourdonnements des orgues, la maison de DIEU se vida et les altesses regagnèrent le château impérial, entourées par une foule enthousiaste. Tandis qu'à l'intérieur un joyeux banquet était offert en l'honneur des deux nouveaux chevaliers, on préparait activement en pleine campagne l'emplacement des joutes. Ce jour-là, des tournois sur pari d'honneur devaient avoir lieu, et on venait de loin pour y assister. Malgré l'importance de la foule, un ordre rigoureux était observé. Chacun se réjouissait du spectacle tant attendu, qui devait durer trois longues journées. On se réjouissait peut-être encore davantage à cause des trois bœufs rôtis et du vin que les largesses de l'empereur destinaient à tous ceux qui seraient là, le quatrième jour.

Un joyeux brouhaha couvrait la vaste étendue. On avait beaucoup à voir et beaucoup à se dire. Les écuyers et les valets d'écurie se mêlaient à la foule et vantaient la supériorité de leur seigneur, en montrant leurs couleurs et leurs armoiries. Au milieu de tout cela, toutes sortes de jongleurs divertissaient le public avec leurs numéros, et collectaient leur salaire en monnaie sonnante, dont personne n'était avare en une telle circonstance.

Et puis, on entendit les roulements des tambours et les sonneries des trompettes, les portes du château impérial s'ouvrirent largement, des enfants nobles et des écuyers sortirent et se placèrent sur les marches, puis s'avancèrent tout d'abord les tambours et la fanfare qui se dirigèrent vers le champ du tournoi.

Des *ah!* et des *oh!* annonçaient l'approche du cortège des altesses. En tête, marchait l'empereur BARBEROUSSE avec à sa droite et à sa gauche ses deux fils chevaliers. Tous trois avaient troqué leurs vêtements de gala contre l'armure étincelante. Princes et chevaliers, tous armés et équipés, les suivaient. Tandis qu'ils se rendaient sur le lieu de la fête, les balcons du

palais impérial se remplirent de nobles dames. Ainsi, où qu'on dirigeât son regard, il y avait à contempler.

Puis on amena les lourdes montures superbement harnachées. Les couvertures de selle exhibaient les armoiries des chevaliers.

" Regarde ce cheval noir avec un aigle en drap noir. C'est le même aigle que porte le chevalier là-bas sur son harnais et sur son casque. Qui est-ce ?"

" - Je ne peux le dire," répondait un bourgeois. " Voyez, il a déjà rabattu sa visière. Un palefrenier saurait-il qui porte l'aigle ?"

" - C'est le jeune OTTO von WITTELSBACH, le futur duc de Bavière," répondit un jeune écuyer qui menait avec de courtes rênes une monture de combat qui se cabrait.

" Et à qui est ce cheval que tu conduis ?"

" - Voyez ces deux épées croisées, c'est l'armoirie de METZ, L'archevêque est mon maître."

" - L'archevêque va-t-il donc participer au tournoi ? Un seigneur de l'Eglise ?"

" - Il y aura encore beaucoup d'autres seigneurs de l'Eglise qui ne laisseront pas passer cette occasion de briguer des honneurs, et d'y trouver de l'agrément. L'archevêque est encore un jeune chevalier."

Le tournoi commença. Cette après-midi était réservée aux jeux équestres, comme par exemple, planter une lance vers le bas, en pleine course, après l'avoir pointée vers un cercle suspendu en hauteur. Puis les chevaliers s'opposèrent deux à deux, au galop, mais ils ne devaient faire preuve que d'habileté et d'aisance. Plus durait la compétition, plus élevé était le prix. Dès que l'un des adversaires était désarçonné, on le considérait comme vaincu. Ce n'est que durant les jours suivants que ces jeux devinrent plus sérieux. On en vint aux assauts à l'épée et aux compétitions de saut.

BARBEROUSSE et ses fils ouvraient tous ces jeux, et c'était merveilleux de voir comme l'empereur pouvait se mesurer en force virile et en élégance avec les deux jeunes hommes. Parmi les invités, le jeune prince anglais RICHARD, qui plus tard reçut le surnom de COEUR de LION, se distingua particulièrement. Il était revêtu de pied en cap d'une cuirasse sombre faite en chaînes d'acier, dont la singularité surprenait le public.

De nombreux princes s'attendaient à ce qu'HENRI le LION paraisse à cette fête, mais c'était mal connaître l'orgueilleux. Celui-ci n'aurait pas voulu prendre part à la dérobee à ce tournoi, auquel sa présence en d'autres temps aurait conféré du prestige.

Un chaleureux soleil brilla jour après jour, aussi longtemps que les chevaliers et leurs montures manœuvrèrent sur le champ du tournoi. Le quatrième et dernier jour, le ciel bleu de la Pentecôte ne fut pas davantage troublé par le plus petit nuage. A présent, les écuyers mesurèrent leur adresse et leurs forces au tir à l'arc, au pivotement de fanions et au lancer de javelots. Autant que le permettait la disposition du lieu, on pratiqua le lancer de pierres; mais personne ne devait causer de dommage.

Puis la joie des spectateurs fut à son comble quand s'alluma, sur la place libre devant l'église, le feu devant cuire un majestueux bœuf embroché et que la fontaine commença à laisser couler du vin; le peuple se pressa pour les délices du palais.

D'innombrables petits brasiers crépitaient, où grillait du boudin ou rissolaient de savoureuses omelettes dorées. On échafauda une montagne de bretzels, de pains blancs et de pains noirs. Et dès que le festin put commencer, on s'allongea là où on pouvait trouver de la place et on mangea et but tout son souï; si la réserve baissait, il n'y avait qu'à aller la reconstituer.

Puis la danse prit ses droits. On tourna et vira, on fit des rondes sur la place du tournoi, au son du violon et de la cornemuse. Plus loin, les prestidigitateurs montraient leurs spectacles et leurs tours d'adresse. Le polichinelle, en habit de fou, gambadait de-ci de-là avec son bâton et ironisait sans retenue sur la fête, ses participants et ses spectateurs, avec des traits d'esprit souvent pertinents. Un funambule avait tendu son câble et dansait dans les airs tandis qu'un charmeur de serpents, arrivé avec la délégation anglaise, excitait sur l'air monotone de son fifre des reptiles ondulants que l'on n'avait jamais vus.

Mais déjà les effets de la surabondance du vin se faisaient remarquer; ici ou là l'enjouement dégénérait en vulgaires criailleries. Soudain, une bande de compères éméchés arriva et, avec des contorsions grotesques et en se démanchant le cou, ils se mirent à ridiculiser le cortège des princes. On chercha à les en empêcher car on avait honte de voir tourner en dérision celui à qui ils étaient redevables de cette fête, et de plus, il n'y avait rien en BARBEROUSSE et en ses fils qui se prêtât à la moquerie. La troupe et ses adversaires arrivèrent auprès de l'église en bois. Les buveurs ivres voulurent en forcer la porte; une mauvaise dispute s'éleva et, soudain, sans que l'on puisse savoir comment c'était arrivé, la tour de l'église se mit à pencher et s'effondra brutalement sur une partie des ivrognes, les ensevelissant. Cela ramena la raison instantanément. On se précipita au secours de ceux qui étaient sous les décombres, mais parmi eux, il n'y eut pas de survivants. On ne put que dégager les morts et déblayer la place. Tout enthousiasme était tombé. Le peuple reconnut dans cet événement un acte de la Justice divine, qui avait refusé aux sacrilèges l'entrée de l'édifice.

Tandis que la fête pour le peuple se terminait par cet événement tragique, au château impérial on en arrivait au point culminant tel que l'avait espéré l'empereur. Ses dispositions naturelles pour l'art trouvaient davantage de satisfactions dans les refrains des chanteurs que dans les plaisirs de la table. Chaque jour, HENRI de VELDECKE était venu déclamer le chant qu'il écrivait pour immortaliser la fête de MAYENCE. BARBEROUSSE se réjouissait des rimes habiles mais il s'opposait à ce que lui ou les siens soient l'objet d'une glorification exaltée. Les rires joyeux fusaient autour de la table lorsque le poète était allé trop loin dans le feu de la libre inspiration, ou qu'il avait perdu la juste mesure, et on ne s'ennuyait pas.

Mais, pour le dernier jour de cette fête, FRÉDÉRIC von HAUSEN était venu. Sa renommée s'étendait dans tout le pays, il avait une voix remarquable et son aspect était celui d'un chevalier. HENRI de VELDECKE trouvait sa subsistance sous la protection des grands qu'il glorifiait; ce n'était pas le cas pour FRÉDÉRIC von HAUSEN. Ce riche chevalier ne quittait son château que par envie de chanter et pour l'aventure. Ce qu'il glorifiait dans ses chants, c'était la beauté de la nature, le bonheur qu'il trouvait dans la vie, et avant tout la toute-puissance de la bonté divine. Cela conférait à ses chansons un autre ton, qui élevait les cœurs et dirigeait les pensées vers ce qui est noble. C'est pourquoi il n'était pas toujours le bienvenu dans toutes les cours, plus d'un grand seigneur n'aimait pas être détourné des agréments et jouissances de la table.

Chez BARBEROUSSE, il se trouvait en haute faveur. Il apportait ce que l'empereur ne trouvait pas chez les autres chanteurs, ce qui faisait que cette fête devenait pour lui une cérémonie.

- XV -

Le futur empereur, le prince HENRI, se tenait devant son père, qui l'avait convoqué pour l'entretenir de questions importantes. Agé de dix-neuf ans, c'était maintenant un beau et énergique jeune homme, dont les cheveux blonds rappelaient la douce personne de sa mère. Ses yeux avaient la couleur de ceux de son père, mais il y manquait la profondeur et la bonté; de même, autour de la bouche se dessinait un trait que l'on aurait vainement cherché chez BARBEROUSSE.

L'empereur poursuivait la conversation entamée :

" Tu sais, mon fils, qu'un empereur doit se sacrifier pour son peuple. Il ne peut conclure son mariage à son gré, car il doit être déterminé par l'intérêt de l'empire. Je pense en ce moment à un tel mariage, qui consisterait en ton union avec CONSTANCE de SICILE³⁴. Elle est la tante de l'actuel roi de Sicile, qui n'a pas d'enfant. S'il vient à mourir, son époux deviendrait roi des Deux-Sicules. Mais, même durant la vie du roi, la parenté pèse lourdement dans la balance, car avec la Sicile unie à l'empire allemand et à la Lombardie, il ne viendra plus à l'idée du reste de l'Italie d'entrer en campagne contre l'Allemagne. Et la Sicile est également un rempart contre les appétits de conquêtes des Grecs, un point d'appui pour toutes les entreprises en Méditerranée. Que CONSTANCE, en plus de cet héritage encore lointain, puisse apporter une grosse dot n'est pas à sous-estimer non plus. Voilà les avantages, mais laisse-moi, mon fils, te montrer franchement les inconvénients. CONSTANCE est âgée de trente ans, onze de plus que toi; elle ne doit pas être bien belle..."

" - Père, que vaut tout cela face aux avantages que tu viens de décrire ? Je prendrai avec joie CONSTANCE pour épouse si j'obtiens par là des chances sur la couronne des Siciles. Je vois déjà mon futur empire qui s'étend, qui devient fort et puissant. Père, être souverain me paraît la chose la plus magnifique de la terre, cela seul apporte le bonheur !"

" - HENRI, réfléchis, une femme non aimée ne se laissera pas rejeter lorsque tu l'auras épousée !"

" - Tout est déjà réfléchi, seigneur père, on n'est pas obligé de vivre toujours ensemble au même endroit; l'empire est assez grand quand deux personnes ne veulent pas se voir."

" - Donc, si tu es décidé, j'enverrai une délégation au roi GUILLAUME de SICILE pour traiter. Je suis certain de recevoir bon accueil, sinon je n'entreprendrais pas cette démarche."

³⁴ Constance de Hauteville, fille de Roger II de Sicile

Quelques mois plus tard les fiançailles du futur empereur HENRI avec CONSTANCE de SICILE furent solennellement conclues au palais de l'évêché d'AUGSBOURG, sans la présence de la fiancée.

Puis l'empereur et le prince HENRI se rendirent en Lombardie pour prévenir des soulèvements au cas où des villes lombardes auraient été mécontentes de ces fiançailles. Mais le calme régna. Seul le pape ressentait cette union des Siciles avec l'empire allemand comme un coup sévère contre sa puissance, de toute manière déjà faiblement établie. Aussi se tenait-il avec prudence hors de tout conflit.

Mais, tandis que FRÉDÉRIC séjournait en Italie, l'atteignit la plus grande douleur de sa vie. BEATRICE, qui était souffrante depuis longtemps, était revenue dans sa patrie bourguignonne; c'est là que, de façon imprévisible, elle avait pris congé de l'existence sans que son époux ou ses enfants aient pu être appelés à temps. Le deuil en Bourgogne et dans tout l'empire fut général. La souffrance bouleversait profondément ceux qui perdaient celle qui les avait unis tous ensemble dans l'amour. BARBEROUSSE, en une nuit, devint BARBEBLANCHE, et il aurait volontiers abandonné à HENRI la couronne afin de pouvoir vivre dans le souvenir de celle qu'il avait ardemment aimée.

Mais son fils aîné FRÉDÉRIC l'encouragea par des paroles émouvantes et pria BARBEROUSSE de penser à l'empire et de ne pas laisser venir HENRI au gouvernement avant son temps. Il était encore novice, chaque année passée sous la conduite attentive du père ferait venir à maturité le vin noble et porterait à leur accomplissement les espérances portées par ce fils impérial.

Le prince ne s'était jamais tenu intérieurement aussi proche de son père qu'à présent, comme si un peu de l'amour de BEATRICE avait été transmis à FRÉDÉRIC, lui qui pourtant lui ressemblait le moins.

BARBEROUSSE et ses fils visitèrent la Bourgogne l'année suivant l'enterrement de l'impératrice dans la cathédrale de SPIRE. Tout le faste et l'éclat redevables à une impératrice furent déployés; chaque province de l'empire envoya ses plus nobles seigneurs pour constituer l'escorte du cercueil. Les fils formaient la garde d'honneur pour laquelle ils n'auraient pas accepté de se laisser remplacer, et ils rendaient ainsi leur dernier service à cette mère qu'ils aimaient par-dessus tout. Ils portèrent également le cercueil de la voiture jusque dans la cathédrale où il fut solennellement placé devant l'autel. Des délégations des provinces étaient venues pour assister à la cérémonie de l'inhumation.

Cette profonde douleur, dont BARBEROUSSE ne se remit jamais complètement, fut bientôt effacée à son tour par une fête joyeuse.

Le jeune HENRI avait élu MILAN comme future résidence. En janvier de l'année suivante eut lieu dans un grand déploiement de faste son mariage avec CONSTANCE, l'héritière des Deux-Siciles. Il était tout à fait dans le style d'HENRI de désirer donner à cette fête quelque chose de vraiment particulier pour que les générations puissent encore en parler cent ans après. Il s'entendait comme personne à imaginer des raffinements extrêmes et à rechercher des effets inouïs.

Cette fois, il voulait montrer à MILAN dont la renommée artistique était fameuse que les Allemands étaient également capables de créativité.

La fiancée, avec une suite considérable, arrivait à destination. On disait que la dot et les vêtements avaient nécessité cent cinquante mulets pour les transporter. HENRI envoya à la rencontre de ce convoi un autre encore plus imposant apportant tout ce que l'art, l'industrie, l'agriculture et l'élevage pouvaient offrir en territoire allemand. Les villes principales étaient représentées avec leurs armoiries et leurs drapeaux et ceci constituait un superbe tableau haut en couleurs qui ravissait les spectateurs. Partout, on célébrait le jeune fils impérial dont la belle prestance, au surplus, avait conquis le cœur aisément enflammé des Italiens.

La joie et la fierté remplissaient HENRI et lui faisaient négliger de s'apercevoir que sa future épouse boitait et louchait. Et cela atteignit d'autant plus l'empereur. Comme cette fête éveillait de nombreux souvenirs en lui ! Il était sans cesse amené à comparer et à plaindre son fils. L'arrogance de la fiancée s'opposait de façon flagrante au charme gracieux de BEATRICE. Assurément, BEATRICE était encore un peu une enfant lorsqu'on l'avait mariée, mais sa grâce s'était conservée jusqu'à sa mort.

Les Milanais affluaient avec curiosité pour voir la future impératrice qui, par des cadeaux et de la monnaie qu'elle faisait jeter parmi la foule, voulait s'en assurer les faveurs. Ceux qui avaient beaucoup voyagé s'accordèrent une journée de repos, puis les festivités débutèrent. Elles devaient avoir lieu en plein air.

Mais le temps, superbe jusque-là, changea brusquement. Un vent rude commença à souffler et finalement se déchaîna; et même la neige commença à tomber. Aussi les passes d'armes durent-elles avoir lieu dans des halles couvertes, ce qui obligea à les restreindre sensiblement.

" On ne devait s'attendre à rien d'autre !" bougonnait la fiancée. " Quand on vient me chercher dans la clarté de mon soleil pour un pays aussi maussade, on pourrait pour le moins attendre une meilleure saison."

" - Tu oublies, ma chère, que ton oncle WALTER, l'archevêque de Palerme, a lui-même fixé le jour de notre mariage. Mais console-toi, ce que tu perds en joutes chevaleresques, les chanteurs le compenseront puisqu'ils auront plus de loisir pour faire entendre leurs hymnes."

" - Au fait, les Allemands savent-ils aussi chanter ?" demanda la future impératrice avec moquerie.

HENRI ne répondit pas. Le manque d'égard pour son peuple qui perçait sous ces paroles l'atteignit plus profondément que tout le désagrément que pouvait apporter ce mariage. Mais CONSTANCE pourrait se former son propre jugement. On chanta dans toutes les langues ; l'italien, l'allemand et le français rivalisèrent et on put même entendre le latin bien qu'on ne le comprit pas.

Le soir du mariage eut lieu un grand bal auquel étaient conviés les nobles de Milan avec leur dame. Le moment culminant de cette soirée était une bataille de fleurs pendant laquelle les participants se jetaient des fleurs prises dans des corbeilles installées un peu partout. Le couple qui avait conquis ainsi le plus grand nombre de fleurs était sacré pour le reste de la soirée couple royal des fleurs, et il pouvait décider du déroulement des rondes. Il devait d'abord danser avec le couple des fiancés. Mais CONSTANCE refusa avec sécheresse lorsque le roi des fleurs voulut venir la chercher pour la ronde.

" Vous voyez que je ne peux pas danser ! Qu'ai-je à faire de cette moquerie ?" s'écria-t-elle irritée au jeune Milanais qui se tenait là interloqué. Cette forte exclamation avait été entendue des autres qui s'approchèrent avec curiosité. Mais HENRI montra qu'il était le digne fils de son père. Amicalement, mais d'une voix nette, il dit au noble Milanais étonné :

" Seigneur roi, pardonnez; ma fiancée est encore fatiguée de son long voyage. Permettez-moi de la représenter et accordez-moi deux danses avec votre reine."

Le jour suivant, il y eut la cérémonie religieuse puis le banquet. Il fut servi pour le peuple dans différentes salles de la ville car les rues et les places luisaient sous la neige fondue.

Après le repas, les danses reprirent; la fiancée regardait en s'ennuyant, son infirmité l'empêchait d'y participer et HENRI était trop courtois pour aller goûter sans elle aux plaisirs de la danse. Tous les deux respirèrent avec soulagement quand commença la retraite aux flambeaux qui devait escorter le jeune couple dans ses appartements.

Pour HENRI, la véritable fête fut son couronnement³⁵ avec son épouse par l'archevêque d'AQUILA. BARBEROUSSE voulait de la sorte lui apporter une certaine compensation pour la déception que devait lui apporter son mariage. Il avait préparé ce couronnement en toute tranquillité. Par prudence, il ne s'était pas tourné vers le pape. Comme LUCIEN était mort depuis peu, son successeur URBAIN III, un Milanais ennemi acharné des Allemands ne lui aurait que trop certainement en cette occasion opposé un refus à sa demande quoique dans les apparences la paix avec le puissant empereur soit maintenue. L'empereur ne voulait pas en arriver là. C'est pourquoi il obtint de l'archevêque flatté qu'il procède au couronnement en lui conférant par lettre et cachet la légitimité nécessaire.

HENRI l'en remercia avec exaltation. Lorsque son père, avant de regagner l'Allemagne, lui confia en plus la défense des affaires du gouvernement de Lombardie et lui installa à Milan une cour superbe, le jeune homme de vingt-et-un ans vit alors comblés tous ses vœux, au moins provisoirement. BARBEROUSSE reconnaissait bien là son fils : la couronne obtenue représentait pour lui beaucoup plus qu'une épouse belle et aimable.

- XVI -

De nouveau, le monde ecclésiastique était préoccupé par l'élection d'un nouveau pape. URBAIN III³⁶ n'avait causé avec sa haine des Allemands que de faibles dommages. Une grave maladie l'avait emporté après deux années de règne. On s'était attendu à bien des réalisations de sa part, mais il n'en avait rien été. A présent, le choix tombait sur un homme énergique et modéré, qui fut couronné sous le nom de GREGOIRE VIII³⁷.

Le nouveau pape était trop avisé pour ne pas reconnaître les dommages imprévisibles qu'auraient à supporter les états de l'Eglise par suite d'une brouille avec BARBEROUSSE. Il s'évertua par conséquent en toutes occasions à assurer FRÉDÉRIC de son dévouement et de sa serviabilité. Cependant, il réfléchissait par ailleurs à la manière de l'éloigner d'Italie. Et l'occasion survint bientôt.

³⁵ roi d'Italie (1186)

³⁶ Hubert CRIVELLI, né à Milan en 1120, pape de 1185 à 1187

³⁷ Alberto di MORA, pape du 21 octobre au 17 décembre 1187

En Palestine, la situation des chrétiens devenait insoutenable. Le sultan SALADIN, un souverain sage et juste, voyait d'un mauvais œil depuis longtemps déjà que les chrétiens soient les maîtres de Jérusalem et se comportent comme tels. Il n'y avait guère de trace du véritable christianisme : leur conduite provoquait des heurts et leur arrogance vis à vis des autres croyants irritait l'ensemble des habitants. Plusieurs fois, SALADIN avait mis en garde les uns et les autres, il s'était entretenu avec le grand maître des templiers pour l'influencer, mais rien n'y faisait.

Alors SALADIN fit usage de ses droits en tant que seigneur de ce territoire, et somma les chrétiens de quitter les lieux. Il lui fut répondu par des railleries et moqueries. Alors le sultan en vint aux armes. Il reconquit sans peine Jérusalem et se posa en propriétaire des lieux saints, non pour les souiller, mais en tant que garant contre l'hégémonie croissante des templiers, et pour contenir leurs partisans. Peu à peu, les chevaliers, amollis par l'oisiveté, se trouvèrent refoulés. Toutes sortes de cruautés furent commises contre les chrétiens malgré les ordres du sultan et à son insu. Ces exactions trouvaient en partie leur raison dans le caractère des sarrasins, mais étaient aussi provoquées par la manière d'agir des chrétiens.

Lorsque les templiers reconnurent qu'ils étaient trop faibles pour se défendre contre Saladin et son armée, ils appelèrent l'Occident à leur secours. Afin qu'on n'hésite pas à leur apporter l'aide nécessaire, ils se répandirent avec force détails dans la description des maux endurés. Saladin les aurait assaillis et porterait l'entière culpabilité.

Le pape GREGOIRE était trop fin pour se laisser abuser par cette nouvelle. Il connaissait personnellement les templiers et il savait comment ils vivaient et combien ils faisaient de ravages en terre sainte, et comment ils s'y rendaient impopulaires. Mais il garda tout cela pour lui. Une croisade, puisque cela s'avérait absolument nécessaire si ces descriptions étaient conformes à la vérité, serait la meilleure occasion pour occuper largement tous les princes de l'Europe.

Aussi appela-t-il à la croisade avec une telle conviction que l'Allemagne, l'Angleterre et la France furent immédiatement d'accord pour venir en aide aux chrétiens opprimés et pour premièrement délivrer le tombeau du Sauveur des mains des païens.

Le roi français PHILIPPE-AUGUSTE fit savoir le premier qu'il participerait à la croisade et les nobles français affluèrent de toutes parts vers lui. L'Angleterre envoya le prince RICHARD COEUR de LION, dont la bravoure sans pareille l'avait déjà rendu célèbre dès ses jeunes années.

Dans l'âme de BARBEROUSSE, la pensée d'une expédition en terre sainte tomba comme un rayon de lumière libérateur. Ce qu'il avait entrepris avec l'enthousiasme de la jeunesse et qu'il n'avait pu mener à terme, pouvait encore lui échoir avec l'âge ! Il crut chaque mot de la fausse nouvelle. Il voulait la libération du saint-sépulcre et planter la bannière du Christ sur les remparts de Jérusalem. Il voyait là un noble but pour employer sa vie qui allait vers sa fin. Lui qui ne désirait rien d'autre que de mourir bientôt, il se mit à rajeunir et à se réjouir aux préparatifs du départ. Et tous les princes étaient heureux que le vieil empereur veuille les accompagner. Il était le seul parmi eux qui connaissait les difficultés et les dangers auxquels on allait s'exposer; il pourrait guider et conseiller. Aussi alla-t-il de soi que l'Angleterre et la France prient BARBEROUSSE de prendre le commandement. C'était comme si la grande œuvre commune éliminait toute hostilité, toute rivalité. Un ferme lien semblait se tresser autour des trois pays si différents.

FRÉDÉRIC, qui savait combien il était plus dangereux qu'utile que les préparatifs traînent en longueur, s'activait avec l'ardeur la plus grande. HENRI fut rappelé en Allemagne

et fut institué empereur. Si jamais il revenait de ce périple, BARBEROUSSE souhaitait renoncer au gouvernement. Ses autres fils avaient leur vie à conduire, le plus jeune, PHILIPPE, était encore dans un couvent pour son éducation.

A l'improviste, le prince FRÉDÉRIC surgit devant son père.

" Prends-moi avec toi, seigneur père," pria-t-il. " Il me coûte de rester derrière les murs d'un couvent pendant que notre père entre en campagne pour la cause de notre Sauveur."

BARBEROUSSE regarda avec étonnement ce fils qui n'avait jusqu'ici jamais rien voulu savoir des combats et des bains de sang. Mais dans ce regard implorant, il lut autre chose que le désir d'aventure et l'amour du combat et de l'adversité. Il comprit que FRÉDÉRIC était soucieux de la vie de son père, et il ressentit avec émotion le courant d'amour candide qui émanait de l'aîné de ses enfants, qu'il considérait toujours un peu comme un garçon donnant beaucoup de soucis. Le noble père n'avait pas compris tout d'abord le retour dans le monde de son fils, mais il sentit son amour et le comprit; c'était la chose la plus précieuse qui pouvait lui être apportée à son âge. Et, avec gratitude, il accepta ce don comme venant de la main de DIEU.

" Oui, viens avec moi, mon Friedel," dit-il avec cette bonté que ses fils lui connaissaient. " Tu n'as pas encore reçu les ultimes consécérations, c'est à toi de dire si tu veux venir en habit ecclésiastique ou en tant que chevalier."

" - Laissez-moi vous accompagner en tant que chevalier, seigneur père !" Telle fut son étonnante réponse.

Et comme BARBEROUSSE acceptait, il prit immédiatement son service, qu'il avait délibérément choisi lui-même, entourant son père avec modestie et sollicitude.

N'oubliant pas les indicibles difficultés que les armées avaient rencontrées lors de la croisade précédente, BARBEROUSSE ordonna que l'on parcoure le chemin vers l'Asie mineure par bateaux. Les armées des trois pays devraient indépendamment pourvoir à la traversée et se rejoindre lors du débarquement. Mais il apparut que le nombre de bateaux disponibles serait insuffisant pour embarquer l'énorme armée. Par conséquent, on se résolut à prier BARBEROUSSE de prendre la voie de terre. Il était le seul à connaître le chemin, et il vivait en paix avec la HONGRIE, tandis que les Grecs le craignaient.

L'empereur accepta cette demande et parvint sans encombre, mais avec beaucoup de peines, jusqu'à la côte de l'Asie mineure. C'est là que débutèrent les combats. Il fallait conquérir pied à pied la route et la subsistance. Mais le destin leur fut favorable; la forteresse d'ICONIUM fut prise malgré une brave résistance des occupants. Elle se révéla surabondamment pourvue en vivres, si bien que l'armée ne manqua plus du nécessaire. Le soir, les tentes furent dressées car l'empereur ne voulait pas passer la nuit dans une ville étrangère. Une fois remis sur pied, on reprit l'avancée et on poursuivit la route du Sud.

La lune brillait avec force au-dessus de la tente et du feu de camp autour duquel régnait encore de l'activité. A ce moment, arrivèrent des soldats, revenant d'une expédition punitive, qui demandèrent à se rafraîchir et à se coucher. Puis, lentement, s'approcha une petite troupe portant une civière de fortune.

" Nous avons trouvé cet homme de DIEU gravement blessé et déjà mourant, non loin du camp," dirent-ils. " Nous voulions le panser et le soigner mais il exigeait d'être porté aussi vite que possible devant l'empereur."

Par hasard, le prince FRÉDÉRIC se trouvait non loin du feu de camp auprès duquel la civière était posée. C'est pourquoi il se retourna pour savoir si on devait importuner l'empereur. FRÉDÉRIC s'approcha de la civière pour s'informer des désirs du mourant, mais, sur le visage du vieux moine rayonnait une paix si merveilleuse que le prince, sans mot dire, s'éloigna puis revint aussitôt avec l'ordre d'apporter la civière sous la tente de l'empereur, si le blessé pouvait encore le supporter.

Les soldats soulevèrent le fardeau avec précaution. Ils se trouvaient, eux aussi, sous le charme; il leur fallait accomplir la volonté de l'inconnu.

Sur un signe de l'empereur, ils déposèrent la civière auprès du lit de camp sur lequel BARBEROUSSE était assis, puis ils quittèrent la tente.

Avec un sourire, BARBEROUSSE dévisagea le mourant.

" GEOFFROY !" s'écria-t-il avec joie. " Que je puisse encore une fois voir ton visage ! Comme j'ai souvent pensé à toi, mon frère !"

Mais il vit alors l'ombre de la mort qui voulait descendre sur le moine, et sa joie se changea en une profonde affliction.

" Dis-moi ce que je puis faire pour toi !" dit-il, ému.

" - Je n'ai plus besoin de rien," répondit GEOFFROY dans un sourire. " Bientôt, je serai tout à fait bien. Mais je me réjouis de pouvoir encore te parler avant de partir. Cette nuit, j'ai vu ARNAUD. Il te fait dire que tu dois te préparer à mourir. As-tu peur ?"

" - Non, GEOFFROY, je pars volontiers, je suis libre. J'ai mis en ordre mes affaires terrestres avant de me lancer dans cette expédition. Maintenant, reçois ma confession, et bénis-moi avant de partir."

Sans bruit, le prince FRÉDÉRIC, profondément ému par ces propos, quitta la tente.

Et à l'intérieur, le plus éminent et le plus sage des empereurs que l'Allemagne ait jamais connu s'accusait de ses péchés, et le mourant le bénissait.

" FRÉDÉRIC, je serai auprès de toi quand ton âme se libèrera de ton corps, car je t'aime du jour de notre première rencontre."

Ce furent les dernières paroles de GEOFFROY. Puis ses yeux se fermèrent pour toujours.

Lorsque le jeune prince FRÉDÉRIC revint après quelques instants, il trouva l'empereur agenouillé auprès de la civière du trépassé.

BARBEROUSSE se releva à son entrée.

" Tu as entendu, mon fils, ce qu'a dit ce moine. Prenons congé aujourd'hui. Quand je ne serai plus, tu devras conduire l'armée de la croisade jusqu'à ce que RICHARD COEUR DE LION vous rejoigne."

C'était le congé que BARBEROUSSE prenait de la vie. Ses dernières pensées concernaient les siens.

Le lendemain, on repartit tôt. Vers midi, la chaleur devint insupportable, et on décida de camper non loin du fleuve SALEP.

Le prince FRÉDÉRIC, n'oubliant pas un seul instant les paroles de GEOFFROY, craignait pour la sécurité de l'empereur.

" Laisse-moi aller en reconnaissance avec mon détachement, pour voir si nous pouvons nous reposer en sécurité ici," demanda-t-il à son père.

L'empereur acquiesça d'un signe et FRÉDÉRIC s'éloigna à cheval.

Une heure pouvait s'être écoulée quand un cavalier s'approcha du camp à brides abattues. Il portait l'habit des templiers. Excité, il demandait à parler à l'empereur et criait de toutes ses forces, avant de parvenir à lui :

" Debout, BARBEROUSSE, debout ! Ton fils est en grand danger! Une troupe de Sarrasins a attaqué par surprise sa petite escorte. *Appelle mon père au secours !* m'a-t-il crié. Vite BARBEROUSSE, vite !"

Sans attendre, l'empereur monta à cheval et tous ceux qui avaient entendu l'appel suivirent son exemple.

" Vers où nous faut-il aller ?" demandèrent les compagnons de l'empereur.

BARBEROUSSE voulait se diriger dans la direction d'où venait le templier, mais celui-ci le retint.

" Pas par-là, ce serait trop long. Je connais un chemin plus court. Cette petite rivière te sépare de ton fils. Traversons-la puis nous serons en quelques instants sur les lieux du combat."

Sans plus réfléchir, l'empereur donna de l'éperon et s'avança vers l'eau. Mais avant qu'un autre ne l'ait suivi, il tomba de son cheval. Une crise cardiaque avait mis fin à ses jours.

Le prince FRÉDÉRIC était maintenant oublié. Avec lamentations et gémissements, on repêcha le corps de l'empereur.

A l'instant où les fidèles accablés sortaient le cadavre de l'eau, le prince FRÉDÉRIC rentrait de sa reconnaissance avec ses cavaliers. Grande fut sa douleur quand il apprit ce qui s'était passé entre temps. Il fut désespéré que son souci de sécurité ait justement été responsable de la mort de son père.

" Où est ce templier menteur ?" s'écria-t-il.

Oui, où était-il ? Dans l'agitation générale, personne n'avait fait attention à lui. Seul un cavalier avait entendu ce que le templier avait proclamé :

" FRÉDÉRIC, nous sommes quittes ! Aujourd'hui, des pierres ont été jetées à nouveau!"

Mais personne ne pouvait deviner le sens de ces paroles, et c'est pourquoi on les oublia.

Comme son père le lui avait fait promettre, le prince FRÉDÉRIC dut prendre désormais sur lui le commandement de l'armée; mais il décida en accord avec les princes qu'il en serait dégagé dès que l'armée rencontrerait RICHARD COEUR de LION. FRÉDÉRIC voulait alors pouvoir s'embarquer avec le corps de son père bien-aimé et le déposer à SPIRE aux côtés de son épouse l'impératrice BEATRICE.

Au soir de ce funeste jour, ce fut un triste cortège qui s'ébranla. Il n'y avait personne qui n'éprouva de toute son âme une profonde douleur à la mort de l'empereur BARBEROUSSE. Jamais plus aucun souverain n'a été autant aimé par les siens.

Après une marche pénible, ils arrivèrent aux environs d'AKKON où les deux autres armées devaient se rejoindre.

Mais la lourde chaleur de juillet avait répandu une mauvaise fièvre dans cette région, et les croisés, exténués par les efforts, ne purent offrir qu'une faible résistance à la maladie. La peste se mit à sévir effroyablement dans leurs rangs. L'une des premières victimes fut le prince FRÉDÉRIC. Dans la confusion générale, il fut enterré à la hâte n'importe où, et avec lui le cercueil de l'empereur qui avait été façonné grossièrement et ne trahissait pas ce qu'il contenait.

Quand RICHARD COEUR de LION arriva quelques jours plus tard et fut mis au courant des événements, il fut bouleversé et il ordonna que l'on recherche le cercueil de l'empereur; mais ce fut en vain.

Jusqu'à ce jour, personne ne sait où son enveloppe terrestre a trouvé son dernier lieu de repos.

Mais les Allemands ne voulurent pas croire que leur empereur si ardemment aimé ne reviendrait jamais plus, et que son cadavre ne pourrait être enterré. La peine et l'amour créèrent la légende de l'empereur BARBEROUSSE dans le KYFFHAÜSER³⁸, qui doit revenir un jour pour conduire son peuple vers une nouvelle splendeur.

* * *

*

³⁸ sommet fortifié de l'Allemagne orientale

UN SOUFFLE PUISSANT RETENTIT A TRAVERS LES MONDES CAR LES
ACCOMPLISSEMENTS DE LA LUMIÈRE SE FRAYENT UNE ROUTE ET UN
APPEL JUBILANT COUVRE DANS L'UNIVERS LES MYRIADES DE VOIX :

LE JOUR SE LEVE !

LES TRES DOUÉS POSENT UN INSTANT LEUR PLUME ET ATTENDENT AVEC
IMPATIENCE DE POUVOIR A NOUVEAU LES ENTENDRE

REVEIL DES TEMPS PASSES

I	LES GERMAINS.....	p 2
II	LA JURIDICTION DES GERMAINS.....	p 6
III	HERMANN LE LIBERATEUR.....	p 11
IV	BONIFACE.....	p 16
V	CHARLES LE GRAND.....	p 22
VI	OTTO VON BAMBERG.....	p 34
VII	BERNARD DE CLAIRVAUX.....	p 45
VIII	ARNAUD DE BRESCIA.....	p 52
IX	FREDERIC BARBEROUSSE.....	p 61